

Garnier, Robert
Les tragédies

SAMMLUNG

ANZÖSISCHER NEUDRUCKE

HERAUSGEGEBEN

VON

KARL VOLLMÖLLER

5

ROBERT GARNIER

LES TRAGEDIES

TREUER ABDRUCK
DER ERSTEN GESAMMTAUSGABE (PARIS 1585)
MIT DEN VARIANTEN ALLER VORHERGEHENDEN
AUSGABEN UND EINEM GLOSSAR

HERAUSGEGEBEN

VON

WENDELIN FOERSTER

DRITTER BAND:

ANTIGONE, LES IVIFVES.



HEILBRONN
VERLAG VON GEBR. HENNINGER
1883.

SAMMLUNG

FRANZOSISCHER NEUDRUCKE

Während es an bequem zugänglichen Ausgaben al französischer Texte in Deutschland und Frankreich r fehlt, ist man für die mittlere und neuere Zeit beinah ausschliesslich auf französische Publikationen angewiese die, kostspielig ausgestattet und in beschränkter Zahl al gezogen, meist schwer erreichbar sind. Gar manche fi Sprach- und Literaturgeschichte wichtige Denkmäler sin in Frankreich überhaupt nicht wieder neu herausgegebe worden. Hier soll die „Sammlung französischer Ne drucke" eingreifen. Dieselbe wird metrische und prosaisc Dichtungen, französische Grammatiken (so vor allem d zahlreichen, überaus wichtigen des 16. Jahrhunderts alte Verslehren, literar- und kulturgeschichtliche Abhan lungen, auch genaue Abdrücke erster Ausgaben d Hauptwerke der französischen Klassiker enthalten. D Ausgaben werden je nach Bedürfnis entweder von Druc fehlern gereinigte Neudrucke oder kritische Texte sei Jedes Bändchen wird mit einer Einleitung und mit A merkungen versehen, die kurz und bündig alle z Verständnis Nötige bringen. Typographische Nachbildu der Originale ist schon im Interesse der Uniformität d Sammlung ausgeschlossen, dagegen wird die orthograp sche Gestalt der alten Drucke genau beibehalten, u so dürften die Ausgaben auch für die Geschichte d französischen Orthographie von Wert sein. Ihre V

(Fortsetzung auf Seite 3 des Umschla

SAMMLUNG
FRANZÖSISCHER NEUDRUCKE

HERAUSGEGEBEN
VON
KARL VOLLMÖLLER

5

ROBERT GARNIER

LES TRAGEDIES

TREUER ABDRUCK
DER ERSTEN GESAMMTAUSGABE (PARIS 1585)
MIT DEN VARIANTEN ALLER VORHERGEHENDEN
AUSGABEN UND EINEM GLOSSAR

HERAUSGEGEBEN
VON
WENDELIN FOERSTER

DRITTER BAND:
ANTIGONE, LES IVIFVES.



HEILBRONN
VERLAG VON GEBR. HENNINGER
1883.


LIBRARY
MAY 3 1 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

INHALT.

[203v] # ANTIGONE,

OV

LA PIETÉ,

TRAGEDIE.

[204] *A MONSEIGNEVR*

BRISSON, CONSEILLER

du Roy en ſon Conſeil priué,

et Preſident en ſa Cour

de Parlement.

IL me ſouuient, Monſeigneur, que lors que la genereuſe liberalité de noſtre bon Roy (non iamais aſſouuy d'illuſtrer les belles et admirables vertus de ſes ſujets) euſt honoré la docte preud'hommie de monſeigneur de Pibrac, de la ſouueraine dignité de Preſident à la Cour, les Muſes me meirent à propos l'vn de mes Tragiques ouurages en main, pour teſtifier en mon eſgard la publi[204v]*que alaigreſſe que la France auoit de ſon aduancement. Et ores, que la meſme debonnaireté de noſtre meſme Roy a voulu decorer voſtre ſemblable vertu d'vne meſme dignité, en ceſte meſme Cour, les meſmes Tragiques Muſes me viennent tirer des mains cet ouurage de meſme ſtile et façon: pour, vous le preſentant, demonſtrer que ie ne veux eſtre ſeul qui ne communique à l'vniuerſel conjouiſſement de ce Royaume, pour le nouuel ornement de vos merites. Car qui eſt le François, chez lequel n'ait penetré la celebrité de voſtre*

nom? qui n'ait l'oreille repue et trauerſee du ſon de vos louanges? voire qui ne ſoit tiré en vne merueillable admiration, de voir les aſtres et les hommes ainſi conſpirer à [**205**] *l'embelliſſement d'vn ſi digne ſujet? Ie ne puis dire que noſtre âge (bien que miſerable) ſoit vn ſiecle de fer, ce pendant que ie verray la vertu ainſi eſclater au pourpre de Senateurs, ſur le throne de la ſupreme Iuſtice de ce Royaume, telle que nous la voyons reluire en la droite equité de ces ſix reuerables peres, qui tiennent en ce ſaint Areopage le premier rang d'authorité: et auſquels la vertueuſe ſaiſon de nos anceſtres ne ſe peut vanter d'auoir rien produit de pareil. Pour le moins deuons-nous eſperer de noſtre bon Prince, comme d'vn ſecond Auguſte, le retour d'vn ſiecle d'or, tandis que tels Pilotes maniront, ſous le bon-heur qui l'accompagne, le gouuernail de ſa Iuſtice. Mais ie m'eſgare, Monſeigneur, et ſans y penſer,* [**205v**] *pouſſé de l'impetuoſité de mon deſir, ie me viens embarquer ſur la mer de vos louanges: et au lieu de vous preſenter vne Tragedie, ie ſemble vouloir entrer en vn Panegyric. Ie me radreſſeray donc, pour vous entretenir des infortunes de ceſte pitoyable Antigone, qui reuiuant en noſtre France, ſe vient, comme eſperdue, ietter entre vos bras, pour luy eſtre auſſi fauorable ſupport, qu'elle fut debonnairement le ſouſtien et conduitte de ſon miſerable pere.*

Voſtre tres-affectionné ſeruiteur R. Garnier.

[206] ARGVMENT D'ANTIGONE.

CHacun ſçait, comme Edipe fils de Laye Roy de Thebes, et d'Iocaſte ſa femme, fut expoſé à mort ſur le mont Cithéron, auſſi toſt qu'il fut né: pour auoir eſté predict au Roy qu'il ſeroit vn iour par luy occis. Et que Phorbas paſteur de Polybe Roy de Corinthe, qui paſſoit d'auanture, le voyant pendu à vn arbre les iambes trauerſees d'vn oſier, et le trouuant bel enfant à ſon gré, le porta à la Royne ſa maiſtreſſe, qui n'en auoit aucuns, laquelle le nourrit et eleua comme ſien. Et que deuenu grand, ayant ſur la verité de ſon origine conſulté l'oracle d'Apollon, il luy fut dict, qu'il trouueroit ſon pere pres de Thebes: où s'eſtant acheminé il eut fortuitement querelle auec les gens du Roy, qu'il rencontra en chemin ſans le cognoiſtre, lequel accouru au ſecours des ſiens, fut par luy occis en la meſlee. Que depuis eſtant retourné à Thebes, et l'ayant deliuree des moleſties du Sphinx, il eſpouſa la Royne Iocaſte ſa mere, et eut d'elle quatre enfans, Eteocle, Polynice, Antigone, et Iſmene. Que quelque temps apres, la ville eſtant mortellement infectee d'vne longue et irremediable peſte, il entendit de l'oracle, que la contagion ne ceſſeroit que la mort du defunct Roy ne fuſt vengee. Ce qui fut cauſe, que s'eſtant plus exactement informé du temps, du lieu, et de la façon de ce meurtre, il decouurit que c'eſtoit luy meſme qui l'auoit [206v] perpetré, et qu'il auoit commis inceſte auec ſa mere. Et qu'ayant horreur de telles execrations, il s'arracha les yeux de ſes propres mains, quitta la ville, et alla faire penitence ſur les rochers de Cithéron, paſſant ſes miſerables iours en lamentations et regrets, auec Antigone, qui ne le voulut abandonner. Or ce pendant Eteocle et Polynice ſes fils entrez en differend pour le droict du Royaume, conuindrent et accorderent en fin de regner ſucceſſiuement d'an en an. Et ſuiuant cet accord,

Eteocle ayant, comme aiſné, commencé ſa charge, s'y trouua ſi bien, que ſon temps expiré il ne voulut laiſſer priſe et ſe demettre du gouuernement, pour receuoir vn ſucceſſeur. Dequoy Polynice iuſtement indigné ſe retira vers les Princes de Grece, pour implorer leur aide au recouurement de ſon Royaume. Et entre autres s'adreſſa au Roy des Argiens Adraſte, qui l'ayant faict ſon gendre, aſſembla vne forte armee pour le remettre en ſes terres, et en dechaſſer l'vſurpateur. Ils camperent pres les murailles de Thebes, où eſtoit Eteocle, qui miſt toutes ſes forces aux champs, et à l'inſtant ſe donna vne cruelle et ſanglante bataille, où mourut la plus part des deux armees, meſmes les chefs et capitaines. Polynice extremement deſplaiſant de la mort de Tydee ſon beau-frere, de Capanee, Hippomedon, Amphiaree et Parthenopee, belliqueux et magnanimes ſeigneurs, fiſt appeller ſon frere Eteocle au combat, auquel ils entrerent ſi furieuſement, [207] à la veuë des deux camps, qu'ils demeurerent tous deux morts ſur la place. Dont Iocaſte aduertie, ſe donna d'vn poignard dans le ſein, et mourut. Les Argiens d'autre part voyans celuy mort, pour lequel ils auoyent prins les armes, et ſe ſentans merueilleuſement affoiblis de la perte qu'ils auoyent faitte, leuerent le ſiege, et ſe retirerent haſtiuement. Creon frere d'Iocaſte s'eſtant fait Roy, fait enterrer ſes morts, auec defenſe à peine de la vie, d'inhumer les corps des ennemis, et ſur tous celuy de Polynice, motif d'vne ſi funeſte guerre. Et pour l'execution de ſon ordonnance, fait aſſeoir des gardes pour ſurprendre les infracteurs d'icelle. Ce non-obſtant Antigone ſe reſout d'enſeuelir ſon frere, et de ne le laiſſer manger aux beſtes et oiſeaux: mais comme elle vaquoit à ce pitoyable office, elle eſt priſe et menee à Creon, qui la condamne à mort. Elle eſt deſcendue et encloſe en vne cauerne pour y mourir de faim: mais elle, ſans attendre vne ſi longue mort, s'eſtrangle de ſes liens de teſte. Creon l'auoit fiancee auec Hemon ſon fils, qui l'ayant trouuee morte en ceſte cauerne, où il eſtoit entré pour l'en tirer, vaincu d'amour et de douleur, ſe trauerſe le corps

de ſon eſpee, et treſpaſſe ſur celuy de ſa maiſtreſſe. Les nouuelles de ce piteux accident venues aux oreilles de la Royne ſa mere, la ſaiſirent d'vne ſi intolerable douleur, qu'elle ſe tua ſur l'heure. Creon comblé de triſteſſe pour l'amas de tant de ſoudains et multipliez deſaſtres, [207v] fait de lamentables regrets, qui ferment la cataſtrophe de ceſte Tragedie.

Ce ſubiet eſt traitté diuerſement, par Eſchyle en la Tragedie intitulee Des ſept Capitaines à Thebes, par Sophocle en l'Antigone, par Euripide aux Pheniſſes, et par Seneque et Stace en leurs Thebaides. La repreſentation en eſt hors les portes de la ville de Thebes.

LES ENTREPARLEVRS.

Edipe.
Antigoue.
Iocaſte.
Meſſager.
Polynice.
Hemon.
Iſmene.
Chœur de Thebains.
Creon.
Chœur de Vieillards.
Les gardes du corps de Polynice.
Chœur de filles Thebaines.
Eurydice.
Dorothee.

[208] # ANTIGONE,

OV

LA PIETÉ,

TRAGEDIE.

ACTE I.

EDIPE. ANTIGONE.

Edipe.

TOY, qui ton pere aueugle et courbé de vieilleſſe
Conduis ſi conſtamment, mon ſouſtien, mon addreſſe,
Antigone ma fille, helas! retire toy,
Laiſſe moy malheureux ſouſpirer mon eſmoy,
Vaguant par ces deſerts: laiſſe moy ie te prie,
Et ne va malheurer de mon malheur ta vie.
Ne conſomme ton âge à conduire mes pas,
La fleur de ta ieuneſſe auec moy n'vſe pas,
Retire toy ma fille. Et dequoy me profite,
Me voulant fouruoyer, ta fidelle conduite?
Ie ne veux point de guide au chemin que ie ſuy:
Le chemin que ie cherche eſt de ſortir d'ennuy,
[208v] M'arrachant de ce monde, et deliurant la terre
Et le ciel de mon corps, digne de ſon tonnerre.
Pour ne voir plus le ciel aueugler me ſuis peu,
Mais ce n'eſt pas aſſez, car du ciel ie ſuis veu:
Le ciel tout regardant eſt teſmoin de mon crime,
Et ne m'engouffre helas! ſous l'infernal abyſme,

Me ſouffre, abominable, encores aualer,
Les ſaueurs de la terre, et le ſerein de l'air.
Retire donc ta main qui tendrement me ſerre,
Et permets que tout ſeul par ces montagnes i'erre.
I'iray ſur Cithéron aux longs couſtaux touffus,
Où dés que ie fu né, dés qu'au monde ie fus
Ma mere m'enuoya, pour dans vn arbre paiſtre
Les corbeaux de ma chair qui ne faiſoit que naiſtre:
Il me demande encore, il me faut là tirer.
C'eſt luy, c'eſt Cithéron, que ie doy deſirer:
C'eſt mon premier ſeiour, ma demeure premiere,
C'eſt la raiſon qu'il ſoit ma retraitte derniere.
Ie veux mourrir vieillard, où ie fus deſtiné
De mourir enfançon, ſi toſt que ie fus né.
Redonne moy la mort, rens moy la mort cruelle,
La mort, qui me ſuiuoit tiré de la mamelle,
O meurtrier Cithéron: tu m'es cruel touſiours,
Et mes iours allongeant, et retranchant mes iours,
Pren ce corps qui t'eſt deu, ceſte charongne mienne,
Execute ſur luy l'ordonnance ancienne.
Las! pourquoy me tiens-tu? ma fille: et vois-tu pas
Que mon pere m'appelle et m'attire au treſpas?
Comme il ſe monſtre à moy terrible, eſpouuentable?
Comme il me ſuit touſiours et m'eſt inſeparable?
Il me monſtre ſa playe, et le ſang iailliſſant
[209] Contre ma fiere main, qui l'alla meurtriſſant.

Antigone.

Dontez, mon geniteur, ceſte douleur amere.

Edipe.

Et qui pourroit donter vne telle miſere?
Dequoy ſert plus mon ame en ce coupable corps?
Que ne ſors-tu, mon ame? helas! que tu ne ſors
D'vn ſi mechant manoir? penſes-tu qu'il me reſte
Encore vn parricide, et encore vn inceſte?
I'en ay peur, i'en ay peur, ma fille laiſſe moy:
Le crime maternel me fait craindre pour toy.

Antigone.

Ne me commandez point que ie vous abandonne,

Ie ne vous laiſſeray pour crainte de perſonne:
Rien rien ne nous pourra ſeparer que la mort,
Ie vous feray compagne en bon et mauuais ſort.
Que mes freres germains le Royaume enuahiſſent,
Et du bien paternel à leur aiſe iouiſſent:
Moy mon pere i'auray, ie ne veux autre bien,
Ie leur quitte le reſte et n'y demande rien.
Mon ſeul pere ie veux, il ſera mon partage,
Ie ne retiens que luy, c'eſt mon ſeul heritage.
Nul ne l'aura de moy, non celuy dont la main
S'empare iniuſtement du beau ſceptre Thebain:
Non celuy qui conduit les troupes Argolides:
Non pas ſi Iupiter de foudres homicides
Les terres eſcrouloit, et fumant de courroux
Deſcendoit maintenant pour ſe mettre entre nous,
Il ne feroit pourtant que ceſte main vous lâche,
Ie feray voſtre guide, encor qu'il vous en fâche.
Ne me reiettez point, me voulez-vous priuer
Du bonheur le plus grand qui me puiſſe arriuer?
S'il vous plaîſt de grauir ſur l'ombrageuſe teſte
D'vn couſtau bocager, me voyla toute preſte:
[209v] S'il vous plaiſt vn vallon, vn creux antre obſcurci,
L'horreur d'vne foreſt, me voyla preſte außi:
S'il vous plaiſt de mourir, et qu'vne mort ſoudaine
Seule puiſſe eſtoufer voſtre incurable peine,
Ie mourray comme vous, le nautonnier Charon
Nous paſſera tous deux les vagues d'Acheron.
Mais ployez, ie vous pry, cet obſtiné courage,
Surmontez voſtre mal, ſurmontez voſtre rage.
Où eſt de voſtre cœur la generoſité?
Voulez-vous ſuccomber ſous vne aduerſité?

Edipe.

O la grande vertu! bons Dieux! ce peut-il faire
Que i'aye onque engendré fille ſi debonnaire?
Ce peut-il faire helas! qu'vn lict inceſtueux
Ait peu iamais produire enfant ſi vertueux?
Deſormais ie croiray qu'vne Louue outrageuſe
Nourriſſe dans ſes flancs vne Brebis peureuſe:

Que d'vn Pigeon craintif ſoit vn Aigle naiſſant,
Et d'vn Cerf laſche-cœur vn Lion rugiſſant:
Que la nuict tenebreuſe engendre la lumiere,
Et la brune Veſper l'Aurore iournaliere:
Puiſque d'vn ſale hymen, que nature defend,
De la mere et du fils; peut naiſtre vn tel enfant.
Laiſſe moy, mon ſouci, veux-tu bien que i'endure
Que mon pere ſoit mort ſans venger ſon iniure?
Pourquoy me ſerres-tu de ta virgeale main
Ma dextre parricide, et mon bras inhumain,
Taché du meſme ſang qui me donna naiſſance?
Mechante, abominable et peſtifere engence!
Ie ne fay qu'allonger la trame de mes maux:
Ie ne vy pas, ie ſens les funebres trauaux
D'vn qui tombe au cercueil, mon ame priſonniere
[210] Eſt cloſe de ce corps, comme vn corps de ſa biere.
Tu penſes me bien faire en prolongeant ma fin,
Mais ie n'ay rien ſi cher qu'accourcir mon deſtin.
Tu retardes ma mort qu'auancer ie deſire,
Et me cuidant ſauuer ta main me vient occire.
Car la vie eſt ma mort, et mon mal deuorant
Ne peut eſtre guari ſi ce n'eſt en mourant.
»Qui contraint viure aucun qui n'en a pas enuie,
»N'offenſe moins qu'oſtant à quelque autre la vie.
Par ainſi laiſſe moy: i'ay, deſireux, quitté
Du Royaume Thebain l'antique dignité:
Mais ie n'ay pas, laiſſant ce royal diadéme,
Deſpouillé le pouuoir que i'auois ſur moymeſme.
Ie ſuis maiſtre de moy, perſonne ne me doit
Defendre, ou commander: car moy ſeul i'ay ce droit.

Antigone.

N'aurez-vous point pitié de ma douleur amere?

Edipe.

N'auras-tu point pitié du malheur de ton pere?

Antigone.

Voſtre malheur eſt grand, mais vn cœur genereux
Surmonte tout malheur, et n'eſt point malheureux.

Edipe.
Le malheur où ie ſuis n'eſt pas remediable.
Antigone.
Du malheur qui vous poingt vous n'eſtes pas coupable.
Edipe.
Apres m'eſtre du ſang de mon pere polu?
Antigone.
Non, puiſque l'offenſer vous n'auez pas voulu.
Edipe.
I'ay ma mere eſpouſee, et maſſacré mon pere.
Antigone.
Mais vous n'en ſçauiez rien, vous ne le penſiez faire.
Edipe.
C'eſt vne forfaicture, vn prodige, vne horreur.
Antigone.
Ce n'eſt qu'vne fortune, vn haſard, vne erreur.
Edipe.
Vne erreur, qui le ſang me glace quand i'y penſe.
Antigone.
Ce n'eſt vrayment qu'erreur, ce n'eſt qu'vne imprudence.
[210v] Edipe.
Quel monſtre commit onc telle mechanceté?
Antigone.
»Perſonne n'eſt mechant qu'auecques volonté.
Edipe.
Ce ſont propos perdus: Tu ne ſçaurois combatre
Par tes fortes raiſons mon cœur opiniaſtre.
I'ay deſir de mourir, et de plonger mon mal
Auec mon ame ferue, en l'abyſme infernal:
Et ſi plus bas encore vn treſpaßé deuale,
Plus bas ie veux tomber que la voûte infernale.
Penſes-tu pour m'oſter de la dextre le fer,
Pour m'oſter vn licol, ourdy pour m'eſtouffer,
Pour deſtourner mes pas des roches ſourcilleuſes,
Et pour me reculer des herbes venimeuſes,
M'empeſcher de mourir? tu taſches pour neant
De me clorre l'enfer qui eſt touſiours beant.

„ La mort s'offre ſans ceſſe: et combien que la vie
„ De tout chacun puiſſe eſtre à tout moment rauie,
» La mort ne l'eſt iamais, la mort on n'oſte point.
» Quiconque veut mourir, trouue la mort à poinct.
» Mille et mille chemins au creux Acheron tendent,
» Et tous hommes mortels, quand leur plaiſt, y deſcendent.
O mort, ô douce mort! viens eſtouper mes ſens,
Et me perce le cœur de tes dards meurtriſſans,
Deſchire moy le ſein de tant d'horreurs capable,
Arrache moy la vie, et l'eſteins, pitoyable,
Sous cette roche dure en eternel recoy,
Et que iamais Phebus ne rayonne ſur moy.
Laiſſe le Styx, mon pere, et touſiours accompagne
La bourrelle Alecton, de mon ame compagne:
Voy ſes tiſons ſoulfreux, ſes foüets, et ſes ſerpens
Enflez de noir poiſon, ſur mes poumons rampans,
Mon eternelle peine, et la prens pour vengence,
[211] Ta douleur conſolant de mon horrible offenſe.
Que s'il ne te ſuffiſt, comme certe il n'eſt mal
Pareil à mon forfait, à mon forfait egal,
Si tu te deulx encor' du peu de mes encombres,
Aimant mieux que ie ſois auec les triſtes Ombres
Sur les bourbeux palus des creux Enfers grondans,
Fay que la terre s'ouure et me pouſſe dedans:
Fay moy porter le roc, qui ſans ceſſe deuale,
Fay moy ſouffrir la ſoif et la faim de Tantale,
Que du cault Promethé i'aye la paßion,
Du tonnant Salmonee, et du traiſtre Ixion:
Tous leurs tourments enſemble à peine pourront eſtre
Suffiſans pour moy ſeul, damné deuant que naiſtre.
Sus donc Edipe, ſus, ne t'outrage à demy,
Ce n'eſt pas aſſez d'eſtre à tes yeux ennemy,
Tes yeux ſeuls n'ont forfait, tu es en tout coupable,
Et n'y a rien de toy qui ne ſoit puniſſable.
Ouure toy l'eſtomac, dechire toy le ſein,
Arrache toy le cœur de ta ſanglante main,
De ta main parricide, et qu'elle meſme paye
A ton pere le prix de ſa mortelle playe.

Antigone.

Pour Dieu, mon Geniteur, appaiſez voſtre mal,
Puis qu'il ne vient de crime, ains d'vn malheur fatal:
Eſcoutez-moy pauurette, et voſtre oreille douce
Ma ſuppliante voix par deſdain ne repouſſe.
Ie ne demande pas que vous vueillez encor
Reprendre en voſtre main le ſceptre d'Agenor:
Ie ne demande pas, que de loix ſalutaires
Vous vueillez gouuerner vos peuples volontaires,
Et que voſtre famille abyſmee en malheur
Vous vueillez redreſſer en ſon antique honneur:
[211v] Ie ne vous requiers pas que le dueil qui vous tue
Vous vueillez deſpouiller de voſtre ame abatue:
»Combien qu'il appartienne à l'homme de grand cœur,
»D'eſtre de la fortune en ſes aſſauts vainqueur,
»Et de ne ſuccomber à la douleur maiſtreſſe:
»Ains de fouler aux pieds la rongeante triſteſſe,
»Qui rampe dans noſtre ame, incurable poiſon,
»Si lon ne la deſtrempe auecques la raiſon.
Pourquoy recourez vous à la mort pour remede?
Sinon que voſtre force à la Fortune cede,
Que contre ſon aſſaut vous n'eſtes aſſez fort,
Et que vous ne pouuez ſouſtenir ſon effort.
Mais las! que ſçauroit plus la Fortune vous faire?
Sçauroit-elle eſtre plus qu'elle vous eſt contraire?
Iupiter, qui peut tout, ne ſçauroit augmenter
Le comble du malheur qui vous fait lamenter.
Quel bien eſperez-vous aux riues tenebreuſes,
Eternel compagnon des ames malheureuſes,
Que vous n'ayez ici? Ne ſouffrez-vous autant
Que vous pourriez ſouffrir ſur l'Acheron eſtant?
Qu'eſt-ce qui vous aſpriſt? quelle fureur vous pique
De vouloir deualer au marez Plutonique?
Eſt-ce pour ne voir plus ce beau iour eſcarté?
Vos yeux perdent du iour l'amiable clarté.
Eſt-ce pour vous priuer du royal diadéme?
Pour quitter vos palais? Vous en priuez vous meſme.
Eſt-ce pour vous bannir loin de voſtre païs,

Loin de femme et d'enfans? Vous les quittez haïs:
Voſtre ſort inhumain de cela vous deliure.
Partant vous ne deuez vous lamenter de viure.
Car la vie vous oſte autant que le treſpas
[212] A couſtume d'oſter à ceux qui vont là bas.
Quel bien vous peut donner cette mort ſouhaitee?
Qu'aurez-vous plus eſtant vne ame Acherontee?

Edipe.

Ie me veux ſeparer moymeſme de mon corps:
Ie me fuiray moymeſme aux Plutoniques bords:
Ie fuiray ces deux mains, ces deux mains parricides.
Ce cœur, ceſt eſtomac, ces entrailles humides
Horribles de forfaits, i'eſloigneray les cieux,
L'air, la mer, et la terre, edifices des Dieux.
Puis-ie encore fouler les campagnes fecondes
Que Cerés embelliſt de cheuelures blondes?
Puis-ie reſpirer l'air? boire l'eau qui refuit?
Et me paiſtre du bien que la Terre produit?
Puis-ie encore, polu des baiſers d'Iocaſte,
De ma dextre toucher la tienne qui eſt chaſte?
Puis-ie entendre le ſon, qui le cœur me refend,
Des ſacrez noms de pere et de mere et d'enfant?
Las! dequoy m'a ſeruy qu'en la nuict eternelle
I'aye fait amortir ma lumiere iumelle,
Si tous mes autres ſens egalement touchez
De mes crimes ne ſont comme mes yeux, bouchez?
Il faut que tout mon corps pourriſſe ſous la terre,
Et que mon ame triſte aux noirs riuages erre,
Victime de Pluton. Que fay-ie plus ici
Qu'infecter de mon corps l'air et la terre außi?
Ie ne voyois encor la clairté vagabonde
Du iour, et ie n'eſtois encores en ce monde,
Les doux flancs maternels me retenoyent contraint,
Qu'on me craignoit deſia, que i'eſtois deſia craint.
Aucuns ſont deuorez de la Parque ſeuere
Si toſt qu'ils ſont ſortis du ventre de la mere:
[212v] Mais las! ie n'en eſtois encore à peine iſſu,
Voire ie n'eſtois pas de ma mere conceu

Que ia deſia la mort me brandiſſoit ſa darde,
Lors trop prompte à m'occire, et ores trop muſarde.
On arreſta ma mort (miſerable) deuant
Que ie fuſſe animé, que ie fuſſe viuant.
O l'eſtrange auanture! vn pere veut desfaire
Son petit enfançon premier que de le faire,
Deuant que l'engendrer, et commande tuer
Celuy qui le deuroit viuant perpetuer:
Las! il craint le contraire, et ſon ame timide
Penſe que cet enfant ſera ſon homicide.
Ainſi deuant que naiſtre, ains deuant qu'eſtre faict
I'eſtois ia crimineux d'vn horrible forfaict:
I'eſtois ia parricide, et ma vie naiſſante
D'vn ſort contraire eſtoit coupable et innocente.
Ie fus mis au ſupplice außi toſt que ie peu
Gouſter l'air de ce monde et que i'en fus repeu.
On me perça les pieds d'vne broche flambante,
Et haut on me pendit en la foreſt mouuante
Du pierreux Cithéron, au ſommet d'vn rocher,
Pour nourrir les corbeaux de ma tendrette chair.
Mais helas! le Deſtin nuiſiblement propice
A mon futur malheur, m'arracha du ſupplice,
Me preſeruant pour l'heure, à fin que d'vn poignard
I'ouuriſſe vn iour le ſein de mon pere vieillard,
Que ie deuois meurtrir par la voix prophetique,
Trop veritable helas! de l'oracle Delphique.
Or l'ay-ie maſſacré de cette dure main,
Vrayment dure et cruelle, et l'empire Thebain
I'ay conquis par ſa mort, ornant la meſme dextre,
[213] Qui l'ame luy tolut, de l'honneur de ſon ſceptre.
Encor ne fuſt-ce tout: car le ciel me voulant
Accabler de mesfaicts, et les accumulant
Par monceaux entaſſez, me feit (ô choſe infame!)
L'inceſtueux mary de ma mere, ſa femme.
Quel Scythe, quel Sarmate, et quel Gete cruel,
Deſpouillé de raiſon, commit onc rien de tel?
I'ay ma dextre laué dans le ſang de mon pere,
I'ay d'inceſte polu la couche de ma mere.

I'ay produit des enfans en son ventre fecond,
Qui freres et enfans tout enſemble me ſont.
Ores i'ay tout quitté, fors toy mon Antigone,
I'ay laißé femme, enfans, et de Thebes le throne,
Le loyer de mon crime, helas! mais auiourd'huy
Voyla ma geniture en bataille pour luy.
Le frere veut du frere et le bien et la vie,
Tant ils ont de regner vne bruſlante enuie,
Tant ce deſir les ronge, et ceſte authorité
Les contraint de forcer tout droict de pieté.
Ce malheur eſt conioinct au ſceptre Agenoride,
De s'acquerir touſiours auecque parricide:
Außi mes deux enfans y courent acharnez
Comme Lyons griffus au combat obſtinez.
Polynice ſe plaint que ſon frere luy vole
Son droit, et le fraudant, ſa promeſſe viole:
Inuoque le ſecours des grands Dieux colerez
Contre ceux qui les ont en ferment pariurez:
A faict armer, banny, pour la querelle ſienne
Les Gregeoiſes citez, la ieuneſſe Argienne:
Veut forcer ſon germain, qui ne luy veut ceder
Le royaume vſurpé, qu'il veut ſeul poſſeder.
[213v] Le terroir Cadmean fourmille de gendarmes,
Tout eſt plein de cheuaux, de dards, de feux, de larmes,
De plaintes et de cris: le laboureur s'enfuit,
Tout ce bord retentiſt de tumulte et de bruit.

Antigone.

Quand vous n'auriez, mon pere, autre cauſe de viure,
Que pour Thebes defendre et la rendre deliure
Des combats fraternels, vous ne deuez mourir,
Ains vos iours prolonger pour Thebes ſecourir:
Vous pouuez amortir cette guerre enflammee,
Seul vous auez puiſſance en l'vne et l'autre armee:
Des mains de vos enfans vous pouuez arracher
Le fer deſia tiré pour s'entredehacher.
Vous pouuez arreſter la fureur qui chemine,
Comme vn ardant poiſon, par leur chaude poitrine,

Et de voſtre patrie eſloigner les dangers
Qui la vont menaſſant de ſoudars eſtrangers:
La mettant en repos, et comme d'vne corde
Serrant nos cœurs vnis d'vne ſainte concorde.
Viuez donc ie vous pry, viuez doncques pour nous,
Si viure deſormais vous ne voulez pour vous:
Voſtre vie eſt la noſtre, et qui l'auroit rauie,
Auroit raui de nous et d'vn chacun la vie.

Edipe.

Que ces maudits enfans ayent reſpect à moy?
Qu'ils deſarment leurs mains, et ſe gardent la foy?
Les traiſtres, les mechants, affamez de carnages,
Confits en cruautez, en fraudes et outrages,
D'empires conuoiteux, ne ſçauroyent faire bien,
Dignes de moy leur pere, et du lignage mien.
Ils ſont plongez en mal, leur eſprit ne propoſe
Qu'ourdir et que tramer toute execrable choſe.
Leur eſprit n'eſt pouſſé que de toute fureur,
[214] La crainte des grands Dieux ne leur donne terreur,
Ils ne reuerent rien, la honte paternelle,
Ny l'amour du pays ne leur eſt naturelle:
Ils s'entremeurtriront, ſi la bonté des Dieux
Ne retient auiourd'huy leur glaiue furieux.
C'eſt pourquoy me conuient ſouhaiter que ie meure,
C'eſt pourquoy trop long temps au monde ie demeure,
Eſtant pres de ſouffrir, differant mon treſpas,
De pires paſſions que ie ne ſouffre pas.

Antigone.

Par vos cheueux griſons ornement de vieilleſſe,
Par cette douce main tremblante de foibleſſe,
Et par ces chers genoux que ie tiens embraſſez,
Ce mortel penſement ie vous prie effacez
De voſtre ame affligee, et laiſſez cette enuie
De mourir, où le ſort trop cruel vous conuie.
Viuez tant que Nature ici vous ſouffrira,
Puis receuez la mort quand elle s'offrira:

Elle vient aſſez toſt, et iamais ne ramene
Vne ſeconde vie en la poitrine humaine.

Edipe.

Ma fille, leue toy, tu me tranſis le cœur,
Ton louable deſir ſera du mien vainqueur:
Appaiſe ta douleur, ma chere vie, appaiſe
La triſteſſe et l'ennuy que te fait mon malaiſe.
Ces larmoyans ſoupirs que tu pouſſes en l'air
Me trauerſent les os et me font affoler.
Ie viuray, ma mignone, à fin de te complaire,
Et traineray mon corps par ce mont ſolitaire
Autant que tu voudras, rien ne me peut douloir
Qui ſe face à ton gré, ie n'ay autre vouloir.
Ie franchiray les flots de la mer Egeane,
Ie plongeray ma teſte en la flamme Etneane,
[214v] S'il te plaiſt: et d'vn roc, touchant le ciel des bras,
Ie m'iray ſans frayeur precipiter à bas:
S'il te plaiſt maintenant ie feray la viande
D'vn Lyon rauiſſeur, d'vne Louue gourmande.
Ie viuray, ie mourray, ſelon qu'il te plaira,
Ta ſeule volonté ma conduitte ſera.

Antigone.

Viuez doncque en repos, ſans que voſtre penſee
Soit des malheurs paſſez deſormais offenſee.

Edipe.

Ie me veux repoſer en cet antre caué,
Dans ces horribles monts triſtement enclaué,
Qu'vn fort buiſſon encerne, et d'vne ondeuſe ſource
Le beau cryſtal errant en eternelle courſe.
Là ſur vn tuf aßis, et du coude appuyé
I'entretiendray d'eſpoir mon eſprit ennuyé,
Que la mort ſecourable en brief me viendra prendre,
Et mon ame fera ſur l'Erebe deſcendre:
Tandis, mon reconfort, que tu auras le ſoing
De me faire apporter ce qui m'eſt de beſoing.
Or retourne à ta mere, et ſi tu peux l'incite
D'appaiſer de ſes fils la querelle maudite.

Chœur de Thebains.

O Pere que par noms diuers
L'on inuoque par l'vniuers,
Nomien, Euaſte, Agnien,
Baſſarean, Emonien,
Touſiours orné de pampres verds:
Qui parmy le foudre naſquis,
Et dedans la cuiſſe veſquis
De Iupiter, qui te porta
Iuſques à tant qu'il t'enfanta
[215] A Nyſe, qu'apres tu conquis:
Qui l'ombreuſe croupe du mont
Du ſaint Parnaſſe au double front,
Fais retentir, et Cithéron,
Et les montagnes d'enuiron,
Au bruit que tes Menades font:
Quand auec les Satyres nus
Aux pieds de bouc, aux fronts cornus,
Dançant en maints follaſtres tours,
Celebres au ſon des tabours
Tes hauts myſteres inconnus.
Lors que les rebelles Geans
Grauirent aux champs Phlegreans
Contre le ciel, à grands efforts,
Gyge et Mimas tu rendis morts
Dedans les fourneaux Etneans.
Tu t'es, magnanime, vengé
Du Roy Thracien enragé:
Agaue et l'Edonide chœur
Ont puny Penthé ce mocqueur,
Qui ton nom auoit outragé.
Sans crainte aux Enfers tu deſcens,
Les Tigres te font blandiſſans,
Les bruyans fleuues tu flechis,
Les barbares mers tu franchis
Leurs flots te font obeïſſans.
Ton nom s'eſt eſpandu fameux
Au Gange et Araxe eſcumeux,

Et ton exercite pampré
Victorieux a penetré
Bien loing iuſqu'aux peuples gemmeux.
[215v] Eſcoute pere, ô bon Denys,
Raſſemble les cœurs deſunis
Des freres plongez en diſcords,
Et de nos Beotiques bords
Toutes calamitez banis.
Garde la Thebaine cité
De domeſtique aduerſité:
Ta mere à Thebes te conceut,
Et ton pere à Thebes receut
Ta premiere natiuité.
Icy tes Thyades, hurlant,
Vont au ſoir l'herbette foulant,
Leurs thyrſes Nyſeans veſtus
De vigne aux branchages tortus,
A cheueux eſpars ſautelant.
Vien, ô vien Euach, Agyeu,
Vien noſtre tutelaire Dieu,
Nous t'inuoquons, nous te prions,
A toy, deſolez, nous crions,
Chaſſe tout malheur de ce lieu.
Si nous receuons, ô ſeigneur,
De toy ce deſiré bonheur,
Tandis que le ciel tournera,
Tandis que la mer flotera,
Nous chanterons à ton honneur.

ACTE II.

IOCASTE. MESSAGER. ANTIGONE.

[216] **Iocaſte.**

SOleil qui gallopant par ce rond ſpacieux,
Illumines la terre et la voûte des Cieux,
Regarde par pitié, cernant ce grand eſpace,
Le deſaſtreux eſmoy de noſtre pauure race:
Voy qu'apres tant de maux, l'vn ſur l'autre amaſſez,
D'vn extreme mechef nous ſommes menacez.
Thebes tombe en ruïne, et les Grecques cohortes
Viennent en grand' fureur pour forcer nos ſept portes:
Mes enfans embraſez d'vn deſir enragé
D'occuper mechamment le royaume outragé
De leur vieil geniteur, taſchent d'effort contraire
A s'entredeſpouiller du ſceptre hereditaire.
　　Agaue Baſſaride a de ſon thyrſe ſaint
L'irreuerend Penthé mortellement atteint,
Penthé ſa geniture, et de ſon ſang liquide
A, cruelle, arroſé le chœur Aëdonide:
Mais le ſanglant mesfait de ſon cœur inſensé
De Bacchiques fureurs plus outre n'a paßé.
Moy ie n'ay pas eſté tant ſeulement mechante,
Mais i'ay faict ces mechants de qui ie me lamente:
Ie les ay engendrez pour eſtre le flambeau
De cette grand' Cité prochaine du tombeau.

Meſſager.

Race du vieil Creon, ſecourez ie vous prie,
Secourez promptement la commune patrie.
Accourez, haſtez-vous, repouſſez les tiſons
Ia ia preſts à lancer ſur les toicts des maiſons.
L'ennemy ſe preſente, et cette longue plaine
Fourmille de ſoudars, que Polynice ameine,
Demandant animeux, que l'accord conuenu
Pour le ſceptre Thebain luy ſoit entretenu.
[216v] Il a toute la Grece arrangee en bataille,
Sept diuers eſcadrons entournent la muraille,

Preſts de venir aux mains: ſecourez, defendez
Nos murs, de vos enfans contrairement bandez.

Antigone.

Allons Madame, allons, vos maternelles larmes
De leurs guerrieres mains feront tomber les armes.
Vous les pourrez reïoindre en vne bonne amour,
Et faire qu'au Royaume ils commandent par tour.

Iocaſte.

Las ie ne ſçay que faire! à bon droict Polynice
Se plaint qu'en le chaſſant Eteocle iouiſſe
Seul du ſceptre ancien, combien qu'il ſoit celuy
Qui le doiue pretendre außi bien comme luy:
Toutesfois deietté de ſa natiue terre,
Ia depuis trois moiſſons de ville en ville il erre
Miſerable et chetif, iuſqu'à tant qu'il s'eſt veu
Chez Adraſte, qui l'a pour ſon gendre receu.
Il a des Rois voiſins imploré les armees,
Dont il couure auiourd'huy les campagnes Cadmees,
Pour recouurer des mains d'Eteocle, l'honneur
D'eſtre de nos citez legitime ſeigneur.
Il fait bien de vouloir ce que le droict luy donne,
Et taſcher de l'auoir, mais d'vne façon bonne.
    Pour qui me banderay-ie? helas! auquel des deux
Ma faueur donneray-ie, eſtant la mere d'eux?
Ie ne puis plaire à l'vn, ſans à l'autre deſplaire:
Faire du bien à l'vn, ſans à l'autre malfaire,
Ny ſouhaiter que l'vn ait proſpere ſuccez,
Sans ſouhaiter außi que l'autre l'ait mauuais.
    Tous deux ſont mes enfans: mais bien que ie les aime
D'egale affection, comme mon ame meſme,
I'incline toutesfois beaucoup plus pour celuy
[217] Dont la cauſe eſt meilleure, et qui a plus d'ennuy.
»On a communément pitié des miſerables,
»Et leur condition nous les rend fauorables.

Meſſager.

Tandis qu'à lamenter vous deſpenſez le temps,
On approche des murs les eſtendars flotans,

Les bataillons ſerrez dans la plaine heriſſent
Comme eſpics ondoyans qui par les champs blondiſſent:
Ils reluiſent du fer qui leur couure le dos:
Le front, qui leur palliſt ſous les armes enclos,
Sourcille de fureur: les yeux leur eſtincellent
Comme eſclairs flamboyans, quand les aſtres querellent.
Ia deſia la trompette eſclate vn ſon affreux,
Ia les fiers eſcadrons s'encourageants entr'eux
Demarchent arrangez par la plaine poudreuſe,
Preſts de s'entrechoquer d'vne ardeur colereuſe.
Voyez comme les chefs la longue picque au poing
S'auancent les premiers, de leurs batailles loing,
Enragez de combatre, et d'acquerre vne gloire
Au danger de leur ſang, par l'heur d'vne victoire.
Allez, auancez-vous, il eſt temps, depeſchez,
Vous les verrez bien toſt l'vn à l'autre attachez.

Antigone.

Or allez donc, Madame, et ſans leurs armes craindre
Abordez-les premier qu'ils viennent à ſe ioindre:
Faites leur choir des mains leurs targues et leurs dars,
Sacquez de leur coſté leurs meurtriſſants poignars
Alterez de leur ſang: et ſi la ſoif gloutonne
De s'entre-homicider ſi fort les eſpoinçonne,
Qu'ores la reuerence obeïſſe au meſpris,
Et leurs cœurs obſtinez ſoyent de trop d'ire eſpris:
Plantons-nous au milieu des phalanges contraires,
Oppoſons la poitrine aux picques ſanguinaires.
[217v] Appaiſons cette guerre, ou que les premiers coups
Des freres animez ſe donnent contre nous.

Iocaſte.

I'iray, i'iray ſoudaine, et feray toute preſte
D'affronter leurs couſteaux, et leur tendre la teſte,
Leur tendre la poitrine, à fin que celuy d'eux
Qui meurtrira ſon frere, en puiſſe meurtrir deux.
S'ils ont quelque bonté, mes pitoyables larmes
Les deuront eſmouuoir à mettre bas les armes,
Mais s'ils n'en ont aucune, ils deuront commencer
En moy, leur parricide, et ſur moy s'eſlancer.

Antigone.

Les eſtendars dreſſez par les troupes remuent,
Les ſcadrons ennemis ſur les noſtres ſe ruent,
L'air courbé retentiſt ſous le fremiſſement
De tant de legions au combat s'animant:
Recourez recourez à vos douces prieres,
Pour retarder l'effort de leurs dextres guerrieres.
Ils marchent peſamment, vous les aurez atteints
Deuant qu'entre-affrontez ils ſoyent venus aux mains.

Iocaſte.

Les camps vont lentement, mais les deux Capitaines
Ont pour ſe rencontrer les demarches ſoudaines.
Quel tourbillon de vent me portera par l'air?
Quel Stymphalide oiſeau fera mon corps voler?
Quel Sphinx, quelle Harpye à la gorge affamee
Ira fondre au milieu de l'vne et l'autre armee,
Me portant ſur le dos, pour à temps m'y trouuer,
Et vers mes fiers enfans ma priere eſprouuer?

Meſſager.

Elle court furieuſe, ainſi qu'vne Menade
Court au mont Cithéron, de ſon eſprit malade:
Ou comme vn trait volant par vn Scythe eſlancé,
Ou comme au gré du Nort vn nauire poußé,
Ou comme on voit au ſoir vne eſtoile luiſante
[218] Se gliſſant parmy l'air courir eſtincelante.
Permettent les bons Dieux, que nos Princes eſmeus
De ſa forçante voix, ne ſouillent animeux
Leurs glaiues coniurez d'vne mort fraternelle,
Ains que s'entre-embraſſant ils rompent leur querelle!

Chœur.

QVE l'ardente ambition
Nous cauſe d'affliction!
Qu'elle nous file d'eſclandre!
Si l'alme paix ne deſcend
Sur nous peuple periſſant,
Nous verrons Thebes en cendre.

Ce malheur toufiours nous ioint,
Et collé ne ceffe point
De preffer les Labdacides,
Depuis que nos anciens
Quittant les champs Tyriens,
Beurent les eaux Caftalides:
Et que Cadme pourfuiuit
Le faux Toreau, qui rauit
Sur fa blandiffante crope
La belle Europe fa fœur:
Et que le cault rauiffeur
La paffa dedans l'Europe.
Que, las d'auoir trauersé
Iufqu'à l'ondeufe Dircé,
Sans recouurer la pucelle,
Ny fon mugiffant larron,
Fift au pied de Cithéron
Sa refidence nouuelle.
[218v] Il baftit noftre Cité,
Et fon terroir limité
Du Bœuf, nomma Bœocie:
Depuis ce temps-la toufiours
Les malheurs y ont eu cours,
Dont elle eft ore farcie.
Depuis les monftres cruels
Y naiffent continuels:
Sur la riue diapree
De Cephife vn fier ferpent,
En cent tortices rampant,
Enuenima la contree.
Plus haut que les chefnes vieux
Il eleuoit furieux
Sa longue tefte fifflante,
Reftant la plus part du corps
En maint et maint nœud retors,
Deffur l'herbe fleftriffante.
Les champs de fes dents femez
Furent d'hommes animez,

Qui ſortis, nouueaux gendarmes,
En bataillons ordonnez,
Außi toſt qu'ils furent nez
S'entre-occirent de leurs armes.
Ils ne firent qu'vn ſeul iour
Deſſur la terre ſeiour:
Le matin fut leur ieuneſſe,
Le midy leur âge meur,
Du ſoir la brune noirceur
Fut leur extreme vieilleſſe.
Acteon eſt deuenu
[219] Par ſon deſaſtre, cornu:
Du Sphinx la monſtreuſe forme
Nous veiſmes à noſtre mal:
D'Edip' l'inceſte brutal,
Et le parricide enorme.

IOCASTE. POLYNICE.

Iocaſte.

TOurnez vos yeux vers moy, magnanimes guerriers,
Dreſſez vers moy vos dards et vos glaiues meurtriers,
Sacquez-les dans mon ſein, dedans cette poitrine,
Qui coupable a porté la ſemence mutine
De ces maudits combats: employez les efforts
De vos robuſtes mains ſur ce mourable corps.
Soit vous qui accourez du riuage Argolide,
Soit vous qui deſcendez du fort Agenoride,
Eſtrangers, Citoyens, peſle-meſle viſez
A moy, qui ay produict ces freres diuiſez:
Qui les ay engendrez de mon enfant leur frere,
Encore degoutant du meurtre de ſon pere.
Deſchirez-moy le corps, mes membres arrachez,
Et de mon tiede ſang voſtre ſoif eſtanchez.
Vous doutez? vous tardez? Pourquoy, ma Geniture,
Voulez-vous à demy violer la nature?
Que ne deſtrempez-vous vos armes en mon flanc,
Si vous n'auez horreur de les ſouiller au ſang

Tiré de meſme ventre, au ſang de mes entrailles,
Vous entremaſſacrant au pied de ces murailles?
Mettez les armes bas, ces armes deſpouillez,
Ou au ſang maternel ſans crainte les mouillez.
[219v] Ne ſoit d'aucun reſpect voſtre main retenue,
Ie vous tens le goſier et la poitrine nue:
Ie ſuis entre vous deux: qui doy-ie le premier
De ma pleureuſe voix à la paix conuier?
Auquel m'addreſſeray-ie? auquel, commune mere,
D'vne accolade ſainte iray-ie faire chere?
C'eſt à vous qui auez ſi longuement erré,
Du cher embraſſement des voſtres ſeparé.
Approchez, mon enfant, que voſtre main nerueuſe
Renferme en ſon fourreau cette eſpee odieuſe:
Fichez moy cette hache en terre bien auant,
Oſtez ce grand pauois qui vous arme au deuant,
Delacez cet armet, qui d'vne longue creſte
Horrible m'effroyant, vous poiſe ſur la teſte.
Decouurez voſtre face. Hé pourquoy doutez-vous,
Et voſtre ardant regard eſlancez à tous coups
Deſſus voſtre germain? craignez-vous qu'il remue,
Et qu'en vous embraſſant traiſtrement il vous tue?
Non non ne craignez point, n'en ayez point de peur,
Ie vous defendray bien de ſon glaiue trompeur
Vous targuant de mon corps, lequel faudra qu'il perce
Deuant que l'inhumain iuſqu'au voſtre trauerſe.
    Que doutez-vous donc plus? doutez-vous de ma foy?
Auriez-vous bien, helas! desfiance de moy?
Moy qui ſuis voſtre mere?

Polynice.

Apres vn tel pariure
De mon frere, il n'eſt rien qui deſormais m'aſſure.

Iocaſte.

Retirez du fourreau ce large coutelas,
Reprenez la rudache et la mettez au bras,
Rebouclez voſtre armet, ne vous mettez en priſe
A voſtre frere armé, de crainte de ſurpriſe.

C'eſt à vous de laſcher les armes le premier
[220] Qui eſtes cauſe ſeul de faire desfier:
Laiſſez-les, ie vous pry, pour vn petit d'eſpace,
A fin que Polynice à mon aiſe i'embraſſe
Apres ſon long exil: c'eſt mon accueil premier,
Helas! et i'ay grand peur que ce ſoit le dernier.
Deſarmez-vous, enfans. Eſt-ce choſe ſeante
De vous tenir armez voſtre mere preſente?
Luy offuſquer les yeux d'vn acier flamboyant,
Et aller de ſoudars ſa vieilleſſe effroyant?
Vous faites vne guerre, où plus grande eſt la gloire
De ſe trouuer vaincu, que d'auoir la victoire.
»Craignez-vous qu'on vous trompe? Hà qu'il vaut beaucoup mieux
»Eſtre trompé, que d'eſtre aux ſiens fallacieux,
»Souffrir quelque forfait que le faire ſoymeſme,
»Et perdre que rauir vn Royal diadême.
Mais ne craignez, enfans, voſtre mere fera
Que l'vn trop fraudulent l'autre ne trompera.
Ie ne vien pas icy, ie n'y ſuis pas venuë
Trauailler de labeur ma vieilleſſe chenuë,
Pour eſtre le tiſon de vos impietez,
Mais pour fendre le roc de vos cœurs irritez.
Eteocle a fiché ſa hache contre terre,
Ietté ſa targue bas, ça donc que ie vous ſerre
De mes bras maternels, ie ne me puis ſouler
De vous voir Polynice, et de vous accoler.
O mon cher Polynice, vne terre eſtrangere
A long temps retenu voſtre ame paſſagere!
Vous auez longuement erré par les deſers,
Par les riuages cois, par les vagueuſes mers,
Fugitif, exilé, couru de la Fortune,
[220v] Sans ſecours, ſans addreſſe, et ſans retraitte aucune.
Las! ie n'ay, voſtre mere, à vos nopces eſté,
Ie n'ay conduit l'eſpouſe à la ſolennité:
Ie n'ay pour honorer la feſte nuptiale
Enfleuré le lambris de la maiſon royale,

Des odeurs de Sabee embaſmé voſtre lict,
Ny d'or elabouré decoré le chaſlict.
Des voſtres dechaßé, vous eſtes allé rendre
A vn prince ennemy, qui vous a faict ſon gendre:
Et ore, apres auoir ſi long temps ſeiourné
Loing de mes yeux, en fin vous eſtes retourné,
Non, comme i'eſperois, au gré de voſtre frere,
Mais au ſac du pays, comme vn prince aduerſaire.
O mon fils mon cher fils, ma crainte et mon eſpoir,
Que i'ay tant ſouhaitté, tant deſiré reuoir,
Vous me priuez du bien que ie deuois attendre,
Nous venant aſſaillir au lieu de nous defendre.
Helas! faut-il mon fils, mon cher fils, et faut-il
Qu'au retour deſiré de voſtre long exil,
Pour le commun eſclandre en larmes ie me noye,
Au lieu que ie penſois ne pleurer que de ioye?
Mon fils, et falloit-il ne vous reuoir iamais,
Ou en vous reuoyant bannir la douce paix
Du cœur de la patrie, et de fureur ciuile
Nos peuples ſaccager et noſtre belle ville?
Ainſi ſans vous la guerre on ne verroit icy,
Ainſi vous ſans la guerre on ne verroit außi.
La guerre vous eſtreint d'vne ſi forte ſerre,
Qu'on ne vous peut auoir ſans que lon ait la guerre.
Mais combien que me ſoit voſtre voyage dur,
Venant pour ſaccager l'Amphionique mur
[221] Et nos champs plantureux, ſi treſſaillé-ie d'aiſe
De ce que ie vous voy, vous embraſſe, et vous baiſe:
Ie volle de plaiſir, pourueu que vos debats
Ne paſſent point plus outre, et ceſſent vos combats.
Combien s'en eſt fallu, que ie n'ay veu deſcendre
Sur vous, mes deux enfans, vn carnager eſclandre!
Ie tremble et ie fremis de la glaceuſe peur
Que vos flambans harnois m'ont coulé dans le cœur.
Ie vous pry par les flancs, où neuf Lunes vous fuſtes,
Et où voſtre naiſſance, ains que naiſtre, vous euſtes,
Par mes cheueux griſons, par les aduerſitez
Dont voſtre pere et moy ſommes tant agitez,

Et par la pieté, par le cœur debonnaire
De la pauure Antigone appuy de voſtre pere,
Rechaſſez cette armee, et loing de nos creneaux,
Loing de nos belles tours deſtournez ces flambeaux.
Faites marcher ailleurs vos guerrieres phalanges,
Commandez retirer tous ces peuples eſtranges:
Portez vos eſtendars en d'autres regions
Sans nous eſpouuanter de tant de legions.
C'eſt aſſez offensé voſtre chere patrie
Qui les larmes aux yeux à iointes mains vous prie:
C'eſt aſſez tourmenté voſtre ſeiour natal,
Vous luy auez aſſez faict endurer de mal.
Voſtre patrie a veu ſes nourricieres plaines,
De cheuaux, de harnois, et de gendarmes pleines:
Elle a veu ſes couſtaux reluire, comme eſclairs,
D'armets eſtincelans, de targues, de bouclers,
Ses champs heriſſonner de picques menaſſantes,
Au lieu de beaux eſpics aux pointes blondiſſantes:
Elle voit ſes guerets par les cheuaux poitris,
[221v] Les paſteurs dechaſſez, et leurs troupeaux meurtris:
Les chefs au front ſuperbe, eleuez apparoiſtre
Sur des chars triomphans, et leurs gens reconnoiſtre:
Les villages flamber, les caſes de Bergers
Seruir de corps de garde aux ſoudars eſtrangers:
Et ce qui eſt le pire, elle voit les deux freres
L'vn ſur l'autre acharnez de fureurs ſanguinaires,
Se chercher de la vie, et comme Ours furieux,
Se vouloir deſchirer de coups iniurieux.
C'eſt la ville, mon fils, où Dieu vous a fait naiſtre,
Et où vous deſirez l'vnique ſeigneur eſtre.
Quelle bouillante rage et quel forcenement
Vous eſpoind de vouloir deſtruire en vn moment
Voſtre propre Royaume, et le voulant conquerre
Le faire ſaccager par des hommes de guerre?
Comment? et voudrez-vous ietter pié contre-mont
Ces grands monceaux pierreux, qui ſourcillent le front,
Ouurage d'Amphion? les riches edifices
De tant de beaux palais, decorez d'artifices?

Aurez-vous, Polynice, aurez-vous bien le cœur
D'y prendre du butin, ſi vous eſtes vainqueur?
Et aurez-vous, helas! aurez-vous le courage
De les voir rauager, les voir mettre au pillage?
Trainer par les cheueux les vieux peres griſons,
Et leurs femmes de force arracher des maiſons?
Les filles violer entre les bras des meres?
Et les ieunes enfans mener comme forçaires
Le col en vn carcan, et les bras encordez,
Pour leurs maiſtres ſeruir en plaiſirs desbordez?
Mais pourrez-vous encor voir la ville troublee,
De tumultes, de cris, de carnages comblee?
[222] Les corps des citoyens, l'vn ſur l'autre entaſſez
De trauers, de biais, ſans ordre entrelaſſez,
(Spectacle miſerable!) encombrer les paſſages,
Et du ſang regorgeant les rouges mareſcages?
Voir ardre les maiſons, et les hoſtes dedans
Cruellement bruſler ſous les cheurons ardans?
Et brief faire vn tombeau, vn bucher mortuaire
De Thebes, qui vous eſt vn bien hereditaire?
Ie vous pri' ie vous pri' deſpouillez ce rancœur,
Et d'humble pieté remparez voſtre cœur.

Polynice.

Seray-ie donc touſiours errant parmy le monde?
Traineray-ie ma vie à iamais vagabonde?
Comme vn homme exilé, me faut-il à iamais
Mon viure mendier de palais en palais,
Sans terre, ſans moyens? Quelle peine plus dure
Eußé-ie deu porter ſi i'euſſe eſté pariure
Comme cet affronteur? Doy-ie ſouffrir le mal
Que deuroit endurer vn cœur ſi deſloyal?
Faut-il qu'il ait profit de ſa fraude et malice?
Où ſe retirera l'affligé Polynice?
Où voulez-vous qu'il aille? Eteocle ha le bien
Du commun heritage, et ne me laiſſe rien.
Qu'il iouiſſe de tout, qu'il ait ſeul le Royaume,
Et qu'on me baille aumoins quelque maiſon de chaume,

Ce ſera mon palais, ie me pourray vanter
D'auoir quelque manoir ſans ailleurs m'abſenter.
Mais ie n'ay rien du tout, et me conuient pour viure,
Comme eſclaue habiter chez Adraſte et le ſuiure.
»O que c'eſt choſe dure et qui tourmente bien,
»Se voir de maiſtre eſclaue, et de Roy n'eſtre rien!

Iocaſte.

Si vous auez deſir d'eſtre ſupreme Prince,
[222v] D'auoir ſous voſtre main ſuiette vne prouince,
Et que ne puißiez viure exempt de royauté,
Laiſſez-là voſtre frere, et ſa deſloyauté,
Cherchez noueau party: ceſte maſſe terreſtre
De cent ſceptres plus beaux ornera voſtre dextre.
Pouſſez de vos ſoldars les fieres legions
Dans les champs Lydiens, fertiles regions,
Où les fameuſes eaux de l'opulent Pactole
Coulent en cent replis des rochers de Tymole:
Monſtrez vos eſtendars aux riuages retorts
Du ſommeilleux Meandre, et les monſtrez aux bords
Du creux Eurymedon, aux claires eaux de Xanthe,
Qui du mont Idean a ſa courſe naiſſante.
Donnez en la Lycie, et aux champs Syriens,
D'où iadis ſont iſſus nos peres Tyriens.
Faites bruire le fer de vos lances Argiues,
Et craquer vos harnois ſur les lointaines riues
Du Tygre Armenien, où le beau Soleil blond
Deuant qu'il ſoit à nous monſtre l'or de ſon front.
C'eſt là qu'Adraſte doit guider ſes forces preſtes,
C'eſt là qu'il doit pretendre à faire ſes conqueſtes:
Là vaudra beaucoup mieux vos forces employer
Pour vn ſceptre noueau, que de nous guerroyer:
Vous y pourrez, ſans crime, acquerre vn diadême.
Là Thebes vous aurez, et voſtre frere meſme
Suiuant vos eſtandars, et nous qui ſommes vieux,
Pour l'heur de voſtre armee inuoquerons les Dieux.
Propoſez-vous außi les douteuſes iſſues
Des batailles ſouuent inſperément perdues:

Combien Mars eſt inſtable, et que le ſort humain
Eſt touſiours, mais ſur tout aux combats, incertain.
[223] Car bien que l'Achaie et l'Inachie enſemble,
Portant voſtre querelle, en voſtre camp s'aſſemble:
Si eſt-ce que touſiours Fortune y aura part,
Et que l'euenement deſpendra du haſard.
Laiſſez donc ceſte guerre, où tout eſt plein de doute,
Où la victoire n'eſt plus ſeure que la route,
Qui deſtruit la patrie, et ſaccage des Dieux,
Nos publiques patrons, les temples precieux.

Polynice.

Et que pour le loyer de ſa fraude impudente
Il tienne le Royaume, et que moy ie m'abſente?
Iamais iamais Madame, il faut qu'il ſoit puny
De m'auoir traiſtrement de ma terre banny.

Iocaſte.

Celuy eſt bien puni qui à Thebes commande,
Nul n'y a maiſtriſé ſans aduerſité grande.
Depuis Cadme nómbrez, vous n'en verrez aucun
Qui n'ait eſté battu de ce malheur commun.

Polynice.

»Il n'y a tel malheur que perdre ſon empire.

Iocaſte.

»Qui fait guerre à ſon frere eſt encore en vn pire.

Polynice.

De pourſuiure vn pariure appellez-vous malheur?

Iocaſte.

Il eſt voſtre germain.

Polynice.

Mais ce n'eſt qu'vn volleur,
Vn volleur de Royaume.

Iocaſte.

Il est plus agreable
Aux citoyens que vous.

Polynice.

Et moy plus redoutable.

Iocaſte.

Les voudriez-vous regir contre leur volonté?

Polynice.

Vn peuple contumax par la force eſt donté.

Iocaſte.

En la haine des miens ie ne voudrois pas viure.

Polynice.

Ne regne, qui voudra de haine eſtre deliure.
Car auec le Royaume eſt la haine touſiours,
Touſiours elle ſe voit dans les royales Cours:
Et croy que Iupiter ſur les Cieux ne commande,
Sans eſtre mal-voulu de la celeſte bande.
Ne me chault de me voir de mes peuples haï,
[223v] Moyennant que ie ſois et craint et obeï.

Iocaſte.

C'eſt vne grande charge, vn faix inſupportable.

Polynice.

Il n'eſt rien de ſi doux, ny de ſi delectable.
Pour garder vn Royaume, ou pour le conquerir
Ie ferois volontiers femme et enfans mourir,
Bruſler temples, maiſons, foudroyer toute choſe:
Bref il n'eſt rien ſi ſaint, que ie ne me propoſe
De perdre mille fois, et mille fois encor,
Pour me voir ſur la teſte vne couronne d'or.
C'eſt touſiours bon marché, quelque prix qu'on y mette.
Nul n'achette trop cher qui vn Royaume achette.

Chœur.

FOrtune, qui troubles touſiours
Le repos des Royales cours,
Balançant d'vne main trompeuſe
Sur la teſte d'vn Empereur
Le trop variable bon-heur
D'vne couronne glorieuſe:
Toutes grandeurs tu vas plaçant
Sur vn rocher apparoiſſant,
Enuironné de precipices,
Preſtes de cheoir au premier vent.

Qui les atterre plus ſouuent
Qu'il ne fait les bas edifices.
»Sans fin les Rois ſont agitez
»De diuerſes aduerſitez,
»Le ſoing et la peur ne les laſche:
»Ils ne repoſent nullement.
»Car il leur ſemble à tout moment
»Que la couronne on leur arrache.
[224] La mer aux deux Syrtes flottant
»Les ondes ne boulverſe tant,
»Et Scylle ſi fort ne tempeſte
»Vn nauire de ſes abois,
»Que la peur tourmente les Rois
»Des ſoupçons qu'ils ont en la teſte.
»Ils vont redoutans leurs voiſins,
»Ils craignent leurs ſuiets mutins,
»La peur en leur ame eſt empreinte:
»Ils veulent que d'eux on ait peur,
»Et toutesfois tremblent au cœur
»S'ils voyent que lon en ait crainte.
Nous ne voyons nos Rois Thebains
Plus amis pour eſtre germains:
L'ambition qui les commande,
Ne permet qu'en ſincere amour
Ils tiennent le ſceptre par tour,
Et que l'vn à l'autre le rende.
L'vn le retient à ſon pouuoir,
L'autre s'efforce de l'auoir:
Ce pendant le peuple en endure,
C'eſt luy qui porte tout le faix.
Car encor qu'il n'en puiſſe mais,
Il leur ſert touſiours de paſture.
Mars dedans la campagne bruit,
Noſtre beau terroir eſt deſtruit:
Le vigneron quitte la vigne,
Le courbe laboureur ſes bœus,
Le berger ſes paſtis herbeus,
Et le morne peſcheur ſa ligne.

[224v]

ACTE III.

MESSAGER. IOCASTE. ANTIGONE. HEMON.

Meſſager.

O Thebes miſerable! ô Royauté comblee
D'aduerſité cruelle auiourdhuy redoublee!
Ah rancœur fraternelle!

Antigone.

Hé mon ami, pour Dieu
Ne paſſe point plus outre, ains t'arreſte en ce lieu.
Demeure, où refuis-tu?

Iocaſte.

Las ie tremble de crainte.

Antigone.

Dy nous, dy, ie te pri', la cauſe de ta plainte.

Meſſager.

Tout eſt perdu.

Antigone.

Bons Dieux!

Iocaſte.

Hà pauure femme!

Antigone.

Helas!

Iocaſte.

Helas que ferons-nous!

Antigone.

Ne vous deſolez pas,
Madame, moderez la douleur de voſtre ame,
Moderez voſtre dueil, moderez-le.

Iocaſte.

Ie paſme.
Hà ma fille!

Antigone.

Hà madame!

Iocaſte.

Hé hé que ferons-nous?

Antigone.

Las c'eſt tout vn pour moy, ie n'ay ſoin que de vous,
Ie ne plains que vous ſeule.

Iocaſte.

Et moy que vous m'amie.

Antigone.

Sans vous ie voudrois eſtre en la ſalle bleſmie
Du Roy Tartarean.

Iocaſte.

Il m'y faut deualer.

Antigone.

Mais pluſtoſt nous deuons nous entre-conſoler.

Iocaſte.

Eteocle eſt donc mort?

Meſſager.

Außi eſt Polynice.

Iocaſte.

Hà chetiue vieilleſſe! aumoins que ie les veiſſe.

Antigone.

Sont-ils morts au combat en hommes belliqueux?

Meſſager.

Ils ſont morts au combat, mais il n'y auoit qu'eux.

Iocaſte.

Se ſont-ils combatus?

Meſſager.

De lance et coutelace.

Antigone.

Et s'entre-ſont tuez?

Meſſager.

Tous deux deſſur la place.

Iocaſte.

O pauure mere, helas!

Antigone.

Soudart ie te ſupply,
Fay nous de cet eſclandre vn diſcours accomply.

Meſſager.

Ia Mars s'allentiſſoit, et la creuſe trompette
[225] Sonnoit de toutes parts la ſanglante retraitte:

Tout ſentoit le carnage, et la campagne eſtoit
Enſeuelie au ſang, qui par ondes flotoit
Sur les corps encombrez, que l'orageuſe foudre
Du bouillant Mars auoit renuerſez ſur la poudre.
Le belliqueux Tydee à terre giſoit mort,
Le preux Hippomedon receuoit pareil ſort,
Le vaillant Capanee, Acron et Menecee,
Amphiaree, Actor, le courageux Hypſee,
Et tant d'autres guerriers de l'vn et l'autre camp,
Qui giſoyent par monceaux eſtendus ſur le champ:
Quand Polynice eſpoind d'vn regret miſerable
De ſe voir de la mort de tant d'hommes coupable,
Adraſte va trouuer et l'arraiſonne ainſi.
Ie ſuis cauſe tout ſeul de ceſt eſclandre ici,
Mon pere, et pour moy ſeul tant d'ames genereuſes
Vont maintenant trouuer les riues tenebreuſes:
Ie veux venger leur mort ſur moymeſme, ſur moy,
Ou ſur ce faux Tyran violateur de foy:
A fin que de nous deux, leurs communs homicides,
Ne ſe puiſſent douloir les femmes Argolides.
Il euſt bien mieux vallu, ie le connois trop tard,
Que i'euſſe en ma perſonne entrepris ce haſard,
Premier qu'en bataillons les troupes ordonnees
De contraires fureurs ſe fuſſent moiſſonnees,
Et tant de braues chefs outrepercez de coups
Fuſſent trebuſchez morts le viſage deſſous.
Mais puiſque ie ne puis cette faute desfaire,
Aumoins ores ie veux m'eſprouuer à mon frere:
Ie m'en vay le combatre. Adieu, prenez ſouci
De l'honneur de ma tombe, et de ma femme außi.
[225v] Ces propos, acheuez, il rendoſſe ſes armes,
Laiſſant Adraſte là, qui fondoit tout en larmes,
Comme on voit au printemps que Rhodope le mont
Couuert de neige blanche, en cent ruiſſeaux ſe fond:
Il franchiſt ſon cheual, qui le frein dans la bouche,
Battant du pié la terre, attend qu'on l'écarmouche:
Puis le piquant alaigre, eſlancé de douleur,
Le viſage terni d'vne palle couleur,

Les yeux eſtincelans d'vne rage allumee,
Se va planter au pied de la cité Cadmee.
Appelle à haute voix Eteocle, et voyant
Que nul ne deſcendoit ſur le camp poudroyant,
S'appuye de ſa lance, et de ſes yeux meſure
Vn lieu capable et propre à leur guerre future.
Eteocle tandis dans le temple prioit
Ses tutelaires dieux, et leur ſacrifioit,
Quand Ephite accouru, l'eſtomach hors d'haleine,
Et le poumon battant, luy diſt à grande peine,
(Ainſi l'ay-ie entendu) Laiſſez, Sire, ces vœux,
Et ne vous amuſez aux entrailles des bœux,
Il n'eſt temps de vaquer à faire ſacrifice:
Voyla deuant les murs l'indigné Polynice,
Qui vous ſomme au combat, haſtez-vous de ſortir,
Il veut vos differents par le fer departir.
A ces mots il s'enflamme, ainſi qu'en vn bocage
On voit vn fier Toreau s'enflammer le courage,
Oyant dans vn vallon bugler ſon ennemi:
Il leue haut la teſte, et bourſoufflant parmi
L'eſpais d'vn fort buiſſon, courageux ſe preſente
Au deuant du troupeau que ſa rage eſpouuante.
Eteocle en la ſorte, outré dedans le cœur,
[226] Souffle par les nazeaux la rage et le rancœur:
Le feu luy ſort des yeux, le front luy deuient palle,
Et le ſang retiré dans le ſein luy deualle.
On luy couure le corps d'vn acier flamboyant,
On luy met ſur la teſte vn armet effroyant:
Son courſier on ameine, où d'alaigreſſe promte
Auec vn ris amer ſans auantage il monte:
Il empoigne vne lance au fer bien aceré,
Son eſpee on luy donne et ſon pauois doré:
Puis il ſe iette aux champs, et pres de Polynice,
D'vne iuſte carriere il entre dans la lice.
Le peuple Agenoree accourt de toutes pars,
Grimpe deſſus les tours et deſſur les rempars,
Tout le monde lamente, et les larmes coulantes
Arroſent d'vn chacun les faces bleſmiſſantes.

Iocaſte.

Helas! ma fille helas! que faiſoyent lors nos pleurs?
Que ne larmoyons-nous nos aigriſſans malheurs?

Meſſager.

Les vieillars recourbez et les meres chenues,
Outrageant leurs cheueux et leurs poitrines nues,
Pleuroyent d'auoir trainé ſi longuement leurs iours,
Et ſe vouloyent, de dueil, precipiter des tours.
Deux fois l'vn contre l'autre enuenimez coururent,
Et deux fois rencontrez s'entre-offenſer ne peurent:
Polynice à la fin miſt le bois dans le flanc
Du roußin d'Eteocle, et le rougit de ſang.
Le cheual trebucha d'vne cheute peſante,
Comme quand vn ſapin, battu de la tourmente,
S'eclate par le corps ſur Parnaſſe le mont,
Et faiſant vn grand bruit tombe pié-contre-mont.
Ce cheualier penſa que le fer ſanguinaire
De ſa lance euſt plongé dans l'aine de ſon frere,
[226v] Saque l'eſpee au poing, et d'aueugle deſir
Court à luy le voyant ſur la terre geſir:
Mais comme le palfroy trop bouillant il talonne,
Qui l'emporte agité du fer qui l'eſperonne,
Vers le pauure Eteocle, il tombe renuersé
Sur le cheual giſant le corps outre-percé.
Ils ſe leuent ſur pieds, et l'eſpee en la dextre,
Et le pauois luiſant deſſur le bras ſeneſtre,
S'attaquent l'vn à l'autre auec tout leur effort,
Reſolus de donner ou receuoir la mort.
La haine et le courroux ſous l'armet apparoiſſent,
La force et la vigueur, en ſe voyant, leur croiſſent:
Ils roidiſſent le corps d'vne iambe auancez,
Courbez ſur leurs eſtocs, et leurs bras eſlancez:
Se tirent coups de poincte, ore par la viſiere,
Ore par l'eſtomach, d'vne addreſſe guerriere:
S'entre-fouillent au vif, faiſant à chaque fois
Le rouge ſang couler au trauers du harnois.
Ils cherchent les defauts, decoupent les courrayes,
Se deſarment le corps, et ſe couurent de playes.

Les deux camps arrangez les regardent douteux,
Qui ſera le vaincueur de ce combat piteux.
Comme quand deux Sangliers, que l'amour aiguillonne,
Se viennent à choquer aux foreſts de Dodonne,
Ils s'amaſſent le corps horriblement grondans,
Se heriſſent le poil, eſcumaſſent des dens,
Font ſonner leur machoire, et de grand' fureur portent
Dans le col ennemy les crochets qui leur ſortent,
Se font rougir le ventre: adonques le Paſteur
Qui d'vn couſtau les voit ſe muſſote de peur,
Fait ſigne à ſon maſtin des mains et de la teſte,
[227] Qu'il ſe tapiſſe coy de crainte de la beſte.
Ainſi les deux guerriers, ſeul à ſeul bataillant,
D'vn courage indomté s'entre-alloyent chamaillant:
Se ruoyent acharnez coups d'eſtoc et de taille,
Detranchoyent mainte lame et mainte forte maille,
Se marteloyent le corps, ſur l'acier tempeſtant,
Comme deux forgerons ſur l'enclume battant
Vn fer à tour de bras, qu'on voit geindre de peine,
Se courber, refrongner, et ſortir hors d'haleine.
Ou comme on voit außi la greſle craqueter
Sur le toict des maiſons, quand l'ireux Iupiter
Contre l'alme Cerés en Eſté ſe colere,
Ou qu'il froiſſe le chef de Bacchus le bon pere.
A la fin Polynice, à qui les laſches tours
De ſon frere ennemy ſe preſentent touſiours,
Son exil vergongneux et la foy pariuree,
Se faſche qu'il ait tant contre luy de duree,
Grince les dents de rage, et ſe tenant tendu
Va de pieds et de mains, ſe iette à corps perdu
Contre ſon aduerſaire, et de tel effort entre
Qu'il luy met demy pied de ſon eſpee au ventre:
Le ſang en ſort fumeux, comme ſur vn autel
Le ſang d'vn aigneau fume apres le coup mortel,
Que le preſtre ſacré dans la gorge luy donne.
Eteocle palliſt, deuient foible, et s'eſtonne
De voir ſon ſang couler d'vne telle roideur:
Il ſent glacer ſon front de mortelle froideur,

Ses genous trembloter, toutefois il eſſaye
Auec ſon peu d'effort, d'apparier ſa playe
Sur le corps de ſon frere: il le ſuit et reſuit.
Et l'autre, en le moquant, ſe deſtourne et le fuit.
[227v] Ce pendant il ſe laſſe, et n'a plus de puiſſance
De ſupporter ſon corps: il perd toute eſperance:
Il tombe renuersé, ſes armes font vn bruit,
Et ſes yeux ſont voilez d'vne effroyable nuit.

Iocaſte.

O miſerable femme!

Antigone.

O fille infortunee!

Iocaſte.

O deteſtable iour!

Antigone.

O maudite iournee!

Meſſager.

Polynice aſſeuré d'auoir du tout vaincu,
Iette l'eſpee à bas, à bas iette l'eſcu,
Se deſarme le corps de ſa forte cuirace:
Puis, eleuant au ciel les deux mains et la face,
Rend grace aux immortels d'vne gaye ferueur,
De luy auoir donné ce iourdhuy leur faueur.
Approche d'Eteocle, et penſant qu'il deuſt eſtre
Du tout deſanimé, comme il faiſoit paroiſtre,
Luy veut, comme vaincueur, le harnois arracher:
Mais ainſi que, mal-ſage, il vient à ſe pencher,
Courbé deſſur la face, et les genous à terre,
Son frere le guignant, tout le reſte reſerre
De ſa force eſcoulee, et s'animant le cœur
Et les nerfs languiſſans de ſa vieille rancœur,
Sa vengereſſe eſpee en l'eſtomach luy plante,
Puis vomiſt, treſpaſſant, ſon ame fraudulente.
Polynice du coup ſe ſentant affoibly,
Et ſon ame noüer dans le fleuue d'Oubly,
Diſt auec vn ſanglot qu'il pouſſa des entrailles:
Tu vis dono, deſloyal, et encore batailles
De ruſe et de cautele! allons allons là bas
Aux lices de Pluton acheuer nos combas.

A ces mots il tomba ſur le corps de ſon frere,
Meſlant ſon tiede ſang de ſon ſang aduerſaire.

Iocaſte.

Dires du creux Tenare élancez-vous ſur moy,
[228] Sur moy qui fay troubler de nature la loy,
Sur moy qui ay produit ceſte guerre funeſte,
Produiſant ces enfans d'vn execrable inceſte.
I'ay malheureuſe, Edipe et d'Edipe conceu:
I'ay mon enfant, ô crime! en ma couche receu,
Mon enfant parricide, et la dextre ay baiſee
Que mon eſpoux auoit de ſon ſang arroſee.
Que pouuoit, que deuoit eſtre au monde produit
D'vn execrable Hymen qu'vn execrable fruit?
Ils ſe ſont maſſacrez d'vne horrible furie:
Des yeux de mon mary la lumiere eſt perie,
Qui non contant de fuir la celeſte clarté,
S'eſt de Thebes banny, s'eſt de nous eſcarté.
A cette heure Creon trouuant le thrône vuide,
Sans peine vſurpera le ſceptre Agenoride:
Et nous, ſexe imbecile, eſclaues ſeruirons
Sous le ioug d'vn tyran, ſinon que nous mourons:
Mais i'aime mieux mourir, encore que tardiue
La mort pour mon bon-heur doreſnauant m'arriue:
Et que ie deuſſe helas! ſi le ciel l'euſt voulu,
Mourir auparauant que mon corps fuſt polu
Du ſale embraſſement de vous, ma Geniture,
De vous Edipe, autheur des malheurs que i'endure.
Mais, ô ma chere fille, accompagnez ſes pas,
Et ne l'abandonnez iuſqu'au dernier treſpas:
Les Dieux ne permettront qu'vn faict ſi debonnaire
Paſſe inutilement ſans vn iuſte ſalaire:
Ains le recognoiſtront, et voſtre pieté
Florira celebree en immortalité.
Moy ie m'en vay deſcendre aux caues Plutoniques,
Pour refraiſchir les pleurs de nos malheurs antiques.
[228v] Ia de long temps ie porte en mon ſein douloureux
Ce poignard pour donter mon deſtin rigoureux.

Antigone.

Dieux! qu'eſt-ce que ie voy?

Iocaſte.

Vn poignard ſalutaire.

Antigone.

Salutaire? et comment?

Iocaſte.

Pour ſortir de miſere.

Antigone.

O Iupiter! ô ciel! que dites-vous? bons Dieux!
Que vous ferez mourir?

Iocaſte.

Que puis-ie faire mieux?
Quel remede à mon dueil, à ma langueur extreme,
Que d'auancer mon iour et mon heure ſupreme?
Vien ô vien chere Mort, vien toſt me ſecourir.

Antigone.

Ie ne permettray pas que vous faciez mourir.
Ça ce glaiue outrageux, il conuient que ie l'aye.

Iocaſte.

Non non ie veux chercher, ie veux trouuer mon Laye
Au ſilence d'Erebe. O Laye, ô mon eſpoux,
Ne me refuſez point d'errer auecques vous
Sur les riuages noirs, mon offenſe eſt nettie
En vous ſacrifiant mon ame pour hoſtie.

Antigone.

Hé Madame, pour Dieu, ne me vueillez laiſſer!

Iocaſte.

Ma fille ne vueillez ma volonté preſſer.

Antigone.

C'eſt pour vous deſtourner d'vn propos dommageable.

Iocaſte.

Mais pour me deſtourner d'vn repos profitable.

Antigone.

Si ie fis iamais rien qui fuſt à voſtre gré,
Si à vous obeïr i'ay mon cœur conſacré,
Et ſi mon pere vieil en ſes langueurs ie guide,
Ie vous ſupply laſchez cette dague homicide.

Et voſtre ame purgez du deſir qui l'eſpoind:
Viuez viuez Madame, et ne vous tuez point.

Iocaſte.

Au contraire ſi onc voſtre cœur pitoyable,
A voſtre pere et moy fut iamais agreable:
Si vous m'auez touſiours obeiſſante eſté,
Ne vueillez maintenant forcer ma volonté.

Antigone.

Voulez-vous que i'approuue vne choſe mauuaiſe?

[229] Iocaſte.

Voulez-vous reprouuer vn deſſein qui me plaiſe?

Antigone.

Ie ne vous puis complaire en ce mortel deſir.

Iocaſte.

Rien que la ſeule mort ne me donne plaiſir.

Antigone.

Si la mort vous plaiſt tant, ſi cette freneſie
Eſt tellement empreinte en voſtre fantaiſie,
Qu'il vous faille mourir, ie mourray donc außi.
Deſcendriez-vous là bas, moy demeurant ici?
Ie ne vous lairray point, ains ie ſuiuray voſtre Ombre,
Sa compagne eternelle en la demeure ſombre.

Iocaſte.

Non non, viuez ma fille, et pourquoy mourrez-vous?
Les Dieux ſur voſtre chef ne dardent leur courroux
Comme ſur moy chetiue: et leur douceur, peut eſtre,
Comme à moy leur rigueur, ils vous feront cognoiſtre.

Antigone.

Ie ne veux vous ſuruiure, ains veux que ce poignard
Voſtre cœur et le mien perce de part en part.

Iocaſte.

En la fleur de vos ans?

Antigone.

Laiſſeroy-ie ma mere?

Iocaſte.

Laiſſerez-vous pluſtoſt voſtre langoureux pere,
Solitaire, affligé d'incurables ennuis,
Ayant les yeux plongez en tenebreuſes nuicts?

Antigone.

Hé que ſeray-ie donc? ô l'eſtrange deſtreſſe!
Ie ne puis eſtre à l'vn que l'autre ie ne laiſſe:
Si ma mere ie ſuy, deſourdiſſant mes iours,
Mon pere ie lairray deſpourueu de ſecours.
Auquel m'adreſſeray-ie? et auquel, ô pauurette,
Suis-ie plus attenue et ſuis-ie plus ſugette?
Tous deux ie les honore en vn deuoir egal,
Mais l'vn d'eux veut mourir, l'autre plorer ſon mal.
I'aimerois mieux la mort de tant de maux outree,
Et rien tant que la mort auiourdhuy ne m'agree.
Mais quoy? mon pauure pere en accroiſtroit ſon dueil,
Et ſi ie ne pourrois l'enfermer au cercueil
[229v] Son heure eſtant venue, et ne pourrois encore
Apres les derniers mots ſes deux paupieres clorre.
Il faut donc, malgré moy, que ie ſuruiue, helas!
Que ie reſte apres vous, veufue de tout ſoulas.
O miſere! ô langueur! ô fortune funeſte!
    Madame, mon eſpoir, le ſeul bien qui me reſte
Auec mon chetif pere, eſtoufez, arrachez
Ce deſir de la mort, qu'aux glaiues vous cherchez.
La mort vous eſt prochaine, attendez ſa venue,
Voſtre ame ne peut guiere eſtre en vous retenue:
Elle viendra ſoudaine, et voſtre corps âgé
Se verra ſans effort de tourmens dechargé.
N'auancez point voſtre heure.

Iocaſte.

                    Elle eſt toute arriuee,
Ia la mortelle darde eſt en mon cœur grauee.
    Dieu des profonds manoirs, qui les ombres des morts
Reçois de toutes parts aux Acherontez bords,
Roy du monde noirci pren mon ame eſploree,
Fuyant auec ce corps la grand' voûte azuree:
Pren mon ame plaintiue et la mets en requoy.
Elle a ſouffert touſiours depuis qu'elle eſt en moy,
Elle ſort des enfers en ſortant de ce monde,
Et cherche ſon repos en la Stygieuſe onde.

Vien poignard doucereux, vien en moy te plonger,
Et me fay promptement de ce corps defloger:
Ie tarde trop, craintiue.

Antigone.

Et que voulez-vous faire?
Au fecours au fecours, elle fe veut desfaire.
Vous ne vous turez pas, ie vous empefcheray.

Iocafte.

Ma fille c'eft en vain, ie mourray ie mourray,
Laiffez-moy, lafchez-moy, ma mort eft refolue:
Ie voy ia de Charon la tefte cheuelue
Et les larues d'Enfer, i'entens l'horrible voix
[230] Du chien Tartareau hurlant à trois abois.
Entre glaiue en mon cœur, trauerfe ma poitrine,
Et dedans mes rongnons iufque aux gardes chemine:
Adieu ma chere fille, or ie meurs, las! ie meurs,
Souftenez-moy, ie tombe.

Antigone.

O malheur des malheurs!
O defaftreux encombre! ô Royne miferable!
O lugubre infortune! ô trefpas deplorable!
Hé madame, pourquoy me laiffez-vous ainfi?
Hé pourquoy mourez-vous que ie ne meurs außi?
O rigoureux deftin! ô Parque trop cruelle!
Las vos yeux vont noüant en la nuict eternelle:
Voftre vie eft efteinte, et voftre efprit dolent
Aux goufres de Tenare eft ore deualant:
Vne froide palleur vous ternift le vifage:
Vous ne refpirez plus, funebre tefmoignage.
Hé Madame, hé Madame, aumoins que i'euffe part
A l'homicide effort de ce rouge poignard.
Larmoyable Erigone, apres tes dures plaintes
Faittes deffur ton pere, et tant de larmes faintes
Qu'au bois de Marathon trifte tu refpandis,
Indulgente à ton dueil, d'vn licol te pendis.
Ay-ie moins de douleur qu'en fouffrit Erigone?
Fut-elle plus piteufe en fon cœur qu'Antigone?

Et toutesfois ie vy, ie vy, mais en viuant
Ie porte plus de mal que la mort eſprouuant.
Voila mes deux germains morts deſſur la poußiere,
Ma mere entre mes bras vient d'eſtre ſa meurtriere,
Mon pere erre aueuglé par les rochers ſegrets,
Rempliſſant l'air de cris, de pleurs et de regrets:
Noſtre peuple eſt deſtruit, le ſceptre Thebaïde
N'ornera deſormais la race Agenoride.
[230v] Nous auons tout perdu: ce iour, ains ce moment
Noſtre antique lignage accable entierement.
Et ie vy miſerable! helas voire, helas voire!
Mais ie voudrois deſia dans le Cocyte boire.
Ie ſurui malgré moy, pour ces corps enterrer
De peur que les maſtins les aillent deuorer:
Et ie ſuruis außi, pour conduire mon pere
Et le reconforter en ſa triſteſſe amere,
L'inhumer de mes mains, ſon corps enſeuelir
Außi toſt que la mort me le viendra tollir:
Autrement autrement de mourir ie ſuis preſte,
Il n'y a que cela qui mon treſpas arreſte.

Hemon.

Quoy? ma chere Antigone, aurez-vous à iamais
Voſtre eſprit angoißé d'vn deſaſtre mauuais?
Ces beaux yeux que i'adore, et qui m'embrasent l'ame,
Arroſeront touſiours de pleurs leur douce flame?
Quel malheur eſt-ce là? qui eſt ce corps giſant
Que vous allez ainſi de larmes arroſant?
Dequoy ſert ce poignard en voſtre dextre chaſte?

Antigone.

Helas! c'eſt noſtre Royne, helas! c'eſt Iocaſte.

Hemon.

Qui cauſe ce mechef? ſes deux enfans occis
Sont ils cauſe d'auoir ſes vieux iours accourcis?

Antigone.

De ſes fils, mes Germains, la fortune annoncee
Luy a dans l'eſtomac ceſte dague enfoncee,

Encor moite de ſang, et ſon eſprit deſclos
Vagabonde poußé de ſoupireux ſanglots.
Suis-ie pas bien perdue?

Hemon.

Helas ma chere vie!
Vous eſtes longuement du malheur pourſuiuie.
Ie plains voſtre deſaſtre: ô que n'eſt voſtre eſmoy,
Sans voſtre ame affliger, tout enclos dedans moy!
Vous me naurez le cœur de vos piteuſes plaintes,
[231] Ces ſoupirs gemiſſans me ſont autant d'eſtreintes:
Appaiſez-vous, mon ame, appaiſez vos douleurs.
Vn mort ne reuient pas pour nos dolentes pleurs.

Antigone.

Puißé-ie tant plorer qu'auec les pleurs ie verſe
Mon ame, qu'vn tourment ſi redoublé trauerſe.

Hemon.

La mienne donc außi la puiſſe accompagner:
Car ie ne veux, mon cœur, iamais vous eſloigner.
Tandis que vous yiurez ie viuray, mais dés l'heure
Que vous prendra la Parque, il faudra que ie meure.
En vous ſeule ie vy, ſans vous certes ſans vous
Ie trouuerois amer le plaiſir le plus doux.
Si vous auez du dueil, i'auray de la triſteſſe:
Si vous auez plaiſir, i'auray de l'alaigreſſe.

Antigone.

I'ay perdu tout esbat, ie ne ſouhaitte plus
Que viure auec mon pere en vn antre reclus.

Hemon.

Viuez aux creux deſerts de l'Afrique roſtie
Entre les Garamants, viuez en la Scythie
Sur les Hyperborez, que les vents orageux
Chargent continument de grands monceaux neigeux,
I'y viuray comme vous: ny chaleur ny froidure,
Tant que vous y ſerez, ne me ſemblera dure.

Antigone.

Hemon, ie vous ſupply deſtournez voſtre cœur
De moy pauure eſploree, et confite en langueur:

Mon amour eſt beant apres la ſepulture,
Ie n'ay plus de deſir que d'vne tombe obſcure.

Hemon.

Pluſtoſt l'ondeux Triton ſur la terre naiſtra
Et le mouton laineux dedans la mer paiſtra,
Que i'eſteinde l'ardeur que i'ay dans la moüelle
Pour aimer ſaintement voſtre beauté trop belle.
Le iour quand Phebus marche, et la nuit quand les cieux
Monſtrent pour ornement mille aſtres radieux,
[231v] Ie vous ay dans mon ame, et touſiours voſtre image
Errant deuant mes yeux me fait vn doux outrage.

Antigone.

Et ie vous aime außi: mais mon affection
Se trouble maintenant par trop d'affliction.
Ie n'ay dedans l'eſprit que morts et funerailles.

Hemon.

Moy i'ay touſiours l'amour couſu dans mes entrailles.

Antigone.

Que i'ay d'aduerſitez!

Hemon.

Vous en auez beaucoup.
»Communément les maux nous viennent tous au coup.
»Mais comme apres l'hiuer le printemps on voit naiſtre,
»Et apres longue pluye vn beau temps apparoiſtre:
»Ainſi quand les malheurs ont ſur nous tempeſté,
»Nous deuons eſperer de la proſperité.

Antigone.

Ie n'ay plus qu'eſperer, mes lieſſes perdues
Ne me ſçauroyent helas! eſtre iamais rendues.
»Quand la mort nous a prins nous ne renaiſſons pas,
»Nous perdons ſans retour ceux qui vont au treſpas.

Hemon.

»Vn chacun doit mourir, et la Parque felonne
»De ce commun deuoir ne diſpenſe perſonne.
Si voſtre mere âgee et vos freres ſont morts,
Ce ne ſont que d'Atrope ordinaires efforts:
Leur iour eſtoit venu, comme celuy, peut eſtre,
Qui doit deuant Minos nous faire comparoiſtre.

Car s'il plaift à Clothon, à l'inftant il faudra
Que foyons le butin de la mort qui viendra.

Antigone.

Qu'elle vienne couper le filet de ma vie,
Car außi bien ie fuis de ce monde affouuie,
Ie ne vy qu'à regret, et fans mon geniteur
Defia m'euft ce poignard outrepercé le cœur,
Ie fuffe auecque vous, ma mere: hé miferable!
Ie n'ay peu ie n'ay peu vous eftre fecourable:
Ie n'ay peu deftourner, ie n'ay peu diuertir
[232] Voftre efprit de vouloir de fa geole fortir.
Requerez à Pluton que bien toft ie vous fuiue,
Et qu'ici loin de vous longuement ie ne viue.
Madame, hé que ie baife encore ces doux yeux,
Cette bouche et ce col qui me font precieux.
C'eft la derniere fois que cette main ie touche:
Las helas! ie ne puis en retirer ma bouche.

Hemon.

Mon œil, laiffez cės pleurs et ces gemiffemens,
Car ils ne font finon rengreger vos tourmens.
Qu'on la porte en la ville, à fin qu'on luy procure,
Pour office dernier, royale fepulture.
C'eft deformais, mon cœur, tout le befoin qu'elle a:
Tout ce qu'elle veut plus, c'eft vn fepulchre.

Antigone.

Hà là.

Chœur.

TV meurs, ô race genereufe,
Tu meurs, ô Thebaine cité,
Tu ne vois que mortalité
Dans ta campagne plantureufe:
Tes beaux couftaux font defertez,
Tes citoyens font efcartez,
Dont les maieurs veirent efclorre
Sous les enfeignes de Bacchus,
Les premiers rayons de l'Aurore,
Efclairans les Indois vaincus.

Ils veirent l'odoreux Royaume
Des Arabes induſtrieux:
Et les couſtaux delicieux,
Où les bois diſtilent le baume.
Ils donterent les Sabeans,
Et les peuples Nabatheans:
[232v] Ils veirent la belle contree
Des Perſes et des Parthes prompts,
Et les bords de l'onde Erythree
Auec les Gedroſiques monts.
Nous enfans de ſi preux anceſtres,
Sommes preſque tous accablez
Par les Argiens aſſemblez
Pour de nous ſe rendre les maiſtres.
L'herbe s'abreuue en noſtre ſang,
La plaine eſt changee en eſtang,
Et de corps Thebains tapiſſee.
Tout ce qui eſt peu demeurer
De reſte en la ville Dircee
Ne ſuffiſt à les enterrer.
Nos chefs aux indontez courages
Trebuſchez morts deuant nos murs,
Relaiſſent aux ſiecles futurs
De leur vertu maints teſmoignages.
Ils ont meſlé leur ſang parmy
Le ſang Argolique ennemy,
Iettant leur ame auantureuſe
A trauers les glaiues pointus,
Sans craindre la tourbe nombreuſe
Des Danois, qu'ils ont combatus.
Ils ont receu pareil eſclandre:
S'ils nous ont vaillans aſſaillis,
Nous n'auons eu les cœurs faillis,
Ny les bras gourds à nous defendre.
Ils ne ſont pas plus demeurez
De nos ſoldats en ces guerez,
Que de leur outrageuſe armee.
[233] S'ils penſent nous auoir vaincus,

C'eſt d'vne victoire Cadmee,
Où les vainqueurs pleurent le plus.
Ce qui reſte de la bataille
Eſt malade aux tentes giſant:
Ou n'eſt en nombre ſuffiſant
Pour aſſaillir noſtre muraille.
Polynice a bien toſt ſuiuy
Son frere, de la mort rauy
Par vne playe mutuelle.
»Il n'eſt forcenement ſi grand
»Que d'vne rancœur fraternelle,
»Quand la conuoitiſe s'y prend.

ACTE IIII.

ANTIGONE. ISMENE.

Antigone.

MA chere ſœur Iſmene, auiourdhuy la fortune
Se monſtre à noſtre race aſprement importune.
Quel malheur, ie vous pry, peut vn homme agiter,
Que n'ait versé ſur nous l'ire de Iupiter?
Qu'y a til de cruel, que deuant nos murailles
Ne remarquent nos yeux en tant de funerailles?
Nous auons d'Iocaſte enſeueli le corps,
Mais nos freres germains ſans tombeau giſent morts.
Prenons le ſoing, ma ſœur, de les couurir de terre,
Attendant qu'on leur dreſſe vn monument de pierre.

Iſmene.

Creon a promptement Eteocle inhumé,
Pour autant qu'on l'a veu pour la patrie armé,
Et qu'il eſt mort pour elle, auecque mille et mille
[233v] Belliqueux nourriçons de la Thebaine ville:
Mais il a defendu que Polynice fuſt
Tranſporté de ſa place, et que ſepulchre il euſt,

Comme indigne d'auoir la tombe funerale,
Apres auoir faict guerre à ſa ville natale:
Et veut (ô cruel cœur!) que les Corbeaux becus
Se gorgent de ſa chair et des autres vaincus.

Antigone.

Que Polynice ſerue aux beſtes de paſture,
Sur la terre giſant priué de ſepulture?
Qu'on ne le pleure point? que le grondeux Charon
Le face errer cent ans ſans paſſer l'Acheron?
C'eſt choſe trop cruelle. Il faut que toute enuie,
»Et que toute rancœur meure auecque la vie.

Iſmene.

Il menace de mort ceux qui contreuiendront
A ſa dure defenſe, et l'enterrer voudront.

Antigone.

Monſtrons noſtre bon cœur, que noſtre bien-vueillance
Surmonte de Creon la ſeuere defenſe.

Iſmene.

Que ferons-nous? Il faut au Prince obtemperer.

Antigone.

Ie voy bien que la peur vous fait degenerer.

Iſmene.

Regardez au danger d'vne telle entrepriſe.

Antigone.

En vn affaire tel vous eſtes trop remiſe.
Aduiſez s'il vous plaiſt de venir auec moy.

Iſmene.

Ie ne veux tranſgreſſer l'ordonnance du Roy.

Antigone.

»D'vne ordonnance iniuſte il ne faut tenir compte.

Iſmene.

Mais au contreuenant la peine eſt toute prompte.

Antigone.

»Rien de grand ſans danger entreprendre on ne voit.

Iſmene.

»Où le danger paroiſt, entreprendre on ne doit.

Antigone.

»Trop couard eſt celuy qui point ne ſe haſarde.

Iſmene.
I'aime mieux n'auoir mal, et vous ſembler couarde.
Antigone.
Regardez de rechef ſi me voulez aider.
Iſmene.
Ie vous pri' meurement vous meſme y regarder.
[234] Antigone.
Puiſque vous ne voulez, i'iray donc toute ſeule.
Iſmene.
I'ay grand' crainte, ma Sœur, qu'en fin il vous en deule.
Antigone.
Aduienne que pourra, i'ay cela reſolu.
Iſmene.
I'irois fort volontiers ſi Creon l'euſt voulu.
Antigone.
Ie ne veux pas trahir les manes de mon frere.
Iſmene.
Il eſt mon frere außi, mais ie ne puis que faire.
Antigone.
Pourquoy ne pouuez-vous?
Iſmene.
Pour Creon que ie crains.
Antigone.
Il ne peut empeſcher de faire actes ſi ſaints.
Iſmene.
Conſiderez, ma Sœur, noſtre ſexe imbecile,
Aux perilleux deſſeins de ce monde inhabile:
Conſiderez noſtre âge, et repenſez encor
Qu'il ne reſte que nous du tige d'Agenor.
Nous ſommes ſans ſecours, l'antique bien-vueillance
Du peuple s'eſt tournee auecques la puiſſance.
Creon eſt obey, qui, tyran, voudroit bien
Déraciner du tout noſtre nom ancien.
»Il faut ſuiure des grands le vouloir qui nous lie:
»Faire plus qu'on ne peut eſt eſtimé folie.
Antigone.
Ne bougez donc, ma Sœur, ne vous auanturez,
Seule dans la maiſon en repos demeurez:

Moy ie ne ſouffriray qu'vne Loune gourmande
Du corps de mon Germain à plaiſir s'auiande.
Ie l'enſeueliray, deußé-ie les efforts
En mes membres ſouffrir de cent cruelles morts:
Ie ne refuſeray de ſouffrir tout outrage,
Si ſouffrir le conuient, pour vn ſi ſaint ouurage.
Apres que i'auray faict, ie n'auray point de dueil
D'eſtre auecque luy miſe en vn meſme cercueil:
Vous en requoy viuez, viuez touſiours heureuſe.

Iſmene.

Ie ferois comme vous, mais ie ſuis trop peureuſe.

Antigone.

Cette peur vous prouient de faute de bon cœur.

[234v] Iſmene.

Ce n'eſt pas de cela que procede ma peur.

Antigone.

Dequoy donc ie vous pry?

Iſmene.

D'vne foible nature,
Qui reuere les loix.

Antigone.

La belle couuerture!
Et bien bien ne bougez, ie vay l'enſeuelir.

Iſmene.

Hé Dieux, où allez-vous? vous me faites pallir,
Ie n'ay poil ſur le chef qui d'effroy ne heriſſe.

Antigone.

Ie vay ſepulturer mon frere Polynice.

Iſmene.

Aumoins gardez-vous bien de vous en deceler:
Quant à moy ie n'en veux à perſonne parler.

Antigone.

Parlez-en à chacun, ie veux bien qu'on le ſçache.
»Il ne faut que celuy qui ne fait mal, ſe cache.

Iſmene.

Que vous eſtes ardente à vous braſſer du mal.

Antigone.

Mal ou bien, il aura ſon honneur funeral.

Iſmene.
Ouy bien ſi vous pouuez, mais ce n'eſt choſe aiſee.
Antigone.
Y taſchant ie ſeray du ſurplus excuſee.
Iſmene.
»Ce que lon ne peut faire entreprendre on ne doit.
Antigone.
»Entreprendre il nous faut tout ce qui eſt de droit.
Iſmene.
»Le droit eſt d'obſeruer ce que le Roy commande.
Antigone.
Il faut touſiours bien faire, encor qu'il le defende.
Iſmene.
Mais il a Polynice ennemi declaré.
Antigone.
Voire apres qu'il s'eſt veu de ſon ſceptre emparé.
Iſmene.
Ie vous ſupply laiſſez cette empriſe douteuſe,
Pour vn qui ne vit plus.
Antigone.
Que vous eſtes faſcheuſe!
Laiſſez-moy, ie vous prie, en ma temerité,
Voſtre propos ne m'eſt qu'vne importunité.
Mon deſſein eſt louable, et ne m'en peut enſuiure
Autre mal que me voir de mes langueurs deliure
Par vne belle mort, qui des tombeaux obſcurs
Fera voler mon nom iuſque aux ſiecles futurs.
Iſmene.
Or allez de par Dieu, le bon-heur vous conduiſe,
Et tourne à bonne fin voſtre ſainte entrepriſe.

[235] Chœur.

LE Ciel retire de nous
Son courroux,
Et nous eſt ores propice:
Nous deuons pour le bienfait
Qu'il nous fait,
Aux Immortels ſacrifice.
De nos murs ils ont eu ſoing
Au beſoing,

La main ils nous ont tendue:
Noſtre cité ne fuſt point
En ce poinct,
S'ils ne l'euſſent defendue.
Qui euſt Capanee eſtant
Combattant
Sur la breche démuree,
Bouleuersé mort à bas,
Sans le bras
Du foudroyant fils de Rhee?
Sous l'eſcu qui le targoit,
Se mocquoit
Des feux et fleches volantes,
Que lançoyent de toutes pars
Nos ſoudars
Sur ſes armes flamboyantes.
Il les alloit en paſſant
Terraſſant,
Comme vn ſanglier qui trauerſe
Quelques eſcadrons mutins
De maſtins,
Qu'il abat à la renuerſe.
[235v] Ou comme dedans vn pré
Diapré
Le faucheur fait tomber l'herbe,
Et les eſpics trebuchants
Par les champs,
Qu'il entaſſe en mainte gerbe.
Quand Iupiter l'auiſant
Deſtruiſant
Thebes de ſon malheur preſte,
Print ſon rouge foudre en main,
Et ſoudain
Luy en eſcraſa la teſte.
Voyant Amphiare außi
Sans merci
Nous faire vn mortel eſclandre,
Le fiſt pour nous garantir

Engloutir
Et vif aux Enfers defcendre.
Ainfi des bons Dieux fauueurs
Les faueurs,
Et non la proueffe humaine,
Nous ont gardé maintenant,
Souftenant
La pauure ville Thebaine.
Aux Dieux l'on trouue toufiours
»Du fecours:
»Ils prefident aux batailles,
Ils repouffent les efforts
Des plus forts,
»Et preferuent nos murailles.
A iamais leur foit l'honneur
[236] Du bon-heur
Qu'ils nous donnent de leur grace:
Que tous les ans au retour
De ce iour
Vn facrifice on leur face.
Nos ennemis foudroyez,
Effroyez,
Courent eflancez de crainte:
Laiffant par ces rudes monts,
Vagabonds,
De leur fang la terre teinte.
Ils n'ont enterré les corps
De leurs morts,
Tant la froide peur les preffe:
En danger que des Vautours
Et des Ours
La gloute faim s'en repaiffe.
Ils marchent fans eftendars
Tous efpars:
Ils n'ofent leuer la tefte,
Enuergongnez de fe voir
Receuoir
La perte au lieu de conquefte.

CREON. CHŒVR DE VIEILLARDS. LES GARDES DV CORPS DE POLYNICE. ANTIGONE. ISMENE. HEMON.

Creon.

GRace aux Dieux immortels qui de nous ont eu ſoing,
Et nous ont de faueur aßiſtez au beſoing,
[236v] Nos ennemis rompus ſe ſont iettez en fuitte,
Quittant honteuſement noſtre terre deſtruitte.
La campagne ſanglante eſt couuerte de morts:
Cephiſe va pourprant ſes riuages retorts
De diuers ſang meſlé, qui colore ſes ondes,
Ainſi que de Cerés les cheuelures blondes.
Ils auoyent amené les peuples Argiens,
Les troupes de Megare, et les Myceniens:
Les bandes d'Achaie à nos murs ſe camperent,
Et d'innombrables dards nos tours eſpouuanterent.
Adraſte leur grand Roy s'eſtoit deſia promis
De voir ſon Polynice en ſon thrône remis,
Pour commander de force, et preſſer de ſeruage
Le peuple Ogygien d'indontable courage.
Mais luy meſme, tombant, a la terre mordu:
Luy meſme reſte mort ſur la plaine eſtendu:
Les corbeaux ſe paiſtront de ſa chair, qui n'eſt digne
Du tombeau de Cadmus, dont le mechant forligne.
Il a, plein de fureur, ſon peuple guerroyé,
Et de flamme et de fer le pays foudroyé:
Son nom doit eſtre infame à la race future,
Et ſon corps execré pourrir ſans ſepulture.
Or moy, comme celuy qui plus proche de ſang
Du malheureux Edip', viens regner en mon rang,
I'ay par publique edict fait expreſſe defenſe
D'inhumer ce mechant: que ſi aucun s'auance
De faire le contraire et enfreindre ma loy,
S'aſſeure d'eſprouuer le colere d'vn Roy.
Ie iure par le ciel qui ce monde enuironne,
Par cet honoré ſceptre, et par cette couronne,

Que si aucun Thebain i'y voy contreuenir,
[237] Sans espoir de pardon ie le feray punir,
Fust-il mon enfant propre. Vne ordonnance est vaine,
»Si l'infracteur d'icelle est exempt de la peine.
I'ay des gardes aßis sur les coustaux d'autour,
Qui les corps ennemis veilleront nuict et iour:
Car quant aux citoyens qui ont vomy leur vie,
Combattant valeureux pour leur chere patrie,
Ie veux qu'on les regrette, et qu'en publiques pleurs
Les ensepulturant lon chante leurs valeurs.

Chœur de vieillards.

Vous voulez qu'vn chacun ait son iuste sallaire:
Les vns de faire bien, les autres de malfaire.

Creon.

Toute principauté en repos se maintient,
»Quand on rend à chacun ce qui luy appartient.
Il faut le vicieux punir de son offense,
»Et que l'homme de bien le Prince recompense.
»La peine et le loyer sont les deux fondemens,
Et les fermes piliers de tous gouuernemens.

Chœur de vieillards.

Vous plaist-il commander encores quelque chose?

Creon.

Qu'à garder mon edict vn chacun se dispose.

Chœur de vieillards.

Qui sera si hardy, que pour vn homme mort
Il se mette en danger de receuoir la mort?

Creon.

Il se trouue tousiours des citoyens rebelles.

Chœur de vieillards.

Ie n'en cognois aucuns qui ne vous soyent fidelles.

Les Gardes du corps de Polynice.

Vous viendrez, vous viendrez.

Antigone.

Ie n'y recule pas.

Chœur de vieillards.

Quelle Dame est-ce-la qu'ils tiennent par les bras?
C'est la pauure Antigone: hà fille miserable!
Vous auez volontiers esté trop pitoyable.

Creon.

Amenez, attrainez: vous eftes gens de bien.
Où l'auez-vous furprife?

Les Gardes du corps de Polynice.

Autour du frere fien.

Creon.

Autour de Polynice?

Les Gardes du corps de Polynice.

En le couurant de terre.

Chœur de vieillards.

Qu'vn obftiné malheur cette maifon atterre!

[237v] **Creon.**

Par les Dieux vous mourrez: mais dites moy comment
L'auez-vous peu furprendre en cet enterrement?

Les Gardes du corps de Polynice.

Nous eftions à l'efcart derriere ces collines,
De peur que l'air des corps ne vint à nos narines,
Deffous l'abry du vent, regardant foucieux
Qu'aucun ne vint rauir ce corps tant odieux:
Quand nous apperceuons cette fille efploree
Portant en vne main vne paelle ferree,
Vn riche vafe en l'autre, approcher du corps mort:
Et fur luy fe ruant auec grand deconfort,
Faire mille regrets, mille piteufes plaintes,
Qui les Tigres des bois euffent au dueil contraintes.
Sa lamentable vois refonnoit tout ainfi
Que celle d'vn oifeau de trifteffe tranfi,
Qui dans fon nid portant l'ordinaire bechee
Ne trouue plus dedans fa petite nichee.
Quand elle eut quelque temps fes defaftres ploré,
Et les playes du mort de baifers honoré,
Fift fes effufions, propitiant les Manes,
Et les noms inuoquant des vierges Stygianes.
Puis le vafe laiffant, la paelle print en main,
Et du fable plus fec luy empoudra le fein.
Adonc nous accourons fans dauantage attendre,
A fin de la pouuoir en ce delict furprendre,

Et la mettre en vos mains: Mais ſans s'eſpouuanter
Elle ſe vint à nous franchement preſenter,
Confeſſant librement le ſepulchral office
Qu'elle deſiroit faire au corps de Polynice.
Elle m'en fait pitié: mais le deuoir m'enioint
De vous conter le faict et ne le taire point.

Creon.

Eſt-il vray? auez-vous cette faute commiſe?
[238] Y auez-vous eſté par ces Gardes ſurpriſe?
Leuez les yeux de terre, et ne deſguiſez rien.

Antigone.

Il eſt vray, ie l'ay fait.

Creon.

Ne ſçauiez-vous pas bien
Qu'il eſtoit defendu par publique ordonnance?

Antigone.

Ouy ie le ſçauois bien, i'en auois cognoiſſance.

Creon.

Qui vous a doncques fait enfreindre cette loy?

Antigone.

L'ordonnance de Dieu, qui eſt noſtre grand Roy.

Creon.

»Dieu ne commande pas qu'aux loix on n'obeïſſe.

Antigone.

»Si fait, quand elles ſont ſi pleines d'iniuſtice.
»Le grand Dieu, qui le Ciel et la Terre a formé,
»Des hommes a les loix aux ſiennes conformé,
»Qu'il nous enioint garder comme loix ſalutaires,
»Et celles reietter qui leur ſeront contraires.
»Nulles loix de Tyrans ne doiuent auoir lieu,
»Que lon voit repugner aux preceptes de Dieu.
Or le Dieu des Enfers qui aux Ombres commande,
Et celuy qui preſide à la celeſte bande,
Recommandent ſur tout l'humaine pieté:
Et vous nous commandez toute inhumanité.
Non non ie ne fay pas de vos loix tant d'eſtime
Que pour les obſeruer i'aille commettre vn crime,

Et viole des Dieux les preceptes ſacrez,
Qui naturellement ſont en nos cœurs encrez:
Ils durent eternels en l'eſſence des hommes,
Et nez à les garder dés le berceau nous ſommes.
Ay-ie deu les corrompre? ay-ie deu ay-ie deu
Pour voſtre authorité les eſtimer ſi peu?
Vous me ferés mourir, i'en eſtois bien certaine,
Mais la crainte de mort en mon endroit eſt vaine,
Ie ne ſouhaitte qu'elle en mon extreme dueil.
»Quiconque ha grands ennuis deſire le cercueil.
[238r] Quoy? eußé-ie, Creon, violentant nature,
Souffert mon propre frere eſtre des Loups paſture
Faute de l'inhumer, comme il eſt ordonné?
Mon frere, mon germain, de meſme ventre né?
I'euſſe offensé les Dieux aux morts propitiables,
Et les euſſe vers moy rendus impitoyables.

Chœur de vieillards.

Cette pauure Antigone en ſa miſere faut:
Pour ſa condition elle a le cœur trop haut.

Creon.

»La puiſſance du Roy les cœurs rebelles donte,
»Et les ſoumet aux loix, dont ils ne tiennent conte.
Cette cy ſeulement ma defenſe n'enfreint,
Mais comme ſi l'enfreindre eſtoit vn œuure ſaint,
Elle s'en glorifie, et d'impudente audace
Maintient auoir bien fait, meſme deuant ma face,
Se rit de ma puiſſance, et penſe volontiers
Que pour le vain reſpect des Rois ſes deuanciers,
Elle n'y ſoit ſugette, et que la felonnie
Dont elle vſe enuers moy, luy doiue eſtre impunie.
Mais ores qu'elle ſoit ſœur et fille de Rois,
De ma ſœur engendree en maritales lois,
Ie la feray mourir, et ſa ſœur auec elle,
Si ie trouue ſa ſœur eſtre de ſa cordelle.
Qu'on la face venir: car n'aguiere à la voir,
I'ay creu qu'elle deuoit en ſon eſprit auoir
Quelque grand penſement, tant elle eſtoit eſmeuë.
»Souuent noſtre ſecret ſe decouure à la veuë.

Antigone.
Vous ne pouuez au plus que me faire tuer.
Creon.
Et außi ie ne veux rien plus effectuer.
Antigone.
Qu'attendez-vous donc tant? qu'eſt-ce qui vous retarde?
Creon.
Sera quand ie voudray: car rien ne m'en engarde.
Antigone.
Il m'eſt à tard d'auoir mon deſtiné treſpas.
[239]
Creon.
Il ne tardera guere, il auance ſes pas.
Antigone.
Ie mourray contre droict pour choſe glorieuſe.
Creon.
Vous mourrez iuſtement comme vne audacieuſe.
Antigone.
Il n'eſt celuy qui n'euſt commis ſemblable faict.
Creon.
Il n'eſt celuy pourtant d'entre tous qui l'ait faict.
Antigone.
S'ils parloyent librement, ils loüroyent mon empriſe.
Creon.
Qui les empeſcheroit d'en parler ſans feintiſe?
Antigone.
La crainte d'offenſer vn Roy trop animeux.
Creon.
Pourquoy ne craignez-vous de l'offenſer comme eux?
Antigone.
Pour ne craindre la mort remede à ma miſere.
Creon.
Le meſpris de la mort vous incite à mal-faire.
Antigone.
Ce n'eſt mal d'inhumer ſon frere treſpaßé.
Creon.
Vous auez l'inhumant mes edicts tranſgreßé.

Antigone.
Mais la loy de nature et des Dieux eſt plus forte.
Creon.
Vous n'auez honoré l'autre de meſme ſorte.
Antigone.
De mon autre germaîn vous auez eu ſouci.
Creon.
Et ſi ie ne l'euſſe eu?
Antigone.
I'en euſſe faict ainſi.
Creon.
Cettui-cy ſa patrie a ſaccagé par guerre.
Antigone.
Le tort eſt prouenu de ſa natiue terre.
Creon.
D'y auoir amené nos mortels ennemis?
Antigone.
De pourſuiure ſes droits à chacun eſt permis.
Creon.
Ie pourſuiuray les miens encontre vous rebelle.
Antigone.
Ie n'ay rien entrepris que d'amour naturelle.
Creon.
Vn ennemy public aimer il n'appartient.
Chœur de vieillards.
Voicy venir Iſmene.
Creon.
Où eſt-elle?
Chœur de vieillards.
Elle vient:
En ondoyantes pleurs le viſage luy noue,
Qui luy vont effaçant le vermeil de ſa ioue.
Hà fille que i'ay peur!
Creon.
Les voici les ſerpens,
Les peſtes, que i'àimois plus cher que mes enfans.
Auez-vous conſenti à cette ſepulture?

Iſmene.
Ce fut moy qui en eut la principale cure.
[239r] S'il y a du peché, s'il y a du mesfaict,
Seule puniſſez moy, car ſeule ie l'ay faict.

Antigone.
Non non elle vous trompe, elle en eſt innocente,
Et ne doit à ma peine eſtre participante:
Elle n'en a rien ſceu, non ne la croyez pas.

Iſmene.
I'y allois apres elle, et la ſuiuois au pas.

Antigone.
Si ie luy euſſe dict elle m'euſt decelee.

Iſmene.
Au contraire ſans moy elle n'y fuſt allee.

Antigone.
Elle n'a pas, Creon, le courage aſſez fort.

Iſmene.
Ie vous ay incitee à ne craindre la mort.

Antigone.
Elle veut auoir part à ma gloire acqueſtee.

Iſmene.
Vous me voulez tollir ma gloire meritee.

Antigone.
C'eſt à fin de mourir qu'elle dit tout ceci.

Iſmene.
Mais c'eſt pour me ſauuer que vous parlez ainſi.

Antigone.
Et pourquoy voulez-vous ſans merite me ſuiure?

Iſmene.
Et pourquoy voulez-vous me contraindre de viure?

Antigone.
Vueillez pluſtoſt, ma ſœur, vos beaux iours allonger.

Iſmene.
Pourquoy donc voulez-vous les voſtres abreger?

Antigone.
Ie ne me iette pas comme vous au ſupplice.

Iſmene.
Vous y eſtes iettee enterrant Polynice.

Antigone.

I'ay mieux aimé mourir que faillir au deuoir
Que viuants il nous faut des trefpaffez auoir:
Mais vous faute de cœur ne m'auez osé fuiure.

Ifmene.

Ah que i'auray de mal s'il me faut vous furuiure.

Creon.

Ie croy que cette fille a fon efprit troublé.

Ifmene.

Vn efprit, ô Creon, d'amertumes comblé
N'en eft pas fi raßis: c'eft chofe bien certaine.

Creon.

Vous l'auez bien perdu de courir à la peine.

Ifmene.

Sans elle ie ne puis viure qu'en defplaifir.

Creon.

Quant à elle bien toft la mort l'ira faifir.

Ifmene.

Celle qu'à voftre fils vous auez accordee?

[240]

Creon.

Sa peine pour cela ne fera retardee.

Ifmene.

Au bien de voftre fils n'aurez-vous autre efgard?

Creon.

Ie prendray pour mon fils vne femme autre part.

Antigone.

Voyez mon cher Hemon combien on vous eftime!

Creon.

Il n'aura point de femme, où fe trouue aucun crime.

Ifmene.

Le crime qu'elle a fait n'eft que de pieté.

Creon.

Elle n'a qu'entrepris fur mon authorité.

Ifmene.

Le voulez-vous priuer d'vne fi chere amie?

Creon.

Ouy, fuft-elle fon cœur et fon ame demie.

Iſmene.
Elle eſt fille, elle eſt ſœur, elle eſt niepce de Rois.
Creon.
Le fuſt-elle des Dieux, elle eſt ſugette aux loix.
Iſmene.
Auecque voſtre fils elle eſt en fiançailles.
Creon.
Elle ira chez Pluton faire ſes eſpouſailles.
Iſmene.
O cruauté felonne! ô fiere immanité?
Creon.
Gardez-vous d'encourir meſme infelicité.
Iſmene.
Ie ne crains d'vn Tyran les iniuſtes coleres.
Creon.
Prenez-les toutes deux, prenez ces deux viperes
Et me les enfermez, ie leur feray ſentir
Combien de me faſcher on a de repentir.
Chœur de vieillards.
Voici le pauure Hemon voſtre enfant debonnaire,
Terniſſant de chagrin l'air de ſa face claire:
Il monſtre eſtre bien triſte, et auoir dans le cueur,
A le voir ſouſpirer, vne extreme langueur.
C'eſt volontiers l'effect d'vne amour desbordee,
De voir arriuer mal à ſa douce accordee,
Il la plaint. Or l'oyant ainſi deconforter
Ie penſe qu'il ne peut ſon malheur ſupporter.
Hemon.
Que tu meures, ma vie, et qu'on t'oſte, mon ame,
A mon cœur qui ne vit que de ta douce flame?
Que tu meures ſans moy, que ſans moy le treſpas
Te meine chez Pluton et ie n'y voiſe pas?
[240v] Que ie viue ſans toy, que mon ame eſploree
Soit abſente de toy, ſoit de toy ſeparee?
Non non ie ne ſçaurois: quiconque t'occira,
Ma mort auec la tienne enſemble apparira.
Creon.
Mon fils, auez-vous ſceu la ſentence donnee
Contre voſtre Antigone à la mort condamnee?

Hemon.

On me l'a dit, mon pere, et en porte vn grand dueil.

Creon.

Ne vous voulez-vous pas conformer à mon vueil?

Hemon.

Mon pere ie vous veux complaire en toute choſe:
Voſtre commandement de mon vouloir diſpoſe.

Creon.

»C'eſt parler comme il faut: vn debonnaire enfant
»Ne s'affecte à cela que ſon pere defend.
C'eſt pourquoy des enfans tout le monde deſire,
Qui n'aillent, arrogans, leurs peres contredire:
Comme on en voit aucuns qui ne prennent plaiſir,
Que d'auoir à leur pere vn contraire deſir.
Gardez-vous, mon enfant, que l'amour d'vne femme,
Mortifere poiſon, par trop ne vous enflamme.
»C'eſt vn mal où voſtre âge eſt volontiers enclin,
Mais auec la raiſon deſtrempez ce venin:
Dontez cette fureur, de peur qu'elle maiſtriſe
D'vn reprochable ioug voſtre ieune franchiſe.
»Vne femme mechante apporte bien du mal
»A celuy qu'elle eſtreint d'vn lien coniugal:
Telle qu'eſt cette-cy, qu'aux tenebres i'enuoye
Du nuiteux Acheron, priué de toute ioye.
N'y mettez voſtre cœur, ſouffrez qu'au lieu de vous
Elle voiſe là bas chercher vn autre eſpoux.
C'eſt vne audacieuſe, vne fille arrogante,
A qui noſtre grandeur eſt au cœur deſplaiſante.
»Si eſt-ce qu'il n'eſt rien qui ſoit tant perilleux
[241] »A l'eſtat d'vn grand Roy, qu'vn ſuiet orgueilleux,
»Qu'vn ſuiet contumax, qui ſans fin s'euertue
»D'eſtre contrariant à tout ce qu'il ſtatue.

Hemon.

Il eſt vray: mais ſouuent autre eſt l'intention
»D'vn ſuiet, qu'il ne ſemble à noſtre opinion:
»Tel forfait griefuement qui forfaire ne penſe.
»La plus part des delicts ſe fait par imprudence.

Ceſte Vierge exerçant vn pitoyable faict
A contre ſon vouloir à vos edits forfaict.
Chacun en a pitié, toute la cité pleure,
Qu'vne Royale fille innocentement meure
Pour vn acte ſi beau, que lon deuſt premïer,
Comme vn faict de vertu, qu'on ne peut denïer.
Quel mal (ce diſent-ils) a fait cette pauurette,
De vouloir inhumer la charongne muette
De ſon frere defunct, apres l'auoir ploré,
Pour n'eſtre des Corbeaux ny des Loups deuoré?
Voila qu'on dit de vous ſans vous le faire entendre:
Car craignant vous deſplaire on ne l'oſe entreprendre.
Communément vn Roy ne ſçait que ce qui plaiſt,
Que choſe de ſon gouſt, car le reſte on luy taiſt.
Mais moy, qui voſtre enfant, ſur tous autres deſire
Que long temps en honneur proſpere voſtre empire:
Qui ſans feinte vous aime, ouuertement ie vien
Vous conter la rumeur du peuple Ogygien.
Conformez voſtre eſprit à la raiſon maiſtreſſe,
Et qu'à la paßion ſurmonter ne ſe laiſſe:
Ne reſſemblez à ceux, qui penſant tout ſçauoir,
Ne veulent le conſeil d'vn autre receuoir.
Ce n'eſt point deshonneur à vn Prince bien ſage,
D'apprendre quelquefois d'vn moindre perſonnage,
[241v] »Et ſuiure ſon aduis, s'il le conſeille bien,
Sans par trop s'obſtiner et arreſter au ſien.

Creon.

Penſes-tu que de toy ie vueille conſeil prendre?
Et en l'âge où ie ſuis tes preceptes apprendre?

Hemon.

Il ne faut la perſonne, ains la choſe peſer,
Et ſelon qu'eſt l'aduis le prendre ou refuſer.

Creon.

C'eſt vn braue conſeil, qu'vn mechant ie guerdonne.

Hemon.

De bien faire aux mechans conſeil ie ne vous donne.

Creon.

Tu veux que ie pardonne à ceſte peſte ici.

Hemon.

Sa faute eſt bien legere, et digne de merci.

Creon.

D'enterrer vn mechant eſt-ce choſe legere?
Vn ennemy publiq'?

Hemon.

Voire mais c'eſt ſon frere.

Creon.

Corrompre mes Edits? m'auoir en tel meſpris?

Hemon.

De corrompre vos loix ell' n'auoit entrepris.

Creon.

Ie luy feray porter de ſon orgueil la peine.

Hemon.

Ce ne ſera l'aduis de la cité Thebaine.

Creon.

Qu'ay-ie affaire d'aduis? telle eſt ma volonté.

Hemon.

N'eſtes-vous pas ſuget aux loix de la cité?

Creon.

Vn Prince n'eſt ſuiet aux loix de ſa prouince.

Hemon.

Vous parlez d'vn tyran, et non pas d'vn bon Prince.

Creon.

Tu veux que mes ſuiets me preſcriuent des loix.

Hemon.

»Ils doiuent au contraire obeir à leurs Rois.
»A leurs Rois leurs ſeigneurs, les aimer et les craindre:
»Außi la loy publique vn Roy ne doit enfreindre.

Creon.

Il a ſoing d'vne femme, et la ſert au beſoing.

Hemon.

Femme vous feriez donc: car de vous ſeul i'ay ſoing.

Creon.

Oſes-tu, malheureux; à ton pere debatre?

Hemon.

I'oſe pour l'equité l'iniuſtice combatre.

Creon.

Iniuſte te ſemblé-ie en defendant mes droits?

Hemon.

Iniuſte en ordonnant des tyranniques loix.

Creon.

Que tu es abeſti des fraudes d'vne femme.

[242] Hemon.

Cautelle ny malice Antigone ne trame.

Creon.

Tu ne la verras plus, ſon iour fatal eſt pres.

Hemon.

Elle ne mourra pas qu'vn autre n'aille apres.

Creon.

Il me menace encor, ô l'impudente audace!

Hemon.

Vers mon pere et mon Roy ie n'vſe de menace.

Creon.

Eſclaue effeminé, ſi tu conteſtes plus
Ie t'enuoiray gronder aux infernaux palus.

Hemon.

Vous voulez donc parler et n'entendre perſonne.

Creon.

I'atteſte Iupiter, qui de foudres eſtonne
Les rochers Capharez, que la punition
Tallonnera de pres ceſte preſomption.
Sus, qu'on m'ameine toſt ceſte beſte enragee,
Qu'aux yeux de ce galand elle ſoit eſgorgee.

Hemon.

Il n'en ſera rien fait: ie mourray mille morts
Pluſtoſt qu'en ma preſence on outrage ſon corps.
Vous ne me verrez plus, exercez voſtre rage
Sur ceux qui patiens endurent tout outrage.

Chœur de vieillards.

Il ſort d'vn pas leger piqué d'ire et d'amour:
I'ay grand' peur qu'il proiette à faire vn mauuais tour.

Creon.

Face ce qu'il voudra, qu'il tonne, qu'il tempeſte,
Qu'il face l'orgueilleux, qu'il eleue la teſte

Encontre moy ſon pere, il n'exemptera pas
Cette vipere icy du deſtiné treſpas.

Chœur de vieillards.

C'eſt vn honneſte amour qui ſon ame bourrelle.

Creon.

Il luy doit preferer la crainte paternelle.

Chœur de vieillards.

Il n'eſt rien qui ne cede à cette paßion.

Creon.

Si ne m'en doit-il moins porter d'affection.

Chœur de vieillards.

A quel genre de mort l'auez-vous condamnee?

Creon.

En vn obſcur deſert elle ſera menee,
Sauuage, inhabité, puis ſous vn antre creux
On l'enfermera viue en vn roc tenebreux.
[242v] Ie luy feray bailler quelque peu de viande,
Laquelle defaillant que la mort elle attende,
Et requiere à Pluton, qu'elle adore ſur tous,
Qu'il luy vueille donner vn treſpaſſement doux.
Elle apprendra combien c'eſt vne choſe vaine
De faire honneur aux Dieux de l'infernale plaine.

Chœur.

»Les Dieux qui de là haut
»Sçauent ce qu'il nous faut,
»Nous donnent la Iuſtice,
»Pour le propre loyer
»Aux vertus octroyer,
»Et reprimer le vice.
»Mortels, nous n'auons rien
»Sur ce rond terrien,
»Qui tant nous ſoit vtile,
»Que d'obſeruer les loix,
»Sous qui les iuſtes Rois
»Goùuernent vne ville.
»La Iuſtice nous fait
»Viure vn âge parfait

En vne paix heureuſe:
Les bons elle maintient,
Et des mechants retient
La main iniurieuſe.
Par elle l'eſtranger
Voyage ſans danger:
Par elle l'homme chiche
Conſerue ſon argent:
[243] Par elle l'indigent
N'eſt opprimé du riche.
Elle rend vers les Dieux
L'homme religieux:
C'eſt elle que la veufue
»Et le foible orphelin
Deſtiné pour butin,
A ſa defenſe treuue.
La mere en ſeureté
»Garde la chaſteté
De ſa fille par elle:
Monſtrant au rauiſſeur
Le tourment puniſſeur
»D'vn forceur de pucelle.
Mais le Vice tortu
Imite la Vertu
»De telle reſſemblance,
Que, ne l'apperceuant,
Nous ne voyons ſouuent
»De deux la difference.
»Le bon chemin eſt droict,
»Mais tellement eſtroict
»Que ſouuent on deuoye:
»Entrant dans les chemins
»Des deux vices, voiſins
»De cette droicte voye.
»Car celuy mainte fois
»Qui de cruelles loix
»Vne cité police,
»Par ſa rigueur mesfait

»Plus que celuy ne fait
[243v] »Dont il puniſt le vice.
Pource que d'Equité
»Prenant l'extremité,
»De ſa route deſtourne
»Außi bien que celuy,
»Qui diſſemblable à luy
»Surpaſſe l'autre bourne.
Creon a vrayment tort,
De liurer à la mort
Cette vierge royale.
Il penſe teſmoigner
Pour les ſiens n'eſpargner
Qu'il fait iuſtice egale.
Mais le crime n'eſt tel
Qu'il doiue eſtre mortel
A ſa bru et ſa niepce:
Les amours dedaignant
De ſon fils ſe plaignant
D'vne telle rudeſſe.

ANTIGONE. CHŒVR DE FILLES.

Antigone.

VOyez, ô Citoyens qui Thebes habitez,
Le ſupreme combat de mes aduerſitez!
Voyez mon dernier mal, ma torture derniere!
Voyez comme on me meine en vne orde taniere
Pour y finir mes iours! voyez helas voyez
Pour mes derniers repas les viures octroyez!
Voyez les durs liens qui les deux bras me ſerrent!
Voyez que ces bourreaux toute viue m'enterrent!
[244] Voyez qu'ils vont mon corps en vn roc emmurer,
Pour auoir mon germain voulu ſepulturer!
Vne fille royale on liure à la mort dure,
On me condamne à mort ſans autre forfaiture.

Chœur de filles.

Conſolez-vous, ô vierge, et ne vous affligez,
D'vn magnanime cœur vos tourmens ſoulagez.
Vous n'irez ſans louange en cet antre funebre:
Voſtre innocente mort viura touſiours celebre,
Et celebre le los de voſtre pieté.
Chaque an lon vous fera quelque ſolennité
Comme à vne Deeſſe, et de mille cantiques
Le peuple honorera vos ombres Plutoniques.

Antigone.

O fontaine Dircee! ô fleuue Iſmene! ô prez!
O foreſts! ô couſtaux! ô bords de ſang pourprez!
O Soleil iauniſſant, lumiere de ce monde!
O Thebes, mon pays, d'hommes guerriers feconde,
Et maintenant fertile en dure cruauté,
Contrainte ie vous laiſſe et voſtre royauté!
Adieu Thebes, adieu: l'auſtere maladie
De ſes palles maigreurs n'a ma face enlaidie,
Les couſteaux on ne vient en ma gorge plonger,
Et toutesfois la mort me contraint deſloger.

Chœur de filles.

Heureuſe eſt voſtre mort terminant les miſeres,
Qui ont accompagné vos Labdacides peres
Iuſqu'à vous miſerable, et depuis le berceau
Vous ont iointe touſiours iuſqu'au pied du tombeau.

Antigone.

Que fera deſormais la vieilleſſe eſploree
De mon pere aueuglé, d'auec moy ſeparee?
Que ferez-vous? helas! qui vous conſolera?
Qui conduira vos pas, et qui vous nourrira?
Hà ie ſçay que bien toſt ſortant de ma cauerne,
[**244**v] Ie vous verray mon pere au profond de l'Auerne!
Vous ne viurez long temps apres mon triſte ſort,
Cette nouuelle icy vous haſtera la mort.
Ie vous verray ma mere eſclandreuſe Iocaſte,
Ie verray Eteocle, et le gendre d'Adraſte,
N'agueres deualez ſur le noir Acheron,
Et non paſſez encor par le nocher Charon.

Adieu brigade aimee, adieu cheres compagnes,
Ie m'en vay lamenter ſous les ſombres campagnes:
I'entre viue en ma tombe, où languira mon corps
Mort et vif, eſloigné des viuans et des morts.

Chœur de filles.

O deſaſtre cruel! ô fiere deſtinee!
O du vieillard Creon ire trop obſtinee!
Vienne la mort ſoudaine et de ſon heureux dard
Nous trauerſe en ce lieu toutes de part en part.

Antigone.

Voicy donc ma priſon, voicy donc ma demeure,
Voicy donc le ſepulchre où il faut que ie meure!
Ie ne veux plus tarder, il faut entrer dedans.
Adieu luiſant Soleil, adieu rayons ardans
Adieu pour tout iamais! car dans ce pleureux antre,
Mon ſupreme manoir, iamais ta clairté n'entre.
Adieu mon cher Hemon vous ne me verrez plus,
Ie m'en vay confiner en cet antre reclus:
Souuenez-vous de moy, que la mort on me donne,
Qu'on me liure à la mort pour auoir eſté bonne.
Vous degoutez de pleurs, vos yeux en ſont noyez,
Ne larmoyez pour moy, mes ſœurs, ne larmoyez.
Pourquoy ſanglotez-vous? pourquoy vos ſeins d'albâtre
Allez-vous meurtriſſant de force de vous battre?
Adieu mes cheres Sœurs, ie vous fay malaiſer,
Ie ne veux plus de vous que ce dernier baiſer.
[245] Adieu mes Sœurs, adieu, trop long temps ie retarde
De mes piteux regrets la mort qui me regarde.

Chœur de filles.

Hà que nos iours ſont pleins
D'eſclandres inhumains!
Hé Dieux que de trauerſes!
Que d'angoiſſes diuerſes!
Que nos cheueux retors
Sortent flotans dehors:
Que nos faces ſoyent teintes
De ſanglantes atteintes.

Que noſtre ſein ouuert
Soit d'vlceres couuert,
Que le ſang en degoutte,
Et tombe goutte à goutte.
Que ſans ceſſe les pleurs
Humectent nos douleurs,
Que iamais ils ne ceſſent,
Et l'vn ſur l'autre naiſſent.
Que ces couſtaux ſegrets
Reſonnent de regrets,
Et ces roches cornues
De plaintes continues.
Que noſtre triſte cœur
N'enferme que langueur,
Soit la triſteſſe amere
Son hoſteſſe ordinaire.
Iamais le beau Soleil
Ne nous luiſe vermeil,
Ains que touſiours ſa lampe
En tenebres il trempe.
L'obſcurité des nuits
[245v] Eſt propre à nos ennuis,
Nos importuns encombres
Se plaiſent aux nuicts ſombres.
Or te vueillent les Dieux
Conduire aux ſacrez lieux,
Où les ames piteuſes
Repoſent bien-heureuſes.
Et là t'aillent payer
Le merité loyer
De ton cœur debonnaire
Vers le corps de ton frere.

Hemon.

VOus auez donc, cruel, mes amours violé,
Vous m'auez, outrageux, de mon ame volé,
Vous m'auez arraché le cœur, le ſang, la vie,
M'ayant par vos rigueurs rauy ma chere amie !

Vn Tigre Hyrcanien ſi felon n'euſt eſté,
Vn Sarmate, vn Tartare euſt plus d'humanité.
Emmurer vne vierge en vne roche dure,
Vne fille de Roy, mon eſpouſe future!
Voſtre niepce, cruel, que vous deußiez cherir
Ainſi que voſtre fille, et la faites mourir!
Vous la faites mourir ſans eſtre crimineuſe!
Son crime et ſon offenſe eſt d'eſtre vertueuſe.
O bourrelle nature! ô trop barbare cœur,
Des Ours et des Lions ſurpaſſant la rigueur!
Aumoins ſi vous l'eußiez ſur le champ eſgorgee,
Sans la faire mourir d'vne faim enragee:
Vous n'eſtiez pas ſaoulé d'vn ſupplice commun,
Il vous falloit monſtrer plus cruel qu'vn chacun.
[246] Les rayons de ſes yeux, la douceur de ſa face,
N'ont peu de voſtre cœur rompre la dure glace.
Vrayment il eſt remply d'extreme cruauté,
Puis qu'il a peu bleſſer ceſte extreme beauté:
Beauté qui à l'amour euſt vne roche eſmeuë,
Si vne roche fuſt de ſentiment pourueuë.
Las que i'aye ſa peine! et ſi ce n'eſt aſſez
Qu'on prenne des tyrans les tourments amaſſez,
Et qu'on me les applique: en toute patience
On me verra ſouffrir leur dure violence.
Außi bien ſi ie vis elle ne mourra pas,
Ou commun à nous deux nous ſera ſon treſpas.
Ie rompray la cauerne, et ſi aucun s'oppoſe
Et s'efforce empeſcher qu'elle ne ſoit decloſe,
Ie luy feray ſentir que c'eſt temerité
De vouloir contredire vn amant irrité.
Mon ame eſt elle moins de ſon amour eſpriſe
Que d'Andromede fut le preux nepueu d'Acriſe,
Qui le monſtre marin mort à terre rua,
Et detacha la vierge apres qu'il le tua?
Mon ame eſt plus d'amour que la ſienne eſchauffee,
Et Antigone vainc la fille de Cephee
En pudique beauté: i'ay donc le cœur moins fort,
Si ie ne la deliure et garantis de mort.

Mais trop long temps ie tarde, et ce pendant, peut eſtre,
Que d'inutiles pleurs ie me viens icy paiſtre,
La pauurette pourra s'eſtre ouuerte le ſein
De quelque fer pluſtoſt que d'attendre la faim:
Ou bien par faute d'air treſpaſſer ſuffoquee,
Ou ſe briſer la teſte encontre vn roc choquee.
Il ne faut dilayer de crainte d'accident:
[246v] Car mon ſecret deſtin eſt du ſien dependant.
Ie m'eſtimois heureux qu'elle me fuſt donnee,
Pour deuoir celebrer vn heureux hymenee:
Mais ſi le ciel n'aſpire à mes loüables vœux,
Nous irons eſpouſer en l'Acheron larueux.
Ce que n'aduienne, ô Dieux! ains permettez de grace
Que ie l'oſte auiourd'huy de ſa cauerne baſſe.

Chœur.

»O Rigoureux Amour,
»Dont la fleche poignante
»Sans repos nuict et iour
»Toutes ames tourmente:
»Tu dontes glorieux
»Les hommes et les Dieux.
»Nul ne ſe peut garder
»Que ta main enfantine
»Ne le vienne darder
»A trauers la poitrine:
»Car contre ton effort
»Il n'eſt rien qui ſoit fort.
»Les Monarques ſi craints,
»Les Rois porte-couronnes,
»Sont außi toſt atteints
»Que les ſimples perſonnes:
»Voire que tu te prens
»Plus volontiers aux grands.
»Iupiter, qui des Dieux
»Eſt le maiſtre et le pere,
»Qui la terre et les cieux
»Et les ondes tempere,

[247] »Sent ce douillet enfant,
»De ſon cœur triomphant.
»Le foudre petillant
»Dans ſa main rougiſſante,
»Ny ſon œil ſourcillant
»Qui le ciel eſpouuante,
»Ne le defend du tret
»De cet Archer ſegret.
»Aux Enfers il deſcend,
»Et dans l'ame cruelle
»De Pluton ſe gliſſant,
»Y laiſſe vne eſtincelle,
»Qui n'a tourment egal
»Dans le creux infernal.
»Il donte ſous les eaux
»Les troupes eſcaillees,
»Il naure les oiſeaux
»Aux plumes eſmaillees,
»Les plaines et les bois
»Sont ſuiets à ſes loix.
»Les peuples des foreſts,
»Les priuez, les ſauuages,
»Des tertres, des marez,
»Des valons, des bocages,
»Des champs et des maiſons,
»Sont ards de ſes tiſons.
»Mais nous ſommes ſur tous,
»Humaines creatures,
»La butte de ſes coups
»Et de ſes fleches dures:
»Nous allons plus ſouuent
[247v] »Ses flammes eſprouuant.
»Il niche dans les yeux
»D'vne tendre pucelle,
»Sur ſon front gracieux,
»Sur ſa gorgette belle,
»Où ſes cheueux retors,
»D'où ſe font mille morts.

»Mais las! c'eſt grand' pitié,
»Que celuy, qu'il outrage
»D'vne forte amitié,
»Sent vne telle rage,
»Qu'il ne repoſe point
»Tant que ce mal le poind.
»Il ne ſonge tranſi
»Qu'à la beauté qu'il aime,
»Il n'a plus de ſouci
»De ſa perſonne meſme:
»Le paternel deuoir
»Luy vient à nonchaloir.
»Il change tout d'humeurs,
»De naturel il change,
»Il prend d'eſtranges mœurs
»Sous ce tyran eſtrange:
»L'ancienne douceur
»Deſempare ſon cœur.
Hemon voyons-nous pas
Iadis ſi debonnaire,
Deuenu contumax
Au vouloir de ſon pere,
Depuis que cet amour
A faict en luy ſeiour?
[248] Il ne peut conſentir
Qu'on outrage ſa Dame,
Il aime mieux ſentir
La mort dedans ſon ame:
Ie crains que ſa douleur
Nous cauſe du malheur.

ACTE V.

LE MESSAGER. LE CHŒVR. EVRYDICE.
CREON. DOROTHEE.

Le Meſſager.

COmme Fortune eſcroule, esbranle et bouleuerſe
Les affaires humains pouſſez à la renuerſe!
»Comme elle brouille tout, et de nous ſe iouant
»Va ſans deſſus deſſous toute choſe rouant!
»Sur les freſles grandeurs ſuperbe elle ſe roule,
»Puis ſoudain les releue en retournant ſa boule,
»Et ſi nul des mortels ne preuoit ſon deſtin.
Voila le vieil Creon ſi heureux ce matin,
Malheureux à cette heure. Il eſtoit ſans attente,
Sans eſpoir eleu Roy d'vne ville puiſſante.
Il a nos ennemis preſentement chaſſez,
Que Polynice auoit contre nous amaſſez:
Ores le malencontre en ſa maiſon deuale,
Qui ce nouueau bonheur de triſteſſes eſgale.
»Car qui a du martyre en ſon entendement
»Bien qu'il ſoit vn grand Roy, ne vit heureuſement.
»Vous auez beau couurir de haras les montagnes,
»Et de troupeaux laineux les herbeuſes campagnes,
[248v] »Auoir l'or qui iauniſt ſur le riuage mol
»Du Lydien Pactole, ou du Tage Eſpagnol,
»Eſtre de cent citez et de cent peuples maiſtre,
»Voire entre tous les Rois vn monarque apparoiſtre:
»Que ſi dans voſtre eſprit n'auez contentement,
»Voſtre felicité ne ſera qu'vn tourment.

Le Chœur.

Quel ſanglant infortune encores nous tourmente?

Le Meſſager.

La Fortune nous bat plus que iamais ſanglante.

Le Chœur.

Nous eſt-il ſuruenu de nouueaux accidens?

Le Meſſager.
Tout eſt plein de ſoupirs et de pleurs là dedans.
Le Chœur.
Eſt-ce dans le chaſteau que tombe cet eſclandre ?
Le Meſſager.
Sur le chef de Creon vient ce malheur deſcendre.
Le Chœur.
De Creon ? quel malheur en ſon âge chenu ?
Le Meſſager.
C'eſt par luy, le chetif, que tout eſt aduenu.
Le Chœur.
Et qu'eſt-ce ? dy nous toſt, ſans nous tenir en trance.
Le Meſſager.
Ils ſont tous roides morts par ſon outrecuidance.
Le Chœur.
Iupiter ! qui ſont-ils ? qui a ce meurtre fait ?
Le Meſſager.
Hemon le pauure Hemon s'eſt luy meſme desfait.
Le Chœur.
Et pourquoy ? qui l'a meu ? le courroux de ſon pere ?
Le Meſſager.
Il eſt mort forcené d'amour et de colere.
Le Chœur.
De l'amour d'Antigone il eſtoit eſperdu.
Le Meſſager.
D'Antigone l'amour et la mort l'ont perdu.
Le Chœur.
De cette pauure vierge eſteinte eſt donc la vie.
Le Meſſager.
Sa mort eſt de la mort de ſon Hemon ſuiuie.
Le Chœur.
Mais i'entreuoy, ce ſemble, Eurydice qui ſort :
Auroit-elle entendu nouuelle de ſa mort,
Ou bien ſi par Fortune elle ſeroit ſortie ?
Eurydice.
O Thebains mes amis, ie me ſuis diuertie
Du ſeruice des Dieux, pour vn bruit effroyant,
Qui ſortant du chaſteau m'a troublee en l'oyant.

I'allois au ſacré temple où Pallas on adore,
[**249**] Et à peine en la rue eſtoy-ie entree encore,
Quand i'entens la rumeur du peuple eſpouuanté,
Qui bruyoit triſtement de quelque aduerſité
De la maiſon Royale: à cette voix ouye,
Eſpointe de frayeur, ie tombe eſuanouye.
Mes femmes m'embraſſant me leuent comme vn faix,
Et me couurant le front me portent au palais:
Où peu apres eſtant d'ecſtaſe reuenue,
Et de ce faſcheux bruit m'eſtant reſouuenue,
Ie ſors pleine d'ennuis, ardente de ſçauoir
Quel infortune c'eſt, ce qu'il y peut auoir.
La poitrine me bat, le ſang au cœur me glace,
Vne froide ſueur me deſtrempe la face,
La force me defaut, mon bras n'a plus de poux,
Et ſous mon foible corps tremblotent mes genoux.

Ie preſage vn grand mal: car cette matinee
L'Orfraye a ſur nos tours ſa foible voix trainee
En longs gemiſſemens: i'ay veu deſſur nos lits
Mille taches de ſang, et deſſur mes habits.
I'ay depuis eſtimé, que ce fuſſent preſages
Du meurtre des deux Rois, et des autres carnages
De nos bons citoyens, qui ſont auiourdhuy morts,
Repouſſant vaillamment les Argiues efforts:
Mais ore ie voy bien que ce ſigne demonſtre,
Que ſur nos propres chefs aduiendra malencontre,
Par le viſage morne et les pleurs que ie voy
Du peuple, qui me fuit et lamente ſur moy.
Ie l'entens murmurer de quelque horrible choſe,
De quelque grand mechef dont m'aduertir on n'oſe.
Si le faut-il ſçauoir. Dites moy ie vous pry,
De quel malheur prouient ce lamentable cry?
[**249**v] Dites-le hardiment: ie ne ſuis apprentiue
A porter des ennuis, ſans fin il m'en arriue.

Le Meſſager.

Ie vous conteray tout, Madame: car dequoy
Peut ſeruir qu'on vous taiſe vn ſi lugubre eſmoy?

L'on ne le peut celer encores qu'on y taſche,
Vous le ſçaurez touſiours combien qu'on vous le cache:
Et le ſçachant demain vous n'aurez moins d'ennuy,
Que vous en receurez le ſçachant auiourdhuy.

Eurydice.

Tu me tiens trop long temps, deſpeſche ie te prie.

Le Meſſager.

La fureur de Creon luy eſtoit deaſprie
Par le conſeil des ſiens, qui donnerent aduis
Que fuſſent des grands Dieux les oracles ſuiuis
Qu'annonçoit Tireſie, et qu'vn funebre office
Lon fiſt ſoudainement au corps de Polynice.
Nous allions attriſtez par des chemins tortus,
De cauerneux rochers doublement reueſtus:
Pource que la campagne eſt encore encombree
De grands monceaux de corps, et de ſang empourpree.
Puis deſcendus au lieu funeſte aux deux Germains,
Trouuons ce pauure Prince eſtendu ſur les reins,
Tout ſaigneux, tout poudreux, que nous leuons de terre,
Et le portons lauer ſur vne large pierre.
Apres qu'il fut par nous de pure eau nettoyé,
Et de linge odorant ſouefuement eſſuyé,
Nous inuoquons Hecate en trois noms reclamee,
Le tenebreux Pluton, et ſa cohorte aimee,
En les propitiant, de peur que leur courroux
Pour ſe voir meſpriſer ne s'eclataſt ſur nous.
Nous entamons le ſein de noſtre antique mere,
Luy creuſons vn tombeau ſa maiſon ſolitaire,
Et couuert d'vn linceul le deſcendons dedans,
[250] Eſpandans maints ſoupirs, maintes pleurs eſpandans.
Quand tout fut acheué, nous retournons arriere,
Marchant d'vn pas legier vers la ſombre taniere
De la bonne Antigone, à fin de l'en tirer,
Ne la voulant Creon plus long temps martyrer.
Nous n'allons gueres loin qu'vne voix lamentable
Nous entendons ſortir de la roche execrable:
Le Roy s'en trouble tout, deuient palle, et ne peut
Proferer vn ſeul mot, tant ſon ame s'eſmeut.

Il auance le pas, il begaye, et demonſtre
Par ſes geſtes diuers qu'il craint du malencontre,
Nous haſte d'approcher de cet antre pierreux,
Luy meſme y court ſoudain, s'appelle malheureux,
Gemiſt, ſouſpire, pleure, et ſes gourdes mains rue
Sur ſes cheueux griſons et ſa barbe chenue.
Ah (dit-il) miſerable! ah c'eſt d'Hemon le cry!
Allez, courez, volez, ſecourez, ie vous pry,
Vous n'y ferez à temps, broſſez dans ce bocage,
Et à courſe donnez dedans l'antre ſauuage:
Sauuez moy mon enfant, mon enfant ſauuez moy,
Mon Hemon las! c'eſt luy, c'eſt luy-meſme que i'oy,
C'eſt ſa voix, ie l'entens. Lors chacun s'euertue,
Chacun court, chacun poſte à la roche mouſſue:
L'vn veut deuancer l'autre, et l'honneur acquerir
D'eſtre entré le premier pour Hemon ſecourir.

De cet antre approchez, nous trouuons la cloſture
Auoir eſté briſee en capable ouuerture:
Nous deſcendons dedans, et deſcouurant par tout,
Nous voyons Antigone en vn recoin au bout
Couchee à la renuerſe, ayant la gorge ceinte
De ſes liens de teſte, en mille nœuds eſtreinte:
[250v] Et ſon Hemon aupres, qui pleurant l'embraſſoit,
Et ſa mort lamentant ſur elle gemiſſoit,
Nommoit les Dieux cruels et la Parque cruelle,
Maudiſſoit, deteſtoit la rigueur paternelle,
Se deſtordoit les bras, la pucelle appelloit:
Et bien qu'elle fuſt morte auec elle parloit,
La nommoit ſa maiſtreſſe, et ſa vie, et ſon ame,
Se diſoit malheureux en vne chaſte flame.
Außi toſt vient Creon, qui l'ayant apperceu
Tire de grands ſanglots, iuſque aux poumons eſmeu:
Et comme fanatique, auec vne voix morte,
Tremblant et haletant luy diſt en cette ſorte.

Que faites vous mon fils? pourquoy vous perdez-vous?
Reuenez, mon amy, laſchez voſtre courroux:
Pardonnez moy ma faute, humble ie vous en prie,
Pardonnez moy, mon cœur, pardonnez moy, ma vie:

Vueillez moy, pour ce coup, mon erreur pardonner,
I'en porteray tel mal que voudrez m'ordonner.
Mais luy le regardant d'vne œillade farouche,
Le guignant de trauers à ces propos rebouche,
Deuient plus furieux, et ſans reſpondre mot
De ſes entrailles pouſſe vn ſoupireux ſanglot:
Et au meſme moment il ſaque au cimeterre,
Dont Creon effroyé ſe retire grand' erre
Sortant de la cauerne, et luy tout coleré
Se donne dans les flancs du coutelas tiré.

Eurydice.

Hà qu'eſt-ce que i'entens! qu'eſt-ce que i'oy dolente!

Le Chœur.

Elle s'en va troublee ainſi qu'vne Bacchante
Au haut de Cithéron, qui pleine de fureur,
Va celebrant le Dieu des Indes conquereur.
Acheue Meſſager ce diſcours lamentable.

[251] **Le Meſſager.**

Si toſt qu'il eut l'eſpee en ſon flanc miſerable,
Il tomba ſur la Vierge et de ſang l'arroſa,
Diſt le dernier adieu, puis ſes léures baiſa:
La face luy bleſmiſt, les iambes luy roidirent,
Sa vie et ſon amour dedans l'air ſe perdirent.

Le Chœur.

O couple infortuné de fidelles Amans,
Indignes de ſouffrir ſi funebres tourmens!
Les Dires vont eſteindre aux ondes Stygiales
De leur mortel Hymen les torches nuptiales.
Or repoſez, enfans, en eternelle paix,
Et vos douces amours conſeruez à iamais.
Mais d'où vient que la Royne eſt ſi toſt retournee
Quand elle a ſceu d'Hemon la dure deſtinee,
Sans faire aucuns regrets, ſans auoir lamenté,
Sentant d'vn ſi grand dueil ſon cœur accrauanté?

Le Meſſager.

Ie m'en eſtonne bien, mais toutefois i'eſtime
Qu'elle a voulu preſſer la douleur qui la lime,

Et ne la declarer en public deuant tous:
Mais qu'elle vomira ſon dueil et ſon courroux
Libre dans le chaſteau ſans que ſes pleurs on voye.
»Celuy larmoye ſeul qui de bon cœur larmoye.
Autrement, ie ne croy qu'il puiſſe auoir danger,
Que par trop de douleur elle s'aille outrager:
Elle eſt trop retenue et a trop de prudence.

Le Chœur.

Certes ie n'en ſçay rien, mais ce triſte ſilence
Me ſemble preſagir incurables malheurs:
»Combien qu'en vn vray dueil vaines ſont les clameurs.

Le Meſſager.

Entrons dedans la ville, on pourra nous apprendre
Si le dueil luy a fait ſur ſa vie entreprendre.

Le Chœur.

Allons: mais voila pas Creon l'infortuné?

Le Meſſager.

C'eſt luy meſme c'eſt luy, le vieillard obſtiné.

[251v]

Le Chœur.

Il fait porter vn mort ſur lequel il lamente.

Le Meſſager.

C'eſt Hémon retiré de la caue relante.

Le Chœur.

Il eſt cauſe tout ſeul d'vn ſi cruel mechef,
Mais ie crains qu'il ne tombe à d'autres ſur le chef.

Creon.

O trois et quatre fois malheureuſe ma vie!
O vieilleſſe chagrine au deſaſtre aſſeruie!
O crime deteſtable! ô monſtrueux forfait!
I'ay par ma cruauté mon cher enfant desfait!
Hà bourreau de mon ſang! vne Tigre ſauuage
Ne traitte ainſi les ſiens, que moy mon parentage.
Ie me nourris de meurtre, et encores ma faim
Ne ſe peut amortir d'vn carnage inhumain:
Ie guerroye les morts, ma fureur inſenſee
S'eſt apres le treſpas ſur les miens elancee.
I'ay voulu Polynice aux corbeaux liurer mort
Et aux loups charoigniers, non contant de ſa mort.

I'ay encloſe Antigone en vne caue noire,
Pour vn piteux office, et qui merite gloire.
    I'ay viue enſeuely la fille de ma ſœur,
Et de mon propre fils ie ſuis le meutriſſeur.

Le Chœur.

Trop tard vous cognoiſſez voſtre incurable offenſe,
Vaines y ſont les pleurs, vaine la repentance,
Pour neant vous iettez ces lamentables cris.
»De ce qui eſt ia faict le conſeil en eſt pris.
»Dieu meſme ne ſçauroit, bien que tout il modere,
»Faire qu'vn œuure faict ſoit encores à faire.

Creon.

Helas ie le ſçay bien à mon grand deconfort.
Incurable eſt ma peine, incurable mon tort.
Helas! que ma vieilleſſe eſt de malheurs chargee!
Que mon ame a d'angoiſſe, et qu'elle eſt affligee!

Dorothee.

O Creon eſploré, les meurtres à foiſon
[252] Viennent de plus en plus combler voſtre maiſon.

Creon.

Que me peut-il reſter de choſe miſerable,
Que ne m'ait fait ſentir la fortune muable?

Dorothee.

La Royne s'eſt tuee, et de ſon rouge ſang
Sa chambre eſt ondoyante et ſemble d'vn eſtang.

Creon.

O cruel Acheron aux implacables gouffres,
Qui dans tes flancs ouuerts toutes choſes engoufres,
Pourquoy me viens-tu perdre eſtant ia ſi perdu?
Que ne ſuis-ie pluſtoſt dans l'Orque deſcendu,
Ains qu'emplir ma maiſon de ſang et de carnage,
Que pouſſer deuant moy mon malheureux meſnage?
    Hà pauure infortuné, pauure Roy, Roy chetif,
Que ce bandeau royal eſt vn heur deceptif!
Si toſt ie ne l'ay pris, qu'vne horrible tempeſte
D'eſclandres deſaſtreux m'a bourrelé la teſte.
    Mon Eurydice eſt morte! hà mechant c'eſt par moy!
D'autre que de moy ſeul me plaindre ie ne doy.

Par moy ma niepce eſt morte en vn louable office:
Par elle mon Hemon, par Hemon Eurydice.
Ainſi de tant de morts ie ſuis cauſe tout ſeul,
Et ſeul außi i'en porte et la coulpe et le deul.
Mon Eurydice eſt morte, Eurydice mon ame!
O ſanguinaire eſpous, ô deſaſtreuſe Dame!
Allons, courons la voir.

Dorothee.

Ne vous haſtez ia tant,
Vous ne ranimerez ſa vie en vous haſtant.
Trop toſt à voſtre dam vous verrez la pauurette
Preſte à faire deſcente en la tombe muette.

Creon.

Hé bons dieux que feray-ie? eſt-il calamité
Qu'apparier ie puiſſe à mon aduerſité?
Que me peut-il reſter? que reſte à ma vieilleſſe
Qu'elle ne ſoit confite en extreme deſtreſſe?
[252v] I'ay meurtry mon enfant que ie tiens en mes bras,
Et ma loyale eſpouſe ay conduit au treſpas.
Hà mere trop piteuſe! hà fils trop debonnaire!
O moy ſource du mal, oſtinément ſeuere!
O trop cruel Deſtin! cruel ſort eſtouffant
Par mon auſterité, niepce, femme, et enfant!

Dorothee.

Elle eſt morte ſoudain, ſur l'autel renuerſee,
D'vn poignard outrageux l'eſtomach trauerſee.
Mais deuant que vomir ſa triſte ame dehors,
Les deux yeux entre-ouuerts terniſſans par les bors,
Le viſage deſteint de ſa roſe premiere,
A ſon antique eſpoux a fait dure priere,
Ses Manes contre vous par trois fois implorant
Et toutes les Fureurs des Enfers adiurant,
Pour venger deſſur vous au creux Acherontide
De cent et cent tourmens ce double parricide.

Creon.

O pauure, ô miſerable, helas ie tremble au cœur!
Ie ſens mon ſang glacer d'vne mortelle peur.

Que quelqu'vn ne me vient d'vne trenchante eſpee
Trauerſer la poitrine, ou la gorge frapee?
Arrachez-moy d'ici, iettez moy quelque part,
Où ie puiſſe plorer dans vn roc à l'eſcart.
Ie ſuis ſemblable à ceux que le ſepulchre enſerre,
Tant l'ennuy, tant le mal mortellement m'atterre.
Vienne vienne la Mort au ſeuere ſourcy,
Vienne la Mort terrible et m'arrache d'icy.
Que ce iour le dernier de mes iours apparoiſſe,
Ce iour face noyer mon crime et mon angoiſſe
Au fond de l'Acheron, non pas mon crime, helas!
Car il faut qu'auec moy ie le porte là bas,
Et le monſtre à Minos, pour receuoir la peine
[253] Que merite l'aigreur de mon ame inhumaine.

Le Chœur.

Laiſſez-là ces regrets, cet inutile dueil,
Et faites que leurs corps on enferme au cercueil.

Creon.

Ie ne te puis laſcher ma tendre geniture,
Pour inhumé te mettre en digne ſepulture,
Bien que ie t'aye occis par ma ſeuerité,
Contre ton ſaint amour follement irrité:
Ny vous ma chere eſpouſe: helas ce meſme eſclandre
Et ce meſme forfait vient voſtre ſang eſpandre!
Mere, vous n'auez peu, trop outragee au cœur,
Suruiure à voſtre enfant meurtry par ma rigueur:
Et moy meurtrier ie vy, Clothon mes iours deuide,
Qui ſuis eſpoux, et oncle, et pere parricide.
Où mes yeux tourneray-ie? en quel lieu, malheureux,
Me doy-ie retirer pour n'eſtre langoureux?
Tu vois, pauure Creon, quelque part que tu ailles
Des meurtres impiteux, tu vois des funerailles.
De ſon glaiue abbatu ton enfant giſt icy,
Occiſe en ta maiſon ta femme giſt außi:
Tout regorge de pleurs, de regrets et de plaintes,
Par la fortune ſont tes lieſſes eſteintes.
O rigoureux Deſtin, qu'on ne peut euiter!
O grands Dieux immortels! ô pere Iupiter!

Terminez ie vous pri' ma douleur et ma vie,
D'Eurydice la mort ſoit de ma mort ſuiuie.

Le Chœur.

Vos pertes, vos malheurs, que vous auez ſoufferts
»Procedent du meſpris du grand Dieu des Enfers:
»Il le faut honorer, et touſiours auoir cure
»De ne priuer aucun du droict de ſepulture.

FIN.

[253v] # LES IVIFVES,
TRAGEDIE.

[254] ## A MONSEIGNEVR
DE IOYEVSE DVC,
PAIR, ET ADMIRAL
de France.

IE m'eſtois reſolu, Monſeigneur, de quitter l'ingrat exercice des Muſes, où ie ne me ſuis que trop inutilement eſbatu: mais eſtant ſur le poinct de prendre congé, ie me ſuis aduiſé que deux choſes principalement me reſtoyent: de chanter quelque cas de noſtre Dieu, digne d'vn homme Chreſtien, et de vous preſenter de mes vers, comme à [254v] *celuy qui leur eſt venerable entre tous. Dequoy ie me ſemble eſtre aucunement acquitté par le ſujet et addreſſe de ceſte Tragedie. Car tout ainſi que c'eſt vn diſcours Chreſtien et religieux, il s'eſt conuenablement addreſſé à vous, Monſeigneur, qui l'eſtes autant que nul autre de ce Royaume. Et pour l'autre eſgard, i'euſſe craint d'eſtre iuſtement repris des Muſes, ſi entre tous ceux qui ſe ſont efforcez de monter ſur leurs ſaints coupeaux, i'eſtois ſeul n'honorant voſtre vertu, et ne reconnoiſſant la continuelle bien-vueillance qu'elles reçoiuent de vous leur Mecene. Car combien que, ou par l'infelicité du ſiecle, ou par defaut de merites, ou par vn malheur particulier, les peines que i'ay priſes à les careſſer, m'ayent* [255] *eſté autant infructueuſes iuſques icy, que*

les aſſidus et deſagreables labeurs de ma vacation: Si veux-ie, Monſeigneur, vous regracier des bienfaits que les lettres reçoiuent iournellement de vous. comme ſi i'eſtois du nombre des mieux fortunez, et vous en demeurer autant redeuable que l'vn d'iceux. Or vous ay-ie icy repreſenté les ſouſpirables calamitez d'vn peuple, qui a comme nous abandonné ſon Dieu. C'eſt vn ſuiet delectable, et de bonne et ſaincte edification. Vous y voyez le chaſtiment d'vn Prince iſſu de l'ancienne race de Dauid, pour ſon infidelité et rebellion contre ſon ſuperieur: Et voyez auſſi l'horrible cruauté d'vn Roy barbare vers celuy qui battu de la fortune, eſt tombé en ſes mains [255v] *par vn ſeuere iugement de Dieu. La prerogatiue que la verité prend ſur la menſonge, l'hiſtoire ſur la fable, vn ſujet et diſcours ſacré ſur vn profane, m'induit à croire que ce Traitté pourra preceller les autres, et moins deſagreer à ſa Maieſté, s'il luy plaiſt l'honorer de ſa veuë, luy eſtant dedié en general auec les precedens, tout ainſi que ie vous le viens particulierement voüer et preſenter. C'eſt peu de choſe à vray-dire, et le reconnois ainſi: mais c'eſt tout ce que ie vous puis donner de teſmoignage du reſpect et obeiſſance que ie vous porte, et de l'humble ſubiection que ie dois à ſa Maieſté. En cela ie me confie, Monſeigneur, aſſeuré que l'affection de l'Au*[256]*theur tiendra lieu de recommandation de ſon œuure, et le garantira de contemnement.*

Voſtre tres-affectionné
ſeruiteur Robert
Garnier.

[256v] AD ROBERTVM GARNIERIVM

RERVM CAPITALIVM PRAEFECTVM

Cœnomanis, Petrus Amyus ibidem

Cos. Mag.

QVam Cirrha procul, et cantatis Phocidos antris,
  Quam Cælo, Garniere, remoto
Caſtaliæ pereunt duce te volitare Camœnæ.
  En qua fœcundo rigat amne
Nilus arenoſi ſitientia rura Canopi,
  Quaque Paleſtinæ recutitis
Palmæ frondoſas ſociarunt gentibus vmbras,
  Te obſeruant, tua ſigna ſequuntur.
Hæc paſſis, illa in nodum religata capillos:
  Et cinctæ omnes tempora myrto,
Suſpenſæque lyras humero, mirantur et ardent
  Quos pergis, ſua mella, labores.
Illa alias inter quæ te almo ſydere natum
  Fouit Melpomene, ânxia rerum
Quicquam adolere nouarum operi nouo, At vnde, ait, aut quid?
  Dum Theſiden, dum Aſtyanacta,
Relliquias Troiæ, dum ciuica bella Quiritum,
  Ternis exantlata duellis
Terno complexus dedit expallere theatro,
  Nos illi pulchra omnia, opumque
Addidimus, quantum ex adytis Heliconis opimis
  Mortales diteſcere fas eſt.
Quid ſupereſt? Quid non dictum illi? Non ſibi ſolus
  Iam ipſe eſt, qui ſe comparet ipſi?
[257] Eſt humana tenus quo ſeſe audacia fundat,
  Vana aliquid ſupra meditari:
Eſt lex quatenus immortales vatibus adſunt,
  Vltra quam conata, refringit
Qui Lycios regnat ſaltus, Delum, Pataramque
  Cynthius et Thymbræus Apollo.
Subſiſtit paulum, et mox mutato altera vultu,
  At ſi, inquit, nihil amplius illi
Defluit vnde poteſt reliquis, ſi noſtra, Sorores,
  Illum aduorſum copia friget,
I proprijs pollens numeris, I te tibi Teucro,
  Teque ipſo, Garniere, beatus

Aude ſecurus quicquid lubet, ardua pennæ
  Numina prome tuæ: Ecce Sionem
Sponte ſubit, Libanique intonſa cacumina cedros
  Parnaſſus bifida arce biuertex:
Aude hic quod paueant Reges, atrocia Iudæ
  Fata, et lamentabile regnum
Sedeciæ, prolemque neci afflictam, ante caduci
  Lumina mox peritura parentis.
Te labor iſte manet poſtremus, inhoſpita edaci
  Quem ſenio exſpectant loca, vbi inter
Æternas ſpirant lauros ceciniſſe peritæ
  Threiſſæ, Smyrnææque Camœnæ.

[257v] *Argument de la Tragedie des Iuifues.*

NAbuchodonoſor Roy des Aſſyriens ayant ordonné Sedecie Roy de Ieruſalem au lieu de Ioachim ſon nepueu, apres qu'il luy euſt iuré la foy de luy eſtre touſiours bon et loyal vaſſal, et de ne prendre iamais l'alliance et confederation du Roy d'Egypte ſon ennemy, fut neuf ans apres contraint de luy faire guerre pour auoir faulſé ſa foy, prenant le party de Nechun Roy d'Egypte, et auoir ſon peuple reuolté contre luy. Pour ceſte cauſe il miſt aux champs vne tresforte armee, auec laquelle il bruſla et ſaccagea le pays de Iudee, et miſt le ſiege deuant Ieruſalem capitale de la prouince. Dequoy l'Egyptien aduerti marcha incontinent auec ſes forces pour le contraindre de leuer le ſiege, ou de venir au combat. Mais Nabuchodonoſor pour le preuenir leue incontinent les enſeignes, et le va rencontrer ſur le chemin, où il le combat, et met ſon armee en pieces, auec grand carnage et mortalité: puis retourne camper deuant Ieruſalem, qu'il fait battre plus furieuſement qu'auparavant. Le ſiege dura dixhuit mois entiers: pendant lequel il ſe retira auec ſa cour en

dla ville e Reblate, qui eſt Antioche de Syrie, relaiſſant la charge de l'armee à Nabuzardan, [258] et autres vaillans Capitaines: leſquels ſerrerent les aſſiegez de ſi pres, que tous moyens de recouurer viures leur eſtans oſtez, ils furent incontinent reduits en treſgrande detreſſe et neceſſité, mourans iournellement de faim. En fin comme ils eſtoyent fort debilitez de courage et amoindris de nombre, leur eſt donné vn roide et furieux aſſault ſur la minuict, qu'ils ne peurent ſouſtenir, et fut la ville emportee de viue force. La cruauté fut extreme tant enuers les hommes qu'edifices. Le temple fut pillé et embraſé, la ville miſe à feu et à ſang, et grand nombre de ſeigneurs et autres du populaire emmenez pour eſclaues. Sedecie informé de ce deſaſtre fort haſtiuement auec ſa mere, femmes, enfans, et aucuns de ſes amis par vne porte ſecrette, et prend le chemin des montaignes, où il eſt pourſuiui par quelques gens de cheual, qui l'acconceurent aux campagnes de Iericho, le prindrent et lierent, et le menerent auec toute ſa maiſon en Antioche, où il fut preſenté au Roy Nabuchodonoſor. Lequel apres luy auoir reproché en grande colere ſon ingratitude et deſloyauté, fiſt en ſa preſence eſgorger ſes enfans, et decapiter le grand Pontife auec les principaux ſeigneurs de Ieruſalem: puis il luy fiſt creuer les yeux. Ce fait l'enuoya chargé de peſantes chaiſnes en Babylon, où il finiſt depuis miſerablement ſes iours. Ce ſuiet eſt pris des 24 et 25 chapitres du 4 liure des Roys, du 36 chapitre du 2 liure des Chroniques, et du 29 de [258^{v}] Ieremie, et eſt plus amplement traitté par Ioſephe au 9 et 10 chapitres du 10 des Antiquitez.

Entreparleurs.

Le Prophete.
Nabuchodonoſor, Roy d'Aſſyrie.
Nabuſardan, Lieutenant general en l'armee.
Amital, mere de Sedecie.
Les Roynes, femmes de Sedecie.
La Royne, femme de Nabuchodonoſor.
La gouuernante de la Royne.
Sedecie, Roy de Ieruſalem.
Sarree, grand Pontife.
Le Preuoſt de l'hoſtel de Nabuchodonoſor.
Le Chœur des Iuifues.

[259] # LES IVIFVES,

TRAGEDIE.

ACTE I.

Le Prophete.

IVſques à quand, Seigneur, épandras-tu ton ire?
Iuſqu'à quand voudras-tu ton peuple aimé détruire,
L'infortuné Iuda, que tu as tant cheri,
Que tu as quarante ans par les deſerts nourri,
Comme vn enfant tendret que ſa nourrice allaite,
Et ores en rigueur ta dure main le traitte?
O ſeigneur noſtre Dieu, ramolli ton courroux,
Raſſerene ton œil, ſois pitoyable et doux,
Nous t'auons offensé de crimes execrables
Et connoiſſons combien nous ſommes puniſſables:
Mais las! pardonne nous, nous te crions merci,
Si nous auons peché, nous repentons außi.
Souuienne toy d'Iſac et de Iacob nos peres,
A qui tu as promis des terres étrangeres
Auec poſterité, qui s'écroiſtre deuoit
Comme vn ſable infini qu'aux riuages on voit:
[259v] Ne vueille de la terre effacer leur memoire.
Qui t'inuoqueroit plus? qui chanteroit ta gloire?
Qui te ſacrifieroit? qui de tous les mortels
Se viendroit plus ietter au pié de tes autels?
Seroit-ce le Medois? ſeroit-ce l'Ammonite?
Las! ſeroit-ce celuy qui en Cedar habite?

O ſeigneur ô ſeigneur, vueille prendre pitié
D'Iſrael ton enfant durement chatié.
Tu l'aurois vainement eleué ſur la terre,
Vainement defendu de ſes voiſins en guerre,
Pourneant arraché le fardeau de ſon dos,
Et conduit à pié ſec par le milieu des flots,
Qui pour luy donner voye en deux parts ſe fendirent,
Et, comme bouleuars, par les flancs le couurirent.
En vain, helas! en vain tu l'aurois tous les iours
Repeu de ſainte manne aux ſauuages détours
De l'auſtere Arabie, et ſa ſoif eſtanchee
De l'onde iailliſſant d'vne roche touchee:
Tu l'aurois pourneant par ces deſerts conduit
Sous vn nuau de iour, et ſous vn feu de nuit,
Prenant de ſon ſalut ſolicitude telle,
Qu'on a de conſeruer de ſes yeux la prunelle:
Si ores, l'ayant fait nombreux multiplier,
En ſon aduerſité tu le viens oublier:
Tu le liures captif entre les mains profanes,
Et le vas confiner aux terres Caldeanes.
O peuple malheureux! peuple cent fois maudit
Tu ſçais bien que i'auois tes deſaſtres predit!
Que i'auois annoncé du grand Dieu la menace,
A fin qu'humilié deuant ſa claire face
Le peuſſes reconnoiſtre, et qu'à force de pleurs,
[260] De ieuſnes et de cris preninſes tes malheurs!
Mais tu as meſprisé ces menaces prophetes,
Et m'as voulu meurtrir pour te les auoir faites,
Ton cœur obſtiné fut et tes ſens endurcis:
Außi es-tu butin d'vn peuple incirconcis,
Qui a mis au couteau la plus part de tes freres,
Arraché tes enfans du giron de leurs meres,
Tes femmes violé, le ſaint temple polu,
Mis ſes ioyaux en proye au ſoldat diſſolu,
Qui les a teint de ſang, et fait du ſanctuaire,
N'aguiere inuiolable, vn tombeau mortuaire.
Le poil m'en dreſſe au chef, i'en friſſonne d'horreur,
Ce triſte ſouuenir me remet en fureur.

Hà chetiue Sion, iadis ſi floriſſante,
Tu ſens ores de Dieu la dextre puniſſante!
L'onde de Siloé court ſanglante, et le mur
De tes tours eſt brisé par les armes d'Aſſur:
Ton terroir plantureux n'eſt plus que ſolitude,
Tu vas languir captiue en triſte ſeruitude.
Helas! voyla que c'eſt d'offenſer l'Eternel,
Qui te portoit, Sion, vn amour paternel:
Tu as laißé ſa voye, et d'vne ame rebelle
Preferé les faux Dieux qu'adore l'Infidelle.
Ingrate nation, tu as ſur les hauts lieux
Osé ſacrifier à la Royne des Cieux,
Luy conſacrer des bois, tu as d'argille molle
Poitrie entre tes mains façonné mainte Idole,
Que tu as adoree, (abominable fait!)
Immolant à vn Dieu, que toy meſme t'es fait.
Il a des yeux ouuerts, toutefois ne voit goutte:
Des oreilles il a, toutefois il n'écoute:
[260v] On luy voit vne bouche, et ne ſçauroit parler,
Il a double narine et ne reſpire l'air,
Ses mains ſans maniment demeurent inutiles,
Et ſes pieds ſans marcher ſont plantez immobiles.
Semblables ſoyent ceux-la qui tels Dieux vont ſuiuant
Au lieu de l'Eternel, de noſtre Dieu viuant,
Qui a fait ciel et terre, et qui ialoux n'endure
Vn homme s'incliner deuant ſa creature.
Retourne toy vers luy, peuple fautier, à fin
Qu'à tes calamitez il vueille mettre fin:
Amande amande toy, ieuſne, pleure, ſouſpire,
A fin que de ton dos ſes glaiues il retire.

Chœur.

POurquoy Dieu, qui nous a faits
D'vne nature imparfaits,
Et pecheurs comme nous ſommes,
S'irrite ſi griefuement
Du mal que iournellement
Commettent les pauures hommes?

»Si toſt que nous ſommes nez
»Nous y ſommes adonnez:
»Noſtre ame, bien que diuine
»Et pure de tout mesfait,
»Entrant dans vn corps infet
»Auec luy ſe contamine.
»Nul ne ſe peut empeſcher
»En ce monde de pecher,
»Tant eſt noſtre humaine race
»Encline à ſe deuoyer,
»Si Dieu ne vient deployer
[261] »Sur nous ſa diuine grace.
Deſlors qu'au verger d'Eden
Il crea le pere Adam,
De la terre ſa naiſſance,
Et que de ſon gras limon
De l'homme fut prins le nom
Comme auoit eſté l'eſſence:
Le peché, qui dans les os
Du Serpent couuoit enclos,
Se gliſſa par vne pomme
Dans le credule cerueau
D'Eue, épreinte de nouueau
Des coſtes du premier homme.
Si toſt ce poiſon ne fut
Dedans ſon oreille chut,
Qu'il s'épandit en ſon ame:
Et qu'Adam, qui le ſentit,
Außi toſt ſe repentit
De la faute de ſa femme.
Il eſtoit en ce beau lieu
Ainſi qu'vn terreſtre Dieu,
Commandant aux Creatures,
Qui voloyent et qui nageoyent,
Qui dans les plaines logeoyent
Et dans les foreſts obſcures.
Il foiſonnoit en tout bien,
Il n'auoit ſouci de rien,

La terre toute benine
Sans le dur coutre ſouffrir,
Venoit tout les iours offrir
Les threſors de ſa poitrine.
[261v] Ses prez eſtoyent touſiours vers,
Ses arbres de fruicts couuers,
Et ſes iardins de fleurettes:
Zephyre éuentoit le ciel,
Des cheſnes couloit le miel
Sans artifice d'Auettes.
L'orgueilleuſe ambition,
Ny l'auare paßion,
La haine et l'amour encore,
L'eſperance, ny la peur,
Ne luy geſnoyent point le cœur,
Comme elles nous geſnent ore.
Mais ſi toſt qu'il fut taché
De la bourbe de peché,
Dieu le banit de ſa veue,
Ses enfans furent maudits,
Luy chaßé de Paradis
Auec ſa femme deceue.
Depuis, ſa poſterité
N'a commis qu'iniquité,
Le frere meurtrit le frere:
Si bien que Dieu ſe fâchant
D'vn animal ſi mechant,
Reſolut de le defaire.
Il fiſt regorger les eaux
Des fleuues et des ruiſſeaux.
Il enfla la mer bruyante.
Le ciel ſi longuement pleut,
Que toute ſon onde cheut
Deſſur la terre ondoyante.
Lors cet Element moiteux
[262] Couurit les monts raboteux
De quinze humides coudees:
Les Pins, qui croiſſent ſi hauts,

Ne peurent attaindre egaux
A la hauteur des ondees.
Außi tout perit dedans,
Fors ceux qui eurent, prudens,
L'arche de Dieu pour refuge:
Mais ores, que les forfaits
Sont plus nombreux que iamais,
Ie crains vn autre deluge.

—

ACTE II.

NABVCHODONOSOR. NABVZARDAN, ſon Lieutenant general.

Nabuchodonoſor.

PAreil aux Dieux ie marche, et depuis le réueil
Du Soleil blondiſſant iuſques à ſon ſommeil,
Nul ne ſe parangonne à ma grandeur Royale,
En puiſſance et en biens Iupiter ſeul m'egale:
Et encores n'eſtoit qu'il commande immortel,
Qu'il tient vn foudre en main dont le coup eſt mortel,
Que son thrône eſt plus haut, et qu'on ne le peut ioindre,
Quelque grand Dieu qu'il ſoit, ie ne ſerois pas moindre.
Il commande aux éclairs, aux tonnerres, aux vents,
Aux greſles, aux frimats, et aux aſtres mouuans,
Inſenſibles ſuiets: moy ie commande aux hommes,
Ie ſuis l'vnique Dieu de la terre où nous ſommes.
S'il eſt, alors qu'il marche, armé de tourbillons,
Ie ſuis enuironné de mille bataillons
[262v] De ſoudars indomtez, dont les armes luiſantes
Comme ſoudains éclairs, brillent etincelantes.
Tous les peuples du monde ou ſont de moy ſuietz,
Ou Nature les a delà les mers logez.
L'Aquilon, le Midy, l'Orient ie poſſede,
Le Parthe m'obeiſt, le Perſan et le Mede,
Les Bactres, les Indois, et cet Hebrieu cuidoit,
Rebelle, s'affranchir du tribut qu'il me doit.

Mais il a tout ſoudain eſprouué ma puiſſance,
Et receu le guerdon de ſon outrecuidance.

Nabuzardan.

»Celuy qui entreprend d'eſtre plus qu'il ne peut,
»Souuent, trompé d'eſpoir, dechet plus qu'il ne veut.

Nabuchodonoſor.

Ce braue me penſoit ſi failli de courage,
De ſouffrir m'eſtre fait vn ſi vilain outrage,
Et ne m'en reſſentir, n'auoir point la raiſon
D'vne ſi deteſtable et laſche trahiſon.
Mais deuant que le iour ait ſa courſe finie,
Ie iure qu'il verra ſa laſcheté punie.
S'eſleuer contre moy? ſe diſtraire de moy?
Contre ma volonté ſe penſer faire Roy?
C'eſt faire proprement aux Eſtoiles la guerre,
C'eſt vouloir arracher de Iupin le tonnerre.

Nabuzardan.

Il eſt aſſez puny de ſon ambition.

Nabuchodonoſor.

Ie luy veux bien donner autre punition.

Nabuzardan.

A vn Roy? que peut-il endurer d'auantage
Que de ſe voir reduit en ſi honteux ſeruage?
Que de ſe voir priuer de ſon ſceptre ancien?
Que d'auoir tout perdu? que de Roy n'eſtre rien?

Nabuchodonoſor.

Pour cela n'eſt encor ma vengence aſſouuie.

Nabuzardan.

Et que voulez-vous plus?

Nabuchodonoſor.

Ie veux auoir ſa vie.

Nabuzardan.

»Le voulez-vous meurtrir?

Nabuchodonoſor.

Qui tient ſon ennemy
[263] »Et ne le meurtriſt point, n'eſt vengé qu'à demy.

Nabuzardan.

Au contraire, en ſa mort il pert toute vengeance.
»Car l'ennemy qui meurt ſort de noſtre puiſſance.

Nabuchodonoſor.

Le laiſſeroy-ie viure eſtant ſous mon pouuoir?

Nabuzardan.

Vous l'y deuez contraindre or qu'il n'en euſt vouloir.

Nabuchodonoſor.

Celuy que ie hay tant contraindroy-ie de viure?

Nabuzardan.

Ouy, de peur que la mort de vos mains le deliure.
La mort l'affranchira de ſes tourmens cruels,
Qui luy feroyent, viuant, treſpas continuels.
»Ce n'eſt rien de mourir: la mort tant ſoit amere,
»N'eſt aux calamiteux qu'vne peine legere:
»Elle ferme la porte à tous maux douloureux,
»Et purge de malheur les hommes malheureux.

Nabuchodonoſor.

Pourquoy s'il ſouffre tant à ſecours ne l'appelle?

Nabuzardan.

C'eſt par faute de cœur qu'il ne recourt à elle,
La redoutant ſans cauſe, et pourroit eſtre außi
Qu'il ſe nourriſt d'eſpoir que luy ferez merci.

Nabuchodonoſor.

A vn tel deſloyal? qui s'eſt ioint d'alliance
Auec mon ennemy pour me faire nuiſance?
Qui s'eſt ingratement contre moy rebellé
Pour loyer de l'auoir au royaume appellé?
Il le merite bien: par le Soleil ie iure,
Que ſi mon propre enfant m'auoit faict telle iniure,
Mes peuples rebellant qui luy ſeroyent commis,
Pour ſe bander contraire auec mes ennemis,
»Ie le ferois mourir. Tous crimes on pardonne
»Fors celuy ſeulement qui touche à la couronne.

Nabuzardan.

»C'eſt donner à vray dire au rebelle vn appas,
»Qu'en ſupporter le crime et ne le punir pas.

Nabuchodonoſor.

Chacun entreprendroit pareille felonnie,
Si celle de ce Roy demeuroit impunie.

[263v] Ie ne ferois plus craint, on m'auroit à mépris
S'affeurant vn chacun de n'en eftre repris.

Nabuzardan.

»Tout Prince doit au crime attacher le fupplice,
»Et de fes bons fuiets guerdonner le feruice:
»A fin qu'on foit à bien incité par bienfait,
»Et par peines démeu de commettre vn mesfait.

Nabuchodonofor.

I'en feray tout ainfi.

Nabuzardan.

Mais gardez-vous de faire
Que la punition excede le falaire.
»Toufiours vn Roy doit eftre au chaftiment tardif,
»Mais à faire du bien fe monftrer exceßif.

Nabuchodonofor.

Le feruice des miens foigneux ie remunere.

Nabuzardan.

Ne foyez à punir commandé de cholere,
Soyez y retenu, fi que la cruauté
Ne puiffe donner tache à voftre Royauté.
»Iamais homme cruel n'eut l'ame magnanime.

Nabuchodonofor.

»Si vn Roy n'eft feuere on n'en fait point d'eftime.

Nabuzardan.

»On l'eft toufiours affez: vn Monarque irrité
»A toufiours, fe vengeant, trop de feuerité.
»L'on ne voit à grand' peine homme qui s'y tempere:
»S'il ne fe faict raifon, c'eft qu'il ne le peut faire.
»Mais vn Roy qui peut tout, n'a qu'à fe retenir,
»Si quelqu'vn l'a fafché, de ne le trop punir.
Que de ce Roy la faute inhumain ne vous rende.

Nabuchodonofor.

»En vn crime fi grand doit la peine eftre grande.

Nabuzardan.

Le fupplice au delit ne vueillez mefurer.

Nabuchodonofor.

Voudriez-vous que i'allaffe vn tel crime endurer?

Nabuzardan.

Non, mais que ſon eſtat à pitié vous incite.

Nabuchodonoſor.

Pour eſtre Roy, ſa faute eſt elle plus petite?

Nabuzardan.

Non pas, mais il merite vn moindre chaſtiment.

Nabuchodonoſor.

Ce ſont les grands qu'on doit punir plus griefuement.

[264] **Chœur.**

HElas ce n'eſt pas de ceſte heure,
Hé ce n'eſt pas de ce iourdhuy,
Que tu es cauſe que ie pleure,
Et que ie ſanglote d'ennuy,
Egypte! las tu vois en cendre
Noſtre lamentable Cité,
Et nous pour te vouloir defendre
Trebucher en captiuité.
Tu vois noſtre infortuné Prince
Auiourdhuy ſous les fers ployer:
Et noſtre fertile Prouince
Reduitte en deſerts, larmoyer.
Tu en es cauſe: ceſte guerre
N'a prins fondement que de toy,
Tout le malheur qui nous atterre
N'eſt que pour te garder la foy.
Que maudit ſoit ton voiſinage,
Mauditte ſoit ton amitié,
Que ſur ton peſtilent riuage
N'euſsions-nous iamais mis le pié,
Et iamais Iacob noſtre anceſtre
N'y fuſt pour la faim euiter,
Auecques ſa troupe champeſtre
Allé de Canan habiter.
Ce fut là, que ſa race folle
Offenſa Dieu premierement,
Adorant le bois d'vne Idole
Pour le grand Dieu du firmament:

Le Dieu que nos antiques Peres
[264v] Auoyent ſeul touſiours inuoqué,
Non ces Idoles eſtrangeres,
Dont chacun d'eux ſe fuſt moqué.
»C'eſt vn poiſon opiniaſtre,
Qui depuis qu'il s'eſt encharné,
Ne ſçauroit d'vne ame idolatre
Eſtre iamais deraciné:
Encores que le Dieu celeſte,
De l'honneur qu'on luy doit ialoux,
Entre toute choſe deteſte
»Ce crime execrable ſur tous.
Quand il nous eut, à main puiſſante
Tirez de ton ſeruage dur,
Que la mer eut, obeiſſante,
Fait de ſes eaux vn double mur,
Decouurant ſa deſerte arene,
Pour nous donner paſſage ſeur,
Ainſi qu'au trauers d'vne plaine,
Contre l'ennemy pourchaſſeur:
Que la manne il nous eut donnee,
Qu'il nous eut reſſaſiez d'eau,
Couuers d'vn nuau la iournee,
Et guidez la nuit d'vn flambeau:
Deteſtables d'ingratitude
Apres tant de miracles ſaints,
Nous appliquaſmes noſtre eſtude
A forger vn Dieu de nos mains.
Le peuple, qui l'Idole vaine
Moula, fondit et burina,
D'vne reuerence vilaine
Vers elle ſon chef inclina,
[265] Et de mainte folaſtre dance,
Auec la fleute et le tabour,
Epris de ſotte eſiouiſſance
Alla caroler tout autour.
Il dreſſa des banquets publiques
Deſſous le Veau deïfié

Des holocauftes pacifiques
Qu'il luy auoit facrifié.
Voila (ce difoyent les vieux Peres)
Noftre Dieu, peuple, noftre Dieu,
Qui nous a par les eaux ameres
D'Egypte, conduits en ce lieu.
Mais l'Eternel, qui de la nuë
Ces voix de blafpheme entendit,
Eut l'ame de cholere émeuë,
Et fon bras vengeur étendit:
Si que, fans les pleurs de Moyfe,
Qui appaiferent fon courroux,
Sa fureur, iuftement eprife,
Nous euft dés l'heure abyfmez tous.

AMITAL. LE CHŒVR DES IVIFVES.

Amital.

TOus les cuifants malheurs qui fur nos chefs deualent,
Et deualerent onc, mes encombres n'égalent:
Ie fuis le malheur mefme, et ne puis las! ne puis
Souffrir plus que ie fouffre en mon ame d'ennuis.
Mais mon plus grief tourment eft ma vie obftinee,
Que les defaftres n'ont ny les ans terminee.
[**265**v] Ie vy pour mon martyre: helas! ciel endurci
Quand feras-tu laßé de me gefner ici?
Ne m'auras-tu fait naiftre en ce monde immortelle,
A fin que ma douleur me tenaille eternelle?
O cruelle influence! ô mechef! ô deftin!
Quand veux-tu m'infecter de ton dernier venin?
Ne viendra point le iour que mes langueurs ie noye
Dans vn fombre tombeau, faite des vers la proye?
Helas! ie croy que non, il y a trop long temps
Qu'en vain ie le reclame, et qu'en vain ie l'attens.
Non, il ne viendra point, ma peine eft perdurable,
La mort promte au fecours ne m'eft point fecourable,
Elle me fuit, peureufe, et n'ofe m'approcher,
Son dard, qui ne craint rien, a peur de me toucher.

Elle craint les malheurs où ie languis confite,
Ou penfe qu'immortelle en ce monde i'habite,
Que i'y erre à iamais, m'ayant l'ire de Dieu,
Comme dans vn enfer, confinee en ce lieu.
Dieu du Ciel, Dieu d'Aron mets fin à ma mifere,
Arrache moy, mon Dieu, de cette vie amere.

Le Chœur des Iuifues.

Royne mere des Rois de l'antique Sion,
Ores noftre compagne en dure affliction,
Soufpirez, larmoyez nos cruels infortunes,
Comme ils nous font communs, foyent nos larmes communes.

Amital.

Mes yeux n'ont point feché depuis le iour maudit
Que le Roy mon efpoux la bataille perdit
Au champ de Magedon, et qu'vne errante fleche
Fift dedans fa poitrine vne mortelle breche:
Que fes Princes pleurans autour du char faigneux,
Mourable en fon palais le conduirent foigneux.
Las! pauure ie le vey, comme fon ame chere
[266] Se delioit du corps, et s'enuoloit legere!
Il me tendit la main, que ie baifay cent fois,
Pouffant mille fanglots qui m'eftoupoyent la voix,
Si qu'étreinte de mal ie ne luy peux rien dire,
Sinon entre mes dents fon defaftre maudire,
Accufer le deftin, et forcenant d'ennuy,
Me defirer fans ceffe vn mefme fort que luy.
Ce pendant fes deux yeux en la nuit fe plongerent,
Le pouls luy defaillit, les membres luy gelerent,
Et lors, comme en fureur (ie meurs y repenfant!)
I'allay contre mon chef mes deux mains elançant,
Ie m'efclatay de cris à fa bouche colee,
Les reftes recueillant de fon ame enuolee.
Depuis ie n'eu que mal, et les aduerfitez
Sans relafche ont toufiours mes vieux ans agitez.

Le Chœur des Iuifues.

Las fa mort fut la noftre, et depuis, les miferes,
Renaiffant coup fur coup, nous furent ordinaires.

Auec luy le Royaume eut vn mesme trespas:
Car nous vismes soudain les fers de Ioachas,
Vostre chetif enfant, que l'Egypte infidelle
De fraudes abusé tient encore chez elle.

Amital.

Pauure Prince et chetif, à peine tu auois
Tenu le royal sceptre en ta dextre trois mois,
Que de Roy fait esclaue, au lieu de luy tu portes
Des manicles aux bras, sur le fleuue aux sept portes.

Le Chœur des Iuifues.

Plus heureux n'a regné son frere Ioachim,
Qui son regne borna d'vne sanglante fin.
Quand cet Aßyrien, contre sa foy promise,
Ierusalem pilla comme par force prise,
Et Ioachim meurtrit auec les citoyens,
Puis leurs corps massacrez fist deuorer aux chiens.
[266v] Las! de son fils ne fut la fortune plus douce.

Amital.

Helas! il receut d'elle vne dure secousse.
Il estoit bien foiblet, et pour son âge bas
Il ne vaquoit encor qu'aux enfantins esbats:
Le Soleil, qui auoit sa naissance amenee,
Ne tournoyoit sur luy que la huictiesme annee:
De couronne il n'auoit ny de sceptre souci,
Quand ce mesme tyran le transporta d'ici,
Entraina ses parens et sa dolente mere,
Pour deuider leur âge en seruitude austere.

Le Chœur des Iuifues.

Dieu ne punira point vn fait tant inhumain?

Amital.

A mon fils Sedecie il meist le sceptre en main
Pour regner en Iuda, malheureuse prouince,
Prouince malheureuse, et plus malheureux prince.

Le Chœur des Iuifues.

Las! qui est la cité, qui est la nation,
Qui souffre tant que nous de tribulation?
Qui a Ierusalem surpassee en miseres?
Qui a tant esprouué du grand Dieu les choleres?

Amital.

Celuy pourroit nombrer les celeſtes flambeaux,
Les fueilles des foreſts, et les vagues des eaux,
Les ſables, qui legers dans l'Arabie ondoyent,
Qui pourroit raconter les maux qui nous guerroyent.

Le Chœur des Iuifues.

Il nous les faut plorer, car las! à nos malheurs
Pour tout allegement ne reſtent que les pleurs.

Amital.

Pleurons donques pleurons ſur ces moiteuſes riues,
Puis que nous n'auons plus que nos larmes, captiues:
Ne ceſſons de pleurer, ne ceſſons, ne ceſſons
De nous bagner le ſein des pleurs que nous verſons.
Pleurons Ieruſalem, Ieruſalem deſtruite,
Ieruſalem en flamme et en cendres reduite:
Ne ſoyent plus d'autre choſe occupez nos eſprits,
[267] Ne faiſons que douloir, que ietter pleurs et cris.
Deuons-nous plus auoir autre ſollicitude?
Pouuons nous autre part appliquer noſtre eſtude?
Nous eſt-il rien reſté qu'vn eſprit gemiſſant,
Qu'vn eſprit adeulé dans vn corps languiſſant?

Le Chœur des Iuifues.

Pleurons donques, pleurons, et de triſtes cantiques
Lamentons ſur ce bord nos malheurs Hebraïques.

Amital.

Rompons nos veſtemens, decouurons noſtre ſein,
Aigriſſons contre luy noſtre bourrelle main:
N'épargnons nos cheueux et nos viſages tendres,
Couurons nos dos de ſacs, et nos teſtes de cendres.

Le Chœur des Iuifues.

Nous te pleurons lamentable cité,
Qui eut iadis tant de proſperité
Et maintenant, pleine d'aduerſité
Gis abatue.
Las! au beſoing tu auois eu touſiours
La main de Dieu leuee à ton ſecours,
Qui maintenant de rempars et de tours
T'a deueſtue.

Il t'a, Sion, le vifage obfcurci,
Voyant le roc de ton cœur endurci
Eftre imployable, et n'auoir plus fouci
De fa loy fainte.
Tu as, ingrate, oublié ton deuoir,
Tu as osé d'autres Dieux receuoir,
Au lieu, Sion, que tu deuois auoir
Toufiours fa crainte.
Il t'a laiffee au milieu du danger,
Pour eftre efclaue au foudart eftranger,
Qui d'Aßyrie eft venu faccager
Ta riche terre.
[267v] »Comme lon voit les debiles moutons
»Sans le pafteur courus des loups gloutons:
»Ainfi chacun, quand Dieu nous reboutons,
»Nous fait la guerre.
Mille couteaux nous ont ouuert le flanc,
Des corps meurtris s'eft fait vn rouge eftang,
Dans le faint temple a decoulé le fang
De fes Prophetes.
Le Chaldean l'a barbare pillé,
Et fans horreur d'ornement depouillé,
Le tabernacle il a fanglant fouillé
De mains infettes.

Amital.

O trois fois malheureufe nuit,
Que tu nous as de mal produit!
Iamais autres tenebres
Ne furent fi funebres!
Il me femble encor ·que ie voy
Les hommes tomber deuant moy,
Que i'entens des mourables
Les regrets lamentables.
Que i'oy les fifres et tabours,
Les trompettes deffur les tours,
Dont le fon encourage
Le veinqueur au carnage.

Que le feu de tous coſtez bruit,
Que ſur les toicts la flamme luit,
Que les enfans on rue
Des maiſons en la rue.

Le Chœur des Iuifues.

Pleurons les malheurs de Sion,
Calamiteuſe nation,
Pleurons, tourbe compagne,
[268] Noſtre ſainte montagne.

Amital.

Mais pluſtoſt prions noſtre Dieu
Qu'il ait pitié du peuple Hebrieu,
Qu'il appaiſe ſon ire,
Et ſa verge retire.

Le Chœur des Iuifues.

Qu'il vueille ſauuer noſtre Roy,
Pour deſormais viure en ſa loy,
Gardant ſon ame pure
D'idolâtre ſouillure.

Amital.

Leuons nos mains au ciel et nos larmoyans yeux,
Iettons-nous à genoux d'vn cœur deuotieux,
Et ſoupirant enſemble à ſa maieſté haute,
Le prions qu'il luy plaiſe effacer noſtre faute.
O ſeigneur noſtre Dieu, qui nous ſauuas iadis
Par le milieu des flots qu'en deux parts tu fendis,
Conduiſant de ta main ton peuple Iſraëlite,
Quand tu l'eus deliuré du ioug Madianite,
Qui l'armee ennemie abyſmas ſous la mer,
Qui aux profonds deſerts nous gardas d'affamer,
Qui ſur le mont Oreb apparus à nos Peres,
Et leur fis receuoir tes edits ſalutaires,
Qui leur donnas ſecours par les Anges du ciel,
Qui leur baillas la terre ondoyante de miel
D'Aphec et de Hebron, briſant les exercites
De Bethel, de Gaſer, et des forts Ammonites:
Qui n'agueres ſauuas Manaſſe noſtre Roy
Des ceps de Babylon, ſe retournant à toy,

Pardonneur, pitoyable, eſtens ſur nous ta veuë,
Et voy l'affliction dont noſtre ame eſt repeuë.
Pren Seigneur, pren Seigneur, de nous compaßion,
Aye, Seigneur, pitié de la pauure Sion,
[268v] Ne l'extermine point, nous ſommes la ſemance
D'Iſac ton ſeruiteur, tes enfans d'alliance:
Ne nous reprouue point, Pere, fay nous merci,
Deliure Sedecie et ſes enfans außi.
Ainſi puißions touſiours rechanter tes louanges,
Et bannir loing de nous tous autres Dieux eſtranges.

Le Chœur des Iuifues.

Madame leuons-nous, leuons-nous, car voici
La Royne auec ſon train qui s'approche d'ici.

LA ROYNE. SA GOVVERNANTE. AMITAL. LE CHŒVR.

La Royne.

O Beau Soleil luiſant, qui redores le monde
Außi toſt que la nuit te voit ſortir de l'onde,
Rayonnante lumiere, œil de tout l'vniuers,
Qui dechaſſes le ſomme et rens nos yeux ouuers,
Tu ſois le bien venu ſur ces belles campagnes,
Bien venu le bonheur de qui tu t'accompagnes:
Ta clairté nous fait voir le deſirable fruit
Du fort victorieux, dont nous oyons le bruit.
Nous voyons maintenant les Rois Iſraelites
Et leurs peuples reſtez à nos fiers exercites
Amener par troupeaux, miſerable butin:
La fin de nos trauaux nous auons ce matin.
Mais qu'eſt-ce que ie voy?

La Gouuernante.

C'eſt la tourbe eſtrangere
Des filles de Iuda, qui pleurent leur miſere.

La Royne.

Helas! quelle pitié, i'ay le cœur tout emeu,
Ie voudroy n'auoir point vn tel deſaſtre veu.

La Gouuernante.

Elles viennent vers nous.

La Royne.

Cefte ancienne femme,
Qui marche la premiere, eft quelque grande Dame,
[269] Ie voy qu'on la refpecte. hé que c'eft que de nous!
Que voyla, ma compagne, vn beau miroüer pour tous.

Amital.

Royne, à qui la fortune eft conftamment profpere,
S'il fe trouue conftance en chofe fi legere,
Efpoufe d'vn grand Roy, qui va feigneuriant
Sous le vouloir de Dieu les peuples d'Orient,
Soyez nous fauorable, et que les durs efclandres
De nous et de Sion maintenant mife en cendres
Vous molliffent le cœur, fi qu'ô Royne, par vous,
Le Roy noftre vainqueur nous foit propice et doux.
Tout ce troupeau captif d'vne voix vous fupplie,
Las! pour Dieu que voftre ame à la pitié fe plie:
Que nos humides pleurs et nos cris ne foyent vains,
Nous fommes à vos pieds, nous vous ioignons les mains.
Voyez de nos enfans les prieres tendretes,
Prenez compaßion de ces creaturetes.

La Royne.

Madame, leuez vous.

Amital.

Ce nom ne m'appartient,
Ainçois le nom de ferue à mon malheur conuient,
Ie fuis ores de Royne efclaue deuenuë:
Prenez pour vous feruir ma vieilleffe chenuë,
Ie vous la viens offrir: voftre condition
Adoucira l'aigreur de ma fuiection.
»La dignité du maiftre eft aux ferfs honorable,
»Et leur ioug, bien que dur, en eft plus fupportable.

La Royne.

Ma mere, leuez-vous, et vous Dames außi
Qu'vn defaftre commun fait lamenter ici.
Voftre malheur ne fait que moins ie vous honore,
Ains fait qu'auec douleur vos ennuis ie deplore.

»Il ne faut que Fortune eleue noſtre cœur,
»Pour vous voir maintenant eſprouuer ſa rigueur,
»Que tous hommes mortels doiuent ſans ceſſe craindre,
[269v] »Soit Roy, ſoit laboureur, le grand plus que le moindre.
Helas! que ſçauons-nous ſi ce iour ſeulement
Ternira point noſtre heur de quelque changement?
»Nul ne vit aſſeuré des preſens de Fortune:
»Elle eſt aux hommes mere et marâtre commune:
»Ses inſtables faueurs volant ſur noſtre chef,
»Bien ſouuent en leur place y laiſſent du mechef:
»Et comme peu de temps auecques nous ſeiournent,
»Außi le mal chaßé, ſouuent elles retournent.
Partant conſolez-vous, mes Dames, et penſez
Que les preſens malheurs contre vous elancez
Ne vous rendent vers moy plus viles que n'aguieres
Que du ſort vous auiez les faueurs iournalieres.

Amital.

Dieu pour cette bonté vous bien-heure touſiours,
Et iamais le malheur n'amertume vos iours:
En vous ſeule apres luy giſt noſtre confiance.

La Royne.

Tout depend du Roy ſeul, nul que luy n'a puiſſance.

Le Chœur.

Suppliez-le pour nous, Madame, nous ſçauons
Que ſi vous le priez nos maris nous ſauuons,
Nous ſauuons Sedecie.

Amital.

Hé miſerable prince
Que iamais n'euſſes-tu commandé ſur prouince!
Ne nous refuſez point, Madame, ainſi iamais
Ne vous puiſſe toucher le deſaſtre mauuais,
Puißiez-vous deuider vne longue ieuneſſe,
Et ſaine paruenir en heureuſe vieilleſſe,
Abondante en enfans, abondante en honneur,
Abondante en l'amour du Roy voſtre ſeigneur.

La Royne.

Ie m'emploiray pour vous, n'en ayez point de doute:
Mais i'ay peur qu'irrité ma priere il n'eſcoute.

Amital.

Si fera ſi Dieu plaiſt.

La Royne.

Vous l'auez outragé.

Amital.

Il eſt vray : mais Madame, il en eſt bien vengé.

[270] La Royne.

Vn Roy vainqueur n'a point de borne en ſa vengence.

Amital.

»Si la faut-il touſiours conformer à l'offenſe.

La Royne.

Voire mais il ſera iuge en ſa paßion.

Amital.

»Tout braue cœur eſt lent à la punition.

La Royne.

Il eſt tout magnanime, et ne tend qu'à la gloire.

Amital.

Il ſe doit contenter d'auoir eu la victoire.

La Royne.

Ainſi puiſſe aduenir.

Amital.

Le genereux Lion.

La Royne.

I'entens bien : mais le crime eſt de rebellion.

Amital.

Nous ſommes rebellez, voire, ie le confeſſe.

La Royne.

Iamais vn Roy tel crime impuni ne relaiſſe.

Amital.

Las! sommes-nous sans peine? hé Dieu vous nous voyez!

La Royne.

Helas! ie ne dy pas que ſans peine ſoyez,
Vous ſouffrez trop de mal, ie m'en compaßionne,
Mais ie crains que le Roy de plus griefue en ordonne.

Amital.

Que ſçauroit-il pis faire?

La Royne.

Il vous feroit mourir.

Amital.

Ce n'eſt pas nous mal faire, ains noſtre mal guarir.
Madame pleuſt à Dieu, pleuſt à Dieu noſtre pere,
Que ie fuſſe (ha quel heur!) morte en ma prime-vere,
Et que cette vieilleſſe en ſillons n'euſt creuſé
Mes tremblotantes mains, et mon viſage vſé!
La mort, bien que haſtiue, euſt affranchi mon ame
De tant de paßions que i'ay ſouffert, Madame.
Ie n'euſſe veu deux fois ardre noſtre Cité,
Le maſſacre du peuple et ſa captiuité:
Helas! ie n'euſſe veu ce que voir me faut ores,
Et que voir me faudra ſi ie ſuruis encores.
O Mort, ne tarde plus, tourne ici, vien à moy,
De ton dard ſecourable arrache mon eſmoy.

La Royne.

Ne vous deſolez point: il n'eſt ſi dure vie,
Qui ſans deſplaire à Dieu, à la mort nous conuie.
Confortez-vous d'eſpoir.

Amital.

Ie n'ay plus qu'eſperer,
[270v] Mais i'ay beaucoup à craindre et beaucoup endurer.

La Royne.

Il n'eſt malheur ſi grand que l'eſpoir n'adouciſſe.

Amital.

Il n'eſt malheur ſi grand que l'eſpoir ne nourriſſe.

La Royne.

Voire mais vn chacun l'eſperance reçoit.

Amital.

»Voire mais vn chacun l'eſperance deçoit.

La Royne.

»La mort ne manque point, elle vient trop haſtiue.

Amital.

»La mort aux affligez vient touſiours trop tardiue.

La Royne.

Voſtre bonheur peut bien retourner derechef.

Amital.

Mais pluſtoſt recroiſtra noſtre obſtiné mechef.

La Royne.

Comment vous eſt venu ce comble de miſeres?

Amital.

Nous auons du grand Dieu prouoqué les choleres.

La Royne.

Comme aduint voſtre priſe?

Amital.

Hé hé le cœur me fend,
La trop grande douleur le parler me defend.

La Royne.

Laiſſez donc ce propos.

Amital.

Non, s'il vous plaiſt, madame,
Combien que de tourmens il rebleſſe mon ame.
Mais ce n'eſt plus à moy d'euiter les ennuis,
Ie ne ſuis que triſteſſe, autre cas ie ne ſuis.

La Royne.

Contez nous ce malheur s'il ne vous deſagree.

Amital.

Le cours de mon malheur diſcouru ſe recree.
Deſia le grand flambeau, qui court perpetuel,
Auoit fait deſſur nous vn voyage annuel,
Et luiſant retraçoit vne courſe ſeconde,
Ayant par deux ſaiſons retournoyé le monde,
Depuis que voſtre armee, effroyable en ſoudars,
Noſtre ville aßiegeoit, cloſe de toutes pars.
Vos baliſtes auoyent ſa muraille perſee,
Ieruſalem eſtoit à demy renuerſee:
La plus grand' part du peuple et des chefs eſtoyent morts:
Nous auions ſouſtenu mille ſanglans efforts,
Reſolus à la mort, plus que Lionnes fieres,
Defendant leurs petits qu'on force en leurs tanieres:
[271] La faim, plus que le fer, palles nous combatoit,
Et la ferocité de nos cœurs abbatoit.
Le peuple allangouré, ſans courage, ſans force,
Deſcharné ſe trainoit, n'ayant rien que l'eſcorce
Qui luy couuroit les os, et ceſte maigre faim
Eſtouffoit les enfans en demandant du pain.

Nous reſſemblions, errants par les places dolentes,
Non des hommes viuans, mais des larues errantes,
Et ia ceſte fureur tellement nous preſſoit,
Que de ſon propre enfant la mere ſe paiſſoit.
Las! ie tranſis d'horreur, ie forcene, i'affole,
Ce triſte ſouuenir m'arreſte la parole!

La Royne.

Ne vous adeulez point, reprenez vos eſprits,
Et relaiſſez pluſtoſt ce diſcours entrepris.

Amital.

Ie le continuray, combien qu'il me deſplaiſe.

La Royne.

Ne vous y forcez point, faites-en à voſtre aiſe.

Amital.

Or le ſac de Sion, et ſa captiuité
Predits, eſtoyent venus à leur temps limité:
Ia le mal nous touchoit (telle eſtoit l'ordonnance
Du grand Dieu, qui vouloit chaſtier noſtre offenſe)
Et comme lors qu'il veut nous punir rudement,
Il fait que nous perdons tout humain iugement.
Nous en fuſmes ainſi: car n'ayans corps de garde,
Sentinelle ny ronde, et ſans nous donner garde,
Comme ſi retirez fuſſent nos ennemis,
En nos couches ſans peur repoſions endormis,
Quand (ô cruel mechef!) lors que la nuit ombreuſe
Vers le iour ſommeillant cheminoit pareſſeuſe,
Par le ciel tenebreux, que le ſomme enchanteur
Verſoit dedans nos yeux vne aueugle moiteur,
Qu'en la terre et au ciel toute choſe eſtoit coye,
[271v] Tous animaux dormans fors la plaintiue Orfroye,
Le camp de Babylon ſans crainte des hazars
Auec grands hurlemens échele les rempars,
Donne dedans la breche, et ne trouuant defenſe,
Rangé par eſcadrons dans la ville s'elance:
Gaigne les carrefours, s'empare des lieux forts,
Et ſur le temple ſaint fait ſes premiers efforts.
Tout eſt mis aux couteaux, on n'eſpargne perſonne,
A ſexe ou qualité le ſoldat ne pardonne:

Les femmes, les enfans, et les hommes âgez
Tombent ſans nul eſgard peſle-meſle eſgorgez.
Le ſang, le feu, le fer, coule, flambe, reſonne,
On entend maint tabour, mainte trompette ſonne,
Tout eſt ionché de morts, l'ennemy ſans pitié
Meurtriſt ce qu'il rencontre, et le foule du pié.
Or le Roy, qui ſoudain entendit cet eſclandre,
Troublé ſaute du lict, et va ſes armes prendre,
Pour mourir au combat: mais ayant entendu
De ſes gens effroyez que tout eſtoit perdu,
Il deſcend en ſegret auecques ſa famille,
Et par vne poterne abandonne la ville.
Vn chemin ſe preſente aux montagnes tendant
Pour gaigner l'Arabie et laiſſer l'Occident:
Il eſt rude, pierreux, raboteux et ſauuage,
Les rocs des deux coſtez mal-aiſent le paſſage:
Ores il faut grimper à mont vn rocher droit,
Ore il faut deualer par vn chemin eſtroit,
Vous voyez à vos pieds l'horreur d'vn precipice,
Qui fait en le voyant que le poil en heriſſe.
Vn torrent bruit à bas, qui court en bouillonnant,
Entrainant maints Ormeaux qu'il va deracinant.
[272] Là le Roy, ſes enfans, et nous autres pauurettes
Cheminons en frayeur par des voyes ſecrettes.
La nuit eſtoit obſcure, et nos humides yeux
Ne voyoyent pour conduite aucune lampe aux cieux,
Toutefois en bronchant, en tombant à toute heure,
Nous franchiſſons en fin ceſte rude demeure:
Deſcendons en la plaine, et haſtons noſtre pas,
Chaſque mere portant ſon enfant en ſes bras.
Vous eußiez eu pitié de nous voir demy-nues
Courant et haletant par ſentes incognuës,
Le front eſcheuelé, regardant à tous coups
Si l'ennemy ſanglant accouroit apres nous.
Mais las! comme le iour encommençant ſa peine
Nous éclairoit errans par la deſerte plaine,
Aupres de Iericho nous entendons hennir
Des cheuaux, et ſoudain nous les voyons venir:

Alors nous commençons à nous battre et deſtordre,
Deçà delà courir en vn confus deſordre,
Les hommes s'écarter où les chaſſoit la peur:
Le Roy ſeul demeura trop attendry de cœur
De voir nos paßions, et ces petites ames
Qui luy tendoyent les mains pres les Roynes ſes femmes.
Außi toſt les coureurs nous viennent enfermer,
Se ſaiſiſſent de nous, font le Roy deſarmer,
Nous ameinent icy, hommes, femmes enſemble,
Comme à meſme deſtin le malheur nous aſſemble.
Las! prenez-en pitié, mercy nous vous crions,
Nous n'eſperons qu'en vous, ſeule nous vous prions.

La Royne.

Hà Dieu quel deſconfort! que la fortune aduerſe
Ce pauure peuple Hebrieu cruellement trauerſe!
Le cœur me bat au ſein d'ouir tant de malheurs.

[272v] **La Gouuernante.**

Pourquoy vous geſnez-vous d'inutiles douleurs?
Madame, et que vous ſert d'affliger voſtre vie
Pour les calamitez d'vne tourbe aſſeruie?

La Royne.

Ah pour Dieu taiſez-vous, il nous en pend autant:
Le ſort n'eſt pas vers nous plus que vers eux conſtant.

Le Chœur.

Hé hé hé!

Amital.

Las! madame.

La Royne.

Et que vous puis-ie faire?

Amital.

Employez-vous pour nous.

La Royne.

C'eſt vn faſcheux affaire.

Amital.

Nous refuſerez-vous?

Le Chœur.

Nous delaiſſerez-vous?

La Royne.

Non, mais ie crains du Roy l'imployable courrous
Encontre voſtre race, et qu'impetrer ne puiſſe
Qu'en rigueur de vos Chefs l'offenſe il ne puniſſe.

Le Chœur.

Helas! que ferons-nous?

La Royne.

Ne vous deconfortez,
Ains auec bon eſpoir vos ennuis ſupportez.

Chœur.

DIſons adieu, mes compagnes,
A nos chetiues campagnes,
Où le Iourdain doux-coulant
Va ſur le ſable ondelant.
Adieu terre plantureuſe
N'aguere ſi populeuſe,
Terre promiſe du ciel,
Toute ondoyante de miel.
Adieu Siloé, fonteine
Dont la douce eau ſe pourmeine
Dans le canal de Cedron,
Serpentant à l'enuiron.
Adieu couſtaux et valees,
[273] Adieu riues deſolees,
Adieu verdureux Hebron,
Vieil territoire d'Efron.
Sur toy montaignette ſainte,
Le bon Abram fiſt ſa plainte,
Comme il fiſt ſur toy Bethel
Fumer ſon premier autel.
Adieu Cité, renommee
Sur les citez d'Idumee,
Que iadis vn Roy conquit
Du Iebuſan, qu'il veinquit.
Et vous naguiere edifice
Le plus rare en artifice,

Et en ornemens diuers
Qu'il fuſt temple en l'vniuers.
Las! nous vous laiſſons, pauurettes,
De ces barbares ſugettes,
Qui nous trainent inhumains
En des Royaumes lointains:
Où faudra que noſtre vie
A leur vouloir aſſeruie,
Languiſſe eternellement
En deplorable tourment.
Car comme aurions-nous courage,
Eſtans en vn tel ſeruage,
Le cœur ſerré de douleurs,
De donner tréue à nos pleurs?
Quand nous ne pouuons tant faire,
Qu'il puiſſe à noſtre ame plaire
De chanter à l'Eternel
Vn cantique ſolennel?
[273v] Et qu'adeulez nous ſouuienne
Sur la riue Aßyrienne
Des innombrables bien-faits
Que ſa bonté nous a faits?
Et crains qu'en meſme oubliance
Ne tombe la ſouuenance,
Auecques l'affection
Que nous deuons à Sion.
»Si eſt-ce pourtant, ſi eſt-ce
Qu'il ne faut que la triſteſſe,
Bien que dure, ait le pouuoir
De nous tirer du deuoir:
Ains quelque grand que puiſſe eſtre
Noſtre malheur, reconnoiſtre
Que nous le meritons bien,
Et que Dieu veut noſtre bien.
»Faut inuoquer ſa clemence,
Auoir du mal repentence,
Et ferme propos en ſoy
»De viure ſelon ſa loy.

»Eleuer vers luy la face,
»Auoir recours à ſa grace,
»Qui eſt promiſe à celuy
»Qui met ſon attente en luy.
Sus donc prions-le captiues,
Sur ces infidelles riues,
Qu'il vueille apres ſon courroux
Se reſſouuenir de nous.

---

[274] ACTE III.

NABVCHODONOSOR. LA ROYNE.

Nabuchodonoſor.

IE le tiens ie le tiens, ie tiens la beſte priſe,
Ie iouis maintenant du plaiſir de ma priſe,
I'ay chaßé de tel heur que rien n'eſt eſchappé:
I'ay leſſe et marquacins enſemble enueloppé.
Le cerne fut bien fait, les toiles bien tendues,
Et bien auoyent eſté les bauges reconnues:
Les Veneurs ont bien fait, ie le voy, c'eſt raiſon
Que chacun ait ſa part de cette venaiſon.
Quant au ſurplus ie veux qu'il en ſoit fait curee.

La Royne.

Vous auez en vos mains la proye deſiree,
Selon voſtre vouloir en pouuez ordonner,
Soit pour punir leur coulpe ou pour leur pardonner.

Nabuchodonoſor.

Pardonner? hà pluſtoſt ſera le ciel ſans flames,
La terre ſans verdure, et les ondes ſans rames,
Pluſtoſt pluſtoſt l'Eufrate encontre-mont ira,
Et pluſtoſt le Soleil en tenebres luira.

La Royne.

»Qui pardonne à quelcun le rend ſon redeuable.

Nabuchodonoſor.

»Qui remet ſon iniure il ſe rend meſpriſable.

La Royne.

»Pardonnant aux veincus on gaigne le cœur d'eux.

Nabuchodonoſor.

»Pardonnant vn outrage on en excite deux.

La Royne.

La douceur eſt touſiours l'ornement d'vn monarque.

Nabuchodonoſor.

»La vengence touſiours vn braue cœur remarque.

La Royne.

»Rien ne le ſouille tant qu'vn fait de cruauté.

Nabuchodonoſor.

»Qui n'eſt cruel n'eſt pas digne de royauté.

La Royne.

»Des peuples vos ſuiets l'aduis eſt au contraire.

Nabuchodonoſor.

»Ce que le prince approuue à ſon peuple doit plaire.

[274v] **La Royne.**

»Le vice, où qu'il puiſſe eſtre, eſt touſiours odieux.

Nabuchodonoſor.

»La haine des ſuiets nous rend plus glorieux.

La Royne.

»Quelle gloire de n'eſtre honoré que par feinte?

Nabuchodonoſor.

»Mais c'eſt vne grandeur de l'eſtre par contreinte.
»La louange et l'amour ſont communs à chacun,
»Mais de contraindre vn peuple à tous n'eſt pas commun,
»Il n'appartient qu'aux grans. Les Rois ſont craints de force
»Et les petits aimez par vne douce amorce.

La Royne.

Vous le ſerez comme eux n'aimant que la vertu.

Nabuchodonoſor.

Cela ſentiroit trop ſon courage abatu.
»Celuy ne regne pas qui ſon vouloir limite:
»Aux Rois qui peuuent tout, toute choſe eſt licite.

La Royne.

»Vn Prince qui peut tout ne doit pas tout vouloir.

Nabuchodonoſor.

La volonté d'vn Prince eſt conforme au pouuoir.

La Royne.
Conformez-vous à Dieu, dont la force eſt ſupréme.
Nabuchodonoſor.
Dieu fait ce qu'il luy plaiſt, et moy ie fay de meſme.
La Royne.
Hà, Monſieur, ie vous prie ayez propos plus ſains.
»Dieu rabaiſſe le cœur des Monarques hautains
»Qui s'egalent à luy, et qui n'ont cognoiſſance
»Que tout humain pouuoir prouient de ſa puiſſance.
Vous voyez par ce Roy (dont les anceſtres ont
Porté ſi longuement le diadême au front,
Et ores voſtre eſclaue, accablé de miſeres)
Combien les Royautez ſont choſes paſſageres.
Maintenant nous marchons ſur tous Rois trionfans,
Mais las! nous ne ſçauons quels ſeront nos enfans.
Que dis-ie nos enfans? quels nous ſerons nous meſmes,
Si nous aurons touſiours au chef ces diadêmes.
»Plus le ſort nous careſſe et plus craindre il nous faut.
»Car plus il nous eleue et plus cherrons de haut.
Nabuchodonoſor.
Ie n'en ay point de crainte.
La Royne.
Et c'eſt ce qui m'en donne.
[275] »La desfiante peur aſſeure vne couronne,
»Elle fait la prudence, et rarement s'eſt veu
»Qu'vn homme ſoit tombé ſous le malheur preueu.
Nabuchodonoſor.
Laiſſons-là ce diſcours, il eſt plein de triſteſſe.
La Royne.
Laiſſons-le, mais außi laiſſez toute rudeſſe,
Ie vous pri pardonner à ce peuple captif,
Ne vous ſouillez au ſang de ſon Prince chetif.
Nabuchodonoſor.
C'eſt vn peuple mechant qui touſiours ſe rebelle:
L'autre eſt vn Roy pariure, vn traiſtre, vn infidelle.
La Royne.
Encore qu'il ſoit tel, ſi ne deuez-vous pas
Le meurtrir de froid ſang, c'eſt trop que du treſpas.

Nabuchodonofor.

Bien que i'euffe à bon droit de l'égorger enuie,
Pour vous gratifier ie luy donne la vie:
Non qu'il ne foit puny: car un fi grand forfait
Ne doit couler fans peine à celuy qui l'a fait.
Ie veux voir fon maintien et fes raifons entendre.
Sus, amenez-le moy.

La Royne.

Ie ne veux pas l'attendre,
I'aurois trop de pitié de voir ce pauure Roy
Par defaftre reduit en fi grand defarroy.

Nabuchodonofor.

Hà ie iure le ciel que voftre felonnie
Sera plus griefuement que de la mort punie.
Vous viurez vous viurez, mais fera tellement
Que vos iours rouleront en continu tourment.
Vous requerrez la mort de borner vos tortures,
Voyant deuant vos yeux meurtrir vos creatures,
Efgorger vos amis, les Preftres de la loy,
Qui mutins vous ont fait eleuer contre moy.
Mais qu'eft-ce que i'entens? qui font ces voix plaintiues?
D'où part cefte trifteffe? hà font ces tourbes Iuifues,
Elles viennent vers moy, c'eft en vain: par leurs cris
Les malheurs qu'elles ont ne feront defaigris.

[275v] AMITAL. LES ROYNES. NABVCHODONOSOR.

Amital.

ALlons, dolent troupeau, poßible nos prieres
Et les cris redoublez de tant de prifonnieres
Attendriront fon cœur: il n'eft pas vn rocher,
Il n'eft pas vn Dragon qui fe paiffe de chair.
Approchez donc mes Brus, lafchez la bonde aux larmes,
Soupirez, fanglotez, defployez toutes armes,
Guerroyez vos cheueux, n'efpargnez voftre teint,
Que voftre fein d'albaftre en voftre fang foit teint.

Les Roynes.

D'ennuis et de laugueurs nos larmes ſont nourries,
Sans cela dés long temps elles fuſſent taries:
Mais la ſource en eſt viue, et ne faut débonder
Leurs canaus, pour les faire en larmes abonder.

Amital.

Ie le voy: las, mon Dieu, vien et nous fauoriſe,
Inſpire nous, mon Dieu, conduy noſtre entrepriſe.
O qui, domteur du monde, auez ſous voſtre loy
Ce terreſtre Vniuers, grand monarque, grand Roy,
Cheri de l'Eternel, qui de voſtre exercite
Et de tous vos deſſeins eſt la ſeure conduite,
Comme vous l'imitez en courage indomté
Et en toute puiſſance, imitez ſa bonté.
»Touſiours il ne foudroye, et touſiours en menace
»Pour nos impietez il ne ride ſa face:
»Souuent il ſe tempere, et rompant ſon courroux
»Apres la repentence il ſe monſtre plus doux.
Helas ſoyez-nous tel, monſtrez-vous debonnaire
Enuers nous crimineux, Dieu ſoit voſtre exemplaire.
Pardonnez nos forfaits: humbles à deux genoux
[276] Nous demandons pardon, helas pardonnez-nous!

Nabuchodonoſor.

Quel pardon voulez-vous?

Amital.

Deliurez Sedecie.

Nabuchodonoſor.

Ce mechant, de qui l'ame eſt au mal endurcie!

Amital.

Il eſt aſſez puny de ſes crimes paſſez.

Nabuchodonoſor.

Sa faute ne ſçauroit eſtre punie aſſez.

Amital.

»Vn grand crime demande vne clemence grande.

Nabuchodonoſor.

»Vn grand crime touſiours vn grand torment demande.
Leuez-vous, ie ne veux que vous ſoyez ainſi.

Amital.

Nous ſommes comme il faut pour demander merci.
»Ne nous refuſez point: ſ'il n'eſtoit point d'offenſe,
»Vn Roy n'auroit moyen de monſtrer ſa clemence.
»Sire, il eſt tout certain, le crime d'vn ſuget
»Sert aux bontez d'vn Roy d'honorable ſuget:
»Et plus ce crime eſt grand que veinqueur il pardonne,
»Et plus en pardonnant de louange il ſe donne.
»C'eſt plus de ſe domter, domter ſes paßions,
»Que commander Monarque à mille nations.
Vous auez ſubiugué maintes belles prouinces,
Vous auez combatu les plus belliqueux Princes,
Et les plus redoutez, mais vous l'eſtiez plus qu'eux,
Tous enſemble n'eſtoyent tant que vous belliqueux:
Mais en vous ſurmontant, qui eſtes indomtable,
Vous acquerrez victoire à iamais memorable.
Vous aurez double honneur de nous auoir desfaits,
Et d'auoir, comme Dieu, pardonné nos mesfaits.

Nabuchodonoſor.

»Le naturel des Dieux eſt de punir le vice.

Amital.

»Dieu prefere touſiours la clemence à iuſtice,
»Et ne reboutte point de ſa grace celuy,
»Quelque pecheur qu'il ſoit, qui ſe retourne à luy.
Soyez tel, ſoyez Sire, vn ſauueur de coupables,
Iettez ſur nous vn rais de vos yeux pitoyables.
[276v] La douceur en vn Prince eſt vn celeſte don.
Helas pardonnez-nous, et faites nous pardon.

Nabuchodonoſor.

Vous ne parliez ainſi, quand en fiere arrogance
Vos enfans rebellez deſpitoyent ma puiſſance,
Amorcez du ſecours dont l'Egypte a manqué:
Car alors ſans raiſon vous m'auez attaqué.

Amital.

Las! qu'y eußé-ie fait? ie ne m'en ſuis pas teuë,
Ie predis ces malheurs, mais ie ne fus point creuë,
Ny Ieremie außi, Ieremie à qui Dieu
Faiſoit voir les deſtins du pauure peuple Hebrieu.

Ie predis ie predis auecques maintes larmes
Le mal qui nous viendroit de prouoquer vos armes.
Mais la ieuneſſe ardante et prompte aux changemens,
Touſiours miſt ſous le pié nos amonneſtemens:
Si que mon fils poußé de leurs voix indiſcrettes,
Et des predictions de quelques faux Prophetes,
A ſon dam et au noſtre et de noſtre Cité
S'allia de Nechon, dont fuſtes irrité.

Nabuchodonoſor.

Eus-ie tort de pourſuiure vn rompeur d'alliance,
Et qui print contre moy d'Egypte l'accointance?

Amital.

Non, vous n'euſtes pas tort, et non non, ce fut nous,
Nous meſmes de nos maux ſommes cauſe, et non vous.

Nabuchodonoſor.

»Qui a fait le dommage en doit porter la peine.

Amital.

Ne l'auons-nous portee? hà qu'elle eſt inhumaine!
Hà qu'elle eſt angoiſſeuſe!

Nabuchodonoſor.

Et qu'auez-vous ſouffert?

Amital.

Las! n'eſt-ce rien ſouffrir quand vn Royaume on perd?
»Sire, Dieu vous en garde. Il n'eſt rien plus eſtrange
»Que faire d'vn Royaume à des priſons eſchange.
Quels ſupplices plus grands peuuent eſtre ſoufferts
Par vn Prince, que d'eſtre inceſſamment aux fers?
Voir ſes enfans captifs, ſes femmes en ſeruage,
[277] Son peuple mis à mort, et ſa ville au pillage?
Soit de tant de malheurs voſtre cœur ſatisfait.

Nabuchodonoſor.

Ce n'eſt encore rien au prix de ſon forfait.

Amital.

Hé que voulez-vous plus? eſtes vous implacable?
Eſtes vous vn Tyran, vn Prince inexorable?
Vn homme ſans pitié? donnez-vous pour repas
A voſtre ame, à vos yeux, des Princes le treſpas?

Voulez-vous qu'à iamais la belle renommee
De vos victoires ſoit de meurtres diffamee?
La voulez-vous ſouiller? la voulez-vous ternir?
Vous rendre abominable aux races à venir?
Hà ne le faites pas, ne le faites pas, Sire,
Ne contaminez point de meurtres voſtre empire,
Eſpargnez noſtre ſang, vous aurez des remors
Si vous nous maſſacrez, pires que mille morts.

Nabuchodonoſor.

Ie pardonne à voſtre âge.

Amital.

Helas! ie vous rens grace,
Ie ne demande point que pardon on me face,
Faites moy demembrer, faites moy torturer,
Faites à ce vieil corps tout ſupplice endurer:
Soulez vous en ma peine, et que ie ſatisface
Seule pour Sedecie, et pour toute ſa race.
Il ne peut receuoir effort plus violant
Que voir deuant ſes yeux ſa mere bourrelant.
Là donc martyrez moy, verſez ſur moy voſtre ire,
Le tourment que i'auray ſera double martyre,
Torturant mere et fils par ma ſeule douleur:
Sçauriez-vous inuenter vn outrage meilleur?

Nabuchodonoſor.

Ie ne veux l'innocent ſouffrir pour le coupable.

Amital.

Innocente ie ſuis, partant non puniſſable.

Nabuchodonoſor.

Ie ne veux pas außi qu'aucun mal vous ſouffrez.

Amital.

Il faut donc que mon fils ores vous deliurez:
[277v] Il ne peut rien ſouffrir que ie ne le reſſente,
A ſon bien et ſon mal ie ſuis participante.
Si doncques il vous plaiſt m'exempter de tout mal,
Faites, las! que ce bien à nous deux ſoit egal.

Nabuchodonoſor.

Vous eſtes ſans delit, mais il n'eſt pas de meſmes.

Amital.

Puniſſez donc ſon crime en moy qui ſuis luy-meſmes:
Soit voſtre cœur vengé par mon ſanglant treſpas,
Que ma mort vous ſuffiſe et qu'il ne meure pas.
Außi bien ſuis-ie aſſez puniſſable, eſtant celle
Qui au monde ay produit ce Roy voſtre rebelle.
Hé! n'eſt-ce pas aſſez? ie ſuis cauſe de tout,
Sans moy noſtre Cité fuſt encore debout,
Le ſacré Temple en gloire: et ſans moy le colere
Ne vous forceroit d'eſtre enuers nous ſanguinaire,
Qui nous eſtiez ami, nous cheriſſant ſur tous.

Nabuchodonoſor.

I'ay touſiours bien aimé Ioſie voſtre eſpoux.

Amital.

Helas! aimez-le encore apres la ſepulture,
Conſeruez cet amour en ſa progeniture:
Souuenez-vous de luy, c'eſtoit vn prince bon,
Qui touſiours honoroit les Rois de Babylon.
Qu'il vous eſtoit deuôt! ſa propre ſeigneurie
Ne luy eſtoit de rien au prix de l'Aſſyrie.
Il me diſoit ſouuent ne rien tant deſirer
Que de voir voſtre empire en tout bien proſperer
Et s'accroiſtre en pouuoir: le ſoing de voſtre gloire
A poſſedé ſon cœur iuſqu'en la tombe noire.

Nabuchodonoſor.

Qui a ſon fils émeu de s'armer contre moy?

Amital.

Ie ne ſçay qui l'a meu de vous fauſſer la foy.
Mais pourtant, ie vous pri ne vous y vouloir prendre,
Ains pluſtoſt deſſur luy voſtre douceur eſtendre.
Que la bonté du pere efface en voſtre cœur
[278] Et de l'enfant la coulpe, et de vous la rancœur.
Il a bien merité que lon le reconnoiſſe,
Que ſon loyal ſeruice en ſon fils apparoiſſe:
Helas monſtrez-le donc, vous ſçauez qu'il eſt mort
En combatant pour vous ſur l'Arabique bord,
Lors que le Roy d'Egypte attrainant ſon armee,
Iuſqu'à l'Eufrate entra par la terre Idumee.

O Prince genereux! ô cœur vrayment Royal!
Qui fus à ton ami ſi conſtamment loyal,
Maintenant que tu vis ſur les voûtes celeſtes,
Regarde de Iuda les miſerables reſtes:
Et ſi tu as encor des tiens quelque ſouci,
Si tes yeux immortels penetrent iuſqu'ici,
Mon eſpoux, mon ſeigneur, aide-nous à cette heure,
Aßiſte Sedecie, et fay tant qu'il ne meure.
Supplie à l'Eternel, qui les courages meut
Des grands Rois de la terre à faire ce qu'il veut,
Qu'ores à la douceur ce monarque il inſpire,
Si que de noſtre ſang ſon poignard il retire.

Nabuchodonoſor.

Ie ſçay bien que Ioſie en ma querelle eſt mort,
Mais cela ne fait pas que voſtre fils n'ait tort.

Amital.

Il a tort voirement, perſonne ne le nie,
Ie ne l'excuſe point, ſa faute eſt infinie:
Mais faites, ie vous pry, que voſtre humanité
Le ſoit encores plus, ait plus d'infinité.
Reguerdonnez en luy le treſpas de ſon pere,
Et la captiuité de Ioachas ſon frere.
Que diroit-on de vous, ſi des Rois vos amis
Les enfans, pour loyer, à la mort eſtoyent mis?
Qui voudroit plus vous ſuiure, et aux combats dépendre,
Comme fiſt mon eſpoux, ſa vie à vous defendre?
[278v] Las! par vous ie ſuis veuſue, et par vous à Memphis
Pleure deſſous les ſers mon miſerable fils,
Heritier de ſon pere au royal diadême,
Et encore heritier en vn deſaſtre meſme.
Ne vous en chaut-il point? n'auez-vous point au cœur
Quelque epoinçonnement de ma iuſte langueur?

Nabuchodonoſor.

Quand reſſemblant Ioſie vn prince Iudaïque
N'a prins pour m'affaillir le parti Memphitique,
Ie l'ay gratifié l'aßiſtant au beſoing,
Et les bornes iettant de ſes terres plus loing:

Mais ſi quelqu'vn ſe ligue auec mes aduerſaires,
Qu'il ne face bouclier des vertus de ſes peres,
Ie ne les poiſe point, pour n'eſtre liberal
A ceux qui ſans raiſon me pourchaſſent du mal.

Amital.

Hé qu'ay-ie fait pauurette? en quoy pouuez-vous dire
Que i'aye oncque entrepris d'eſperonner voſtre ire?
A-ce eſté quand Ioſie armé vous ſecourut?
Qu'il combatit pour vous? que pour vous il mourut?
A-ce eſté quand mon fils lié comme vn forçaire
Fut eſclaue pour vous, ſa ville tributaire?
Las! touſiours le malheur nous tombe ſur les bras,
Et vous eſtant amis et ne vous l'eſtant pas.

Nabuchodonoſor.

Ie ne me plains de vous, n'en ayez peine aucune,
Au contraire, Amital, ie plains voſtre infortune
De voir vos ans chenus retomber de rechef
En vn ſecond eſclandre, en vn ſecond méchef.

Amital.

Et qui peut mieux que vous ſerener ma triſteſſe?
Qui peut donner repos à ma foible vieilleſſe?
Nul certes: c'eſt de vous, Sire, c'eſt de vous ſeul,
Que nous deuons attendre ou la ioye, ou le deul:
Faites ceſſer mes pleurs, et qu'auant que ie meure,
[279] I'aye par voſtre grace encor quelque bonne heure,
Reuoyant mon cher fils non en ſa dignité,
Mais viuant ſeulement hors de captiuité.

Nabuchodonoſor.

Bien que ſa forfaiture ait la mort deſſeruie,
Pour le reſpect de vous ie luy laiſſe la vie.

Amital.

Que les fers il ne porte, affranchi deſormais.

Nabuchodonoſor.

Deuant qu'il ſoit vne heure il n'en verra iamais.

Amital.

O ſupreme bonté! que vos genoux i'embraſſe,
Ie ne merite pas receuoir telle grace.

Vous redonnez la vie à mon corps qui mouroit,
Vous comblez de lieſſe vn cœur qui ſouſpiroit.

Les Roynes.

Prenez de ces enfans quelque ſolicitude.

Nabuchodonoſor.

Ie les affranchiray du ioug de ſeruitude,
Et de tous les malheurs qui chetiuent vn Roy
Sous la main de celuy qui luy donne la loy.

Amital.

Il eſt temps, Iſraël, de rendre à Dieu louange,
Qui a ſoing de ſon peuple en vne terre eſtrange.
Sus touchons le tabour, ſus la flute entonnons,
Prenons harpe et guiterre, et toutes en ſonnons.
Le Seigneur, l'Eternel, le ſeul Dieu de nos peres
S'eſt ſouuenu de nous au fort de nos miſeres:
Il a des ennemis detrempé la rigueur,
Du Roy en ſa colere il a touché le cœur.
Que tout Iacob l'entende, et que Iuda s'accorde
A le regracier de ſa miſericorde.

Chœur.

COmme veut-on que maintenant
Si deſolees
Nous allions la flute entonnant
Dans ces valees?
Que le luth touché de nos dois
[279v] Et la Cithare
Facent reſonner de leur voix
Vn ciel barbare?
Que la harpe, de qui le ſon
Touſiours lamente,
Aſſemble auec noſtre chanſon
Sa voix dolente?
Trop nous donnent d'affliction
Nos maux publiques,
Pour vous reciter de Sion
Les ſaints cantiques.

Helas! tout ſoupire entre nous,
Tout y larmoye:
Comment donc en attendez-vous
Vn chant de ioye?
Noſtre ame n'a plus de chanter
Enuie aucune,
Mais bien de plaindre et lamenter
Noſtre infortune.
Celuy doit qui eſt en bon-heur
»Chanter et rire,
Mais il faut qu'vn homme en malheur
»Touſiours ſoupire.
Außi tandis que nous aurons
Cette detreſſe,
Iour et nuit nous lamenterons,
Pleurans ſans ceſſe:
Et remplirons l'air de ſoupirs,
Sortans à peine,
Qui renforceront des Zephyrs
La foible haleine.
[280] [He]las! il n'y a que la mort,
Que la mort dure,
Qui mette fin au deconfort
Qui nous torture.
Que ſi ſon iauelot mortel
Ne nous deliure,
Au dueil d'vn tourment eternel
Nous faudra viure.
Car helas qui ſe contiendra
De faire plainte,
Lors que de toy nous ſouuiendra
Montagne ſainte!
Or tandis qu'en ſon corps ſera
Noſtre ame encloſe,
Iſraël iamais n'oublira
Si chere choſe.
Nos enfans nous ſoyent deſormais
En oubliance,

Si de toy nous perdons iamais
La ſouuenance.
Noſtre langue tienne au goſier,
Et noſtre dextre
Pour les inſtrumens manier
Ne ſoit adextre.
Que touſiours noſtre nation
Serue captiue,
Si iamais i'oublie Sion
Tant que ie viue.

ACTE IIII.

SEDECIE. SARREE. NABVCHODONOSOR.

[280v] Sedecie.

PEuples qui meſpriſez le courroux du grand Dieu,
Comme aßis inutile en vn celeſte lieu
Sans cure des humains, ny des choſes humaines,
Et qui prenez ſes loix pour ordonnances vaines,
Helas corrigez-vous, delaiſſez voſtre erreur,
Que l'exemple de nous vous apporte terreur.
Voyez comme enchaiſnez en des priſons obſcures,
Nous ſouffrons iour et nuit de cruelles tortures,
Comme on nous tient en ſerre eſtroittement liez,
Le col en vne chaiſne, et les bras et les pieds.
C'eſt pour auoir peché deuant ta ſainte face,
O pere, et n'auoir craint le ſon de ta menace:
Te reputant ſemblable à ces Dieux que lon fond,
Ou qu'en pierre et en bois les ſtatuaires font,
Qui n'ont ame ny force, abominable ouurage,
Aux hommes abeſtis qui leur vont faire hommage.
I'ay failli, i'ay peché, i'ay ſuiui les ſentiers
Des Rois, qui reprouuez m'ont eſté deuanciers:
Mais ie l'apprens trop tard, la ſaiſon eſt paſſee,
I'ay par trop deſſus moy de Dieu l'ire amaſſee.

Ie chemine à la mort, ia mon ſupplice eſt preſt,
On me va prononcer mon rigoureux arreſt.
O l'incredulité de mon ame obſtinee!
O piteux infortune! ô dure deſtinee!

Sarree.

Noble ſang de Dauid tous nos regrets ſont vains,
Noſtre mal ne decroiſt pour nous en eſtre plains.
»Où le remede faut, rien ne ſert de ſe plaindre:
»Il n'y pend que la mort, eſt-elle tant à craindre?

Sedecie.

Ie n'en ay point de peur, ie deſire mourir,
Ie ne puis deſormais qu'à ſon dard recourir:
[281] C'eſt mon port de ſalut, par qui ſera ma vie
De tant d'aduerſitez pour iamais affranchie.
»C'eſt vergongne à vn Roy de ſuruiure vaincu:
»Vn bon cœur n'euſt iamais ſon malheur ſurueſcu.

Sarree.

Et qu'eußiez-vous peu faire?

Sedecie.

Vn acte magnanime,
Qui malgré le deſtin m'euſt acquis de l'eſtime.
Ie fuſſe mort en Roy fierement combatant,
Maint barbare aduerſaire à mes pieds abbatant.

Sarree.

»Dieu conduit toute choſe, et du ciel il commande,
»Nous n'auons rien mortels qui de luy ne depende.
»Ces royales grandeurs dont on fait tant d'eſtat
»Luy ſont comme vn roſeau, de qui le vent s'esbat.

Sedecie.

»Que nous ſommes trompez, humaines creatures,
»Qui flottons par ce monde auec tant d'auentures,
»Que nous ſommes trompez, cherchant la fermeté
»En vn freſle bonheur plein de legereté!

Sarree.

»Et n'eſt-ce pas grand cas, n'eſt-ce pas choſe eſtrange,
»Qu'vne proſperité ſi promptement ſe change?
»Helas! vous le voyez; nous le voyons tous deux,
»Et que tout noſtre bien eſt vn bien hazardeux.

Sedecie.

Nous auons delaißé de Dieu la ſainte voye,
C'eſt pourquoy des Gentils nous ſommes faits la proye,
Que Iacob eſt eſclaue, et que l'alme Sion
Pour iamais eſt tombee en deſolation.

Sarree.

Au moins, Seigneur, pardonne à cette multitude,
A ce peuple ignorant, ne luy ſois point ſi rude:
Il ne ſçait ce qu'il fait, le peché vient de nous,
Pardonne leur, pardonne, et nous puni pour tous.

Sedecie.

Adouci toy, Seigneur, ne me ſois trop ſeuere,
N'afflige les enfans pour le peché du pere,
Preſerue-les de mal, que leur poſterité
[281v] Puiſſe vn iour rebaſtir noſtre ſainte Cité.

Sarree.

Or ſus allons mourir, que ce prince infidelle
Eſtanche en nous la ſoif de ſon ame cruelle:
Ie mourrois moins dolent, ſi c'eſtoit pour l'honneur
Et non pour le meſpris de Dieu noſtre ſeigneur.

Sedecie.

Las! c'eſt pour nos mesfaits et non pas pour ſa gloire.
Ie n'ay oncques voulu à ſes Prophetes croire,
Qui m'ont par tant de fois ces eſclandres predit,
Ains ie me ſuis mocqué de tout ce qu'ils m'ont dit.
Voyez comme il m'en prend, peuple, ô peuple, qui eſtes
Comme moy incredule à la voix des Prophetes:
Patronnez-vous à moy, de peur que ſur vos chefs
Tombent à l'aduenir de ſemblables mechefs.

Sarree.

Mais voici le Tyran! ô Dieu le ſang me glace
De voir ſon fier regard et ſa tetrique face.

Sedecie.

Pere, puis qu'il te plaiſt faire le chaſtiment
De nos impietez par iuſte iugement,
Et que ta volonté maintenant ne s'accorde
De nous faire iouir de ta miſericorde,

Fay nous cette faueur de loger nos eſpris
Auec nos peres ſaints au celeſte pourpris:
Expiant nos forfaits par vne mort ſeuere
Que nous fera ſouffrir ce Prince ſanguinaire.

NABVCHODONOSOR. SEDECIE. SARREE.

Nabuchodonoſor.

QVe ie fuſſe en mon cœur ſi lâche et ſi remis,
Si foible de courage enuers mes ennemis,
Demeurant ſans vengence, et trahiſſant la gloire
[282] Et le fruit doucereux d'vne telle victoire?
Ils mourront, ils mourront, et s'il en reſte aucun
Que ie vueille exempter du ſupplice commun,
Ce ſera pour ſon mal: ie ne laiſſeray viure
Que ceux que ie voudray plus aigrement pourſuiure:
A fin qu'ils meurent vifs, et qu'ils viuent mourans,
Vne preſente mort tous les iours endurans.
    Mais ne les voy-ie pas? les voila mes rebelles,
Mes traiſtres, mes mutins, mes ſuiets infidelles:
Amenez, attrainez: Hà ruſtres ie vous tiens,
Vous eſtes à la fin tombez en mes liens.
    Toy, mechant deſloyal, le pire de la terre,
Tu as induit ton peuple à me faire la guerre
Apres t'auoir fait Roy, t'auoir au throne mis
De ton pere, et pour toy les iuſtes Rois démis?
Homme ingrat et pariure, abominable Prince,
Tu as donc pour loyer reuolté ma prouince?
Eſt-ce ainſi, malheureux, que tu me reconnois?
Eſt-ce ainſi que tu rens le bien que tu reçois?
Qui t'a mis en l'eſprit de faulſer ta parole?
N'en faire non plus cas que de choſe friuole?
De pariurer ta foy? ſeroit-ce point ton Dieu,
Ton Dieu, qui n'a credit qu'entre le peuple Hebrieu?
N'eſt-ce point ce Pontife, et ces braues Prophetes,
Les choſes prediſans apres qu'elles ſont faites?

Reſpons traiſtre, reſpons, où t'es-tu confié
De guerroyer celuy qui t'a gratifié?

Sedecie.

Le Dieu que nous ſeruons eſt le ſeul Dieu du monde,
»Qui de rien a baſti le ciel, la terre et l'onde:
»C'eſt luy ſeul qui commande à la guerre, aux aſſaus:
»Il n'y a Dieu que luy, tous les autres ſont faux.
[282v] »Il deteſte le vice, et le puniſt ſeuere,
»Quand il connoiſt ſur tout que lon y perſeuere.
»Il ne conſeille aucun de commettre vn mesfait,
»Au contraire c'eſt luy qui la vengence en fait.
»Ses Prophetes il a, que par fois il enuoye
»Pour radreſſer ſon peuple alors qu'il ſe deuoye:
»Par eux de nos malheurs il nous fait aduertir,
»A fin qu'en l'inuoquant les puißions diuertir.
»Mais helas! bien ſouuent noſtre ame eſt endurcie,
»Ne faiſant conte d'eux, ny de leur prophetie:
»Et c'eſt quand il nous laiſſe, et nous donne en butin
»Au peuple Aßyrien, Arabe, ou Philiſtin:
»Autrement ſoyez ſeur que toute force humaine,
»Quand il nous eſt propice, encontre nous eſt vaine.
Et qu'encor vos ſoudars, bien qu'ils ſoyent indomtez,
Ne nous euſſent iamais comme ils ont ſurmontez,
Sans qu'il a retiré de nous ſa bien-vueillance
Pour nous faire tomber deſſous voſtre puiſſance.
Or vous ay-ie offensé, ie confeſſe ce poinct,
Ie vous ay offensé: mais qui n'offenſe point?
Ma vie eſt en vos mains, vengez-vous deſſur elle,
Paſſez-moy voſtre eſtoc iuſques à la pommelle,
Et ce peuple ſauuez, qui n'a fait autre mal
Sinon de ſe defendre et de m'eſtre loyal.

Nabuchodonoſor.

Tu as donc, malheureux, par ton ingratitude
Mis le glaiue en la gorge à ceſte multitude:
Quel ſupplice eſt ſortable à ta mechanceté?

Sedecie.

»Vn ſupplice trop grief reſſent ſa cruauté.

Nabuchodonofor.

»Peut-on eftre cruel enuers vn tel pariure?

Sedecie.

»Comme en vne autre chofe y faut garder mefure.

Nabuchodonofor.

Tu en as bien gardé en me faulfant la foy.

[283] Sedecie.

Faisant comme i'ay fait, vous faudriez comme moy.

Nabuchodonofor.

Ton crime eft exceßif.

Sedecie.

Et gardez qu'exceßiue
La vengence ne foit fur vne ame chetiue.

Nabuchodonofor.

Penfes-tu qu'on te traitte autrement qu'en rigueur?

Sedecie.

Cela depend de vous, qui eftes le vainqueur.

Nabuchodonofor.

Voire il depend de moy, qui fuis ton aduerfaire.

Sedecie.

»Le deuoir vous defend de m'eftre trop feuere.

Nabuchodonofor.

Seuere? et quel tourment n'as-tu point merité?

Sedecie.

Vous pefez mon merite et non ma qualité.

Nabuchodonofor.

Quelle? tu n'en as point.

Sedecie.

Non par mon infortune.

Nabuchodonofor.

Sans que ie t'ay fait Roy, tu n'en aurois aucune.

Sedecie.

I'eftois auparauant fils et frere de Roy.

Nabuchodonofor.

Ie t'ay baillé leur fceptre en t'obligeant à moy.

Sedecie.

Ne leur eftoy-ie pas fucceffeur legitime?

Nabuchodonoſor.
I'euſſe peu confiſquer le royaume pour crime.
Sedecie.
Qu'ainſi ſoit, ie ſuis Prince iſſu de ſang royal.
Nabuchodonoſor.
Tu es Prince voir'ment, mais Prince deſloyal.
Sedecie.
En qui ſçauriez-vous mieux monſtrer voſtre clemence?
Nabuchodonoſor.
En celuy qui n'aura commis ſi griefue offenſe.
Sedecie.
N'aurez-vous donque eſgard à ma condition?
Nabuchodonoſor.
Ie ne veux de perſonne auoir acception.
Sedecie.
Ne regardez au crime, ainçois à voſtre gloire,
Soyez fier en bataille et doux en la victoire,
»Voſtre honneur eſt de veincre et ſçauoir pardonner.
Nabuchodonoſor.
»Mon honneur eſt de veincre et de reguerdonner.
Sedecie.
Quel honneur trouuez-vous à faire vn grand carnage
De ceux que la fortune a ſauuez de l'orage?
Et qui chargez de fers et chetifs comme nous,
Implorent voſtre grace embraſſant vos genoux?
Nabuchodonoſor.
Quelle grace veux-tu qu'à mes haineurs ie face?
Sedecie.
Que voudriez qu'on vous fiſt eſtant en noſtre place.
[283v] Nabuchodonoſor.
Comment? eſtant rebelle et traiſtre comme toy?
Vn ingrat, vn infame, vn violeur de foy?
Pluſtoſt mille couteaux plongent en ma poitrine,
Pluſtoſt tombe ſur moy la celeſte machine.
Sedecie.
Sire, conſiderez que tout homme mortel
»Peche cent fois le iour encontre l'Eternel,

»Qui ſçait bien qu'en naiſſant nature nous y pouſſe,
»C'eſt pourquoy, le ſçachant, tant moins il s'en courrouce.
Sire, faites ainſi, vous eſtes en ce lieu,
Le temple, la vertu, la ſemblance de Dieu,
N'exercez deſſur nous vn pouuoir tyrannique,
Ains ſauuez pour le moins cette tourbe Hebraïque.
Ainſi le Tout-puiſſant ſoit à voſtre ſecours,
Beniſſe voſtre race, et l'aßiſte touſiours.

Nabuchodonoſor.

Tu as beau raiſonner, ta peine eſt reſolüe:
Ce n'eſt de tes propos que parolle perdue.
Ie ſuis comme vn rocher eleué ſur la mer,
Que les flots ny les vents ne peuuent entamer.
On pourroit eſcrouler pluſtoſt la terre toute
Que de me démouuoir d'vne choſe reſoute.
Non, vous ſerez punis, et l'infidelité
De vos cœurs receura le guerdon merité.

Sedecie.

Sus donc cruel Tÿran, aſſouui ton courage,
Enyure toy de ſang, rempli toy de carnage:
Là bourreau ne te laſſe, infecte l'air de corps,
Egorge les enfans, tire le cœur des morts,
Et le mange affamé, deuelopant ta rage
Pire que d'vn lion et d'vn tygre ſauuage.
Tu n'as le cœur royal, et außi n'es-tu pas
Sorti de noble race, ains d'vn lignage bas,
De la fange d'vn peuple, et d'vne main brigande
[284] As couru l'Aßyrie, où ta fureur commande.

Nabuchodonoſor.

Tu parles brauement, mais deuant que bouger,
Peut-eſtre on te verra de langage changer.

Sedecie.

Fay ce que tu voudras, monſtre horrible, degorge
Tout le fielleux venim de ta vilaine gorge,
Ie ne te crains, bourreau, carnacier, maſſacreur,
Ie ne redoute plus ny toy ny ta fureur.

Nabuchodonoſor.

Tu ſembles vn mâtin, qui abaye et qui grongne.

Sedecie.

C'eſt toy-meſmes mâtin, qui te pais de charongne.

Nabuchodonoſor.

Empoignez-le, Soudars, et le tirez d'ici,
Ie ne tarderay guere à le rendre adouci.

Sedecie.

Cherche nouueaux tourmens, et ſur moy les deploye,
Conſulte tes bourreaux, tout cela ne m'effroye.

Nabuchodonoſor.

Le deſeſpoir qu'il a le rend audacieux,
Ou bien pour m'emouuoir il fait le furieux:
Mais ſon effort eſt vain, il ne ſçauroit tant faire
Qu'il euite ſa peine, elle eſt trop exemplaire.

Chœur.

PAuures filles de Sion
Vos lieſſes ſont paſſees,
La commune affliction
Les a toutes effacees.
Ne luiront plus vos habits
De ſoye auec l'or tiſſue,
La perle auec le rubis
N'y ſera plus apperceue.
La chaiſne qui deualoit
Sur vos gorges iuoirines,
Iamais comme elle ſouloit
N'embellira vos poitrines.
[284v] Vos ſeins, des cedres plorans
En mainte larme tombee
Ne ſeront plus odorans,
Ny des parfums de Sabee.
Et vos viſages déteints
De leur naturel albâtre,
N'auront ſouci que leurs teints
Soyent peinturez de Cinabre.
L'or creſpé de vos cheueux
Qui ſur vos tempes ſe ioue

De mille folaſtres nœux
N'ombragera voſtre ioue.
Nous n'entendrons plus les ſons
De la ſoupireuſe lyre,
Qui s'accordoit aux chanſons,
Que l'amour vous faiſoit dire:
Quand les cuiſantes ardeurs
Du iour eſtant retirees,
On dançoit ſous les tiedeurs
Des bruniſſantes ſoirees.
Et que ceux-la, dont l'amour
Tenoit les ames malades,
Faiſoyent aux Dames la cour
De mille douces aubades,
Contant les affections
De leurs amitiez fideles,
Et les dures paßions
Qu'ils ſouffroyent pour l'amour d'elles.
Las! que tout eſt bien changé,
Nous n'auons plus que triſteſſe,
Tout plaiſir s'eſt eſtrangé
[285] De nous, et toute lieſſe.
Noſtre orgueilleuſe Cité
Qui les citez de la terre
Paſſoit en felicité,
N'eſt plus qu'vn monceau de pierre.
Deſſous ſes murs démolis,
Comme en communs cimeteres,
Demeurent enſeuelis
La plus grand' part de nos freres.
Et nous, malheureux butin,
Allons ſoupirer captiues,
Bien loin deſſous le matin,
Sur l'Eufrate aux creuſes riues.
Où confites en tourment,
Toute liberté rauie,
En pleurs et gemiſſement
Nous finirons noſtre vie.

LE PREVOST DE L'HOSTEL. AMITAL. LES ROYNES. LE CHŒVR.

Le Preuoſt.

PLeuſt aux Dieus immortels de n'auoir onque eſté,
Pluſtoſt qu'eſtre reduit à ceſte extremité
D'obeir aux fureurs d'vn tyrannique maiſtre,
Ou refuſant ma charge en ſa defaueur eſtre.
»O qu'heureux eſt celuy qui vit tranquillement
»En ſon petit meſnage auec contentement.
Il ne voit tant d'horreurs commettre en ſa preſence,
Il ne voit eſgorger vne foiblette enfance,
Et les Rois deſaſtrez en miſerables ſerfs
Couchez deſſus la paille accrauanter de fers.
[285ᵛ] Le cœur m'en attendriſt, et croy qu'il n'eſt perſonne,
Quelque cruel qu'il ſoit, qui ne s'en paßionne.
Mais mon malheur eſt tel, dont plus ie me complains,
Qu'à ces immanitez me faut mettre les mains.
Il m'a donné la charge, ô choſe miſerable!
D'enleuer de ce Roy la race lamentable,
Qu'aux yeux du pauure pere il commande meurtrir,
Pour le faire au tourment de ſes enfans ſouffrir.
Ie ne ſçauroy porter les complaintes ameres
Et les cris douloureux de leurs chetiues meres:
Partant me faut couurir cet outrageux deſſein,
Et les trompant en feindre vn autre plus humain.

Les Roynes.

Qui eſt ce gentilhomme, ayant le front ſi ſombre?

Amital.

Las! ie crains qu'il ne vienne annoncer quelque encombre.

Les Roynes.

Non fera, ſi Dieu plaiſt, ie n'en ay point de peur.

Amital.

Helas! ſi ay bien moy, i'en tremble dans le cœur.

Les Roynes.

Dieu nous vueille eſtre en aide.

Amital.

Ainſi ſoit.

Le Preuoſt.
I'ay grand' ioye
De voir qu'vn ſi grand Roy ſa clemence deſploye.
Les Roynes.
Il ne vient point pour mal, Madame, aſſeurons-nous.
Le Preuoſt.
I'euſſe pensé qu'il deuſt les perdre en ſon courroux.
Amital.
Reſiouy toy, mon ame, et donne à Dieu louange.
Le Preuoſt.
Comme le cœur des Rois en vn moment ſe change!
Les Roynes.
Abordez-le Madame.
Amital.
Hé la peur me retient.
Le Preuoſt.
De leur rebellion plus il ne luy ſouuient.
Ne voy-ie pas la Royne?
Amital.
Et quel nouuel affaire
Vous ameine vers nous? que nous voulez-vous faire?
Nous venez-vous occire? ou d'iniuſtes rigueurs,
Apres tant de trauaux, renforcer nos langueurs?
Dites-nous, ie vous pri, la fortune outrageuſe
Nous rendra deſormais toute choſe douteuſe.
Le Preuoſt.
Ne ſoyez en eſmoy, voſtre mal a prins fin,
[286] Le Roy s'eſt appaisé, c'eſt vn Prince benin.
Amital.
Et mon fils Sedecie?
Le Preuoſt.
Il eſtoit à ceſte henre
Deuiſant auec luy.
Amital.
Las pourueu qu'il ne meure!
Le Preuoſt.
Hà vrayment il n'a garde.
Amital.
Hé que i'en prens d'ennuy!

Le Preuoſt.
Il verra treſpaſſer meint autre deuant luy.
Amital.
Dieu nous le vueille rendre.
Le Chœur.
Et nous autres captiues?
Le Preuoſt.
Vous reuerrez bien toſt vos paternelles riues.
Le Chœur.
O vray Dieu quand ſera-ce? et quand viendra le iour
Le iour tant deſiré de noſtre heureux retour?
Les Roynes.
Et ces petits enfans ſi tendrelets encore,
Qu'en veut-il eſtre fait?
Le Preuoſt.
C'eſt pourquoy ie viens ore.
Les Roynes.
Hé, bon Dieu qu'eſt-ce-là?
Le Preuoſt.
Le Roy vous conſeruant
Aux droicts de voſtre ſceptre, ainſi qu'auparauant,
Et remettant l'iniure à ſa maieſté faite,
Vous veut tenir ſuiets, et voſtre foy ſuiette.
Amital.
Qu'il n'ait peur que iamais nous manquons de deuoir.
Le Preuoſt.
Il veut pour s'aſſeurer des hoſtages auoir.
Les Roynes.
Quoy? ces petits enfans!
Le Preuoſt.
Ce ſont ceux qu'il demande.
Les Roynes.
Las! que tout autre cas pluſtoſt il nous commande.
Retienne le royaume, et nous-meſmes pluſtoſt,
Que prendre nos enfans en hoſtager depoſt.
Auroit-il bien le cœur de priuer vne mere
De ſon cher enfançon, qui eſt ſon ame chere?

Pluſtoſt pluſtoſt la mort, la mort nous aimons mieux,
Qu'il nous face pluſtoſt mourir deuant ſes yeux.

Le Preuoſt.

Et quoy? ſçauroyent-ils eſtre en lieu plus honnorable?

Les Roynes.

Las! ils ne ſçauroyent eſtre en lieu moins ſouhaitable.

Le Preuoſt.

En la court d'vn grand Roy, royalement nourris
Auecques ſes enfans, de tous princes cheris.

Amital.

Excuſez s'il vous plaiſt la tendreur maternelle.

Le Preuoſt.

Las! ie l'excuſe bien, c'eſt choſe naturelle.

[286v] **Amital.**

I'ay crainte que mon fils en porte deſplaiſir.

Le Preuoſt.

N'en ayez point de peur, c'eſt ſon plus grand deſir.
C'eſt pour ſa deliurance et pour leur auantage:
C'eſt luy meſme, c'eſt luy qui les offre en hoſtage.
Hà qu'il y a de Rois qui ſeroyent trionfans,
S'ils auoyent ce credit d'y mettre leurs enfans,
Pour auoir meſme table auec nos petits Princes,
Qui les feront vn iour gouuerneurs des Prouinces,
Les chefs de leur conſeil, reſpectez des ſeigneurs,
Qui les ſuiuront par tout, mendiant leurs faueurs.
En gloire ils paroiſtront ſur les tourbes menues,
Comme luiſans Soleils qui eſcartent les nues,
Comme vn mont eleué ſur les petits coûtaux,
Ou vn Cedre au Liban ſur les arbres moins hauts.
Que vous aurez de ioye, alors qu'on viendra dire
Que vos enfans tiendront les reſnes de l'Empire:
Regiront les Medois, et les peuples qui ſont
Les premiers œilladez du Soleil vagabond.
Non non, ne craignez point, ne portez point d'enuie
A l'heureuſe fortune où le Roy les conuie:
Liurez-les viſtement ſans plus deliberer.
»Quand vn bien ſe preſente il ne faut differer.

Amital.

Allez donc mes enfans, allez à la bonne heure,
Que par vous Sedecie en priſon ne demeure,
Allez alaigrement: mes filles, et pourquoy
Gemiſſez-vous ainſi? qui cauſe voſtre eſmoy?

Les Roynes.

Qui pourroit retenir nos larmes ruiſſelantes?
Pourrions-nous en ce mal n'eſtre point larmoyantes?
Ne point gemir, voyant nos enfançons rauir,
Pour les aller occire, ou les faire ſeruir?
O que nos lits nopciers euſſent eſté ſteriles!
[287] Puiſque nous deuions eſtre en royautez ſeruiles.

Amital.

Helas! que voulez-vous? il nous faut endurer,
Voudriez-vous maintenant contre Dieu murmurer?
Hà qu'il ne le faut pas, gardez-vous en, mes filles,
Sa volonté ſe face en nous et nos familles.

Le Preuoſt.

Vous ne deuez plorer, ſinon que les grandeurs
De vos enfans vous ſoyent iuſte cauſe de pleurs.

Les Roynes.

Nous pleurons à bon droit, nos malheurs sont pleurables,
Permettez-nous pleurer nos enfans miſerables,
Nous ne les verrons plus: hé les pauures petits,
Que feront-ils ſans nous entre vos mains captifs?

Amital.

Ils iront, hoſtagers, decaptiuer leur pere.

Le Preuoſt.

Mais ils l'iront remettre au thrône hereditaire.

Les Roynes.

Que c'eſt choſe douteuſe!

Amital.

Et mais quoy? pouuons nous
Autrement eſperer de r'auoir voſtre eſpous?

Les Roynes.

Nous ne l'eſperons point.

Le Preuoſt.

N'en ayez defiance.

Amital.

Ie ne l'eſpere außi que ſur voſtre aſſeurance.

Le Preuoſt.

Confiez-vous à moy, qu'il ne verra iamais
De la grand' Babylon les murs ny le palais.

Amital.

Mes filles, vous voyez qu'il n'y a point de feinte,
Que ſa parole eſt vraye, et ſa promeſſe ſainte.
Car qui le contraindroit de feintement vſer
De propos menſongers, et de nous abuſer?
Pour prendre nos enfans il n'a beſoin d'amorce,
Il les peut emmener auec la ſeule force.
Qui l'en empeſcheroit? quel obſtacle auroit-il?
Tout noſtre foible effort y ſeroit inutil.
Pauurettes nous n'auons pour recours que les larmes,
Les plaintes et les cris ce ſont nos ſeules armes.
Ainſi, mes cheres Brus, nous ne deuons douter
De bailler ces enfans, qu'il nous pourroit oſter.

[287v] Les Roynes.

Or allez de par Dieu chetiues creatures,
De voſtre geniteur courez les auantures,
Viuez ſerfs comme luy, vous eſtes bien ieunez,
Mais ja comme forçats vous eſtes emmenez:
Au moins que vos priſons le tirent de ſeruage!
Sçauroit-on de ſa foy prendre vn plus certain gage?
Et vous, ô mes enfans, ſçauriez-vous au bon Dieu
Requerir rien meilleur, qu'eſtre mis en ſon lieu?
O que, pour vous, le Roy toutes nous vouluſt prendre,
Et piteux, eſpargner voſtre ieuneſſe tendre!
Nous irions volontiers, voire et nous preſenter
A ſouffrir tous les maux qu'on pourroit inuenter.

Amital.

Or adieu mes mignons, adieu mon eſperance,
Adieu de tant de Rois l'heroïque ſemence,
Race du bon Dauid, ie ne vous verray plus,
Vous ſerez loin de nous en vn ſerrail reclus.
Puis de mes ans vieillards la trame eſt acheuee,
Au bout de mes trauaux ie ſuis preſque arriuee:

Et long temps du Soleil, qui me luiſt ennuyeux,
Les rayons etherez n'eſclaireront mes yeux:
Außi que tant de maux ont mon ame outragee,
Qu'elle affecte ſe voir de ſon corps deſgagee.
Adieu donc ma lumiere, adieu pour tout iamais,
Las! ie n'eſpere pas vous reuoir deſormais.

Le Preuoſt.

Pour neant vous plorez, et que ſeruent vos pleintes?

Les Roynes.

Nous ſommes de douleur à larmoyer contreintes.

Le Preuoſt.

Pluſtoſt eſgayez-vous, qui vous peut effrayer?

Les Roynes.

»Quiconque eſt en malheur ne ſe peut eſgayer.
Enfans ſouuenez-vous de vous rendre agreables,
De ſeruir vos ſeigneurs, de n'eſtre intolerables,
Superbes ny faſcheux: las! ce n'eſt pas à vous
[288] De vous enfler de gloire, ains de complaire à tous.

Amital.

»Mais ſur tout, mes enfans, ayez de Dieu memoire.
»Seruez-le en voſtre cœur, ne tendez qu'à ſa gloire.
»Cheminez en ſa voye, et n'en ſoyez diſtraits
»Ny pour commandemens qui vous ſoyent onques faits.
»Ny pour crainte de mort: ſouffrez la mort cruelle
»Pluſtoſt cent fois, que d'eſtre à voſtre Dieu rebelle.
»N'adorez qu'vn ſeul Dieu, que ce Dieu ſeulement
»Qui a fait mer et terre auec le firmament,
»Qui peut tout, qui fait tout, immortel, impaßible,
»Qui ne ſe peut comprendre, à nos yeux inuiſible,
»Aimez-le et l'honnorez, craignez de l'offenſer.
»Aux faux Dieux des Gentils gardez-vous d'encenſer,
»Il en ſeroit ialoux: iamais ce grand Dieu n'aime
»Qu'on leur face l'honneur qui n'eſt deu qu'à luy-méme.
»C'eſt luy qui nous fait viure, et qui pour noſtre bien
»En ſix iours a baſti tout ce monde de rien.
»Ne l'oubliez iamais, mes enfans, ie vous prie,
»Et tant que vous viurez fuyez l'idolatrie.

Adieu mon cher ſouci, vous me fendez le cœur,
Ie tranſis de pitié, ie pers force et vigueur,
Ie me ſens affoiblir: ſi eſt-ce helas! ſi eſt-ce
Que ie veux vous baiſer deuant que ie vous laiſſe!

Les Roynes.

O malheureux deſtin! ô fiere cruauté!
Deplorable grandeur! chetiue royauté!
Que la mort n'a pluſtoſt deuidé noſtre vie!
Que n'a noſtre pauure ame eſté pluſtoſt rauie!
On vous emmeine, enfans, on vous emmeine helas!
Et vous ne ſerez plus pendans entre nos bras
Nous baiſotant le ſein de careſſes mignardes,
Et tirant nos cheueux de vos mains fretillardes,
[288v] Parlant voſtre enfantin, et les heures paſſant
Auec vos compagnons en esbat innocent.
Que nous baiſions vos yeux et vos bouches tendrettes,
Helas! vous nous laiſſez à ces riues ſeulettes.

Chœur.

»LAs! c'eſt grand cas qu'on ne trouue perſonne
»De courage aſſez haut,
»Qui la fortune et malheureuſe et bonne
»Supporte comme il faut,
»Sans ſe troubler de ſes preſens volages,
»Qui n'arreſtent non plus
»Que l'Ocean, qui mouille ſes riuages
»De flus et de reflus.
»Car le bonheur ou l'enfle outre meſure,
»Quand il le va flatant:
»Ou du malheur, ſuruenant d'auanture,
»Il ſe rabaiſſe autant.
»Ainſi, ſelon que fortune eſt muable,
»Nous le ſommes außi:
»Comme elle change, aduerſe ou fauorable,
»Nous changeons tout ainſi.
»Rien d'arreſté ne ſe voit en ce monde,
»On y brouille touſiours,

»Le ciel, la terre, et la mer vagabonde,
»Se changent tous les iours.
»Si maintenant le ciel eſt ſans nuage,
»Serein en ſon contour,
»Incontinent vous verrez vn orage
»Nous embrunir le iour:
»Et ſi la mer en tempeſte foudroye
[289] »Contre les rocs battus,
»En moins de rien nous la reuerrons coye,
»Et les vents abbatus.
»Ainſi la terre eſt ores ſoleillee,
Poudroyante d'ardeur,
Ore eſt humide aux entrailles mouillee,
Ore a trop de froideur.
»Toy que fortune accompagne riante,
»Bien-heurant tes deſſeins,
»Crains qu'elle tourne, et te plonge inconſtante
»En deſaſtres ſoudains.
»Ne t'orgueillis de l'heur de ta victoire,
Car c'eſt vn don de Dieu,
»Qu'il peut reprendre, et t'en oſtant la gloire
»Mettre vn malheur au lieu.
»Car luy qui maiſtre et terre et ciel tempere,
»Qui tout fait et defait,
»Comme il eſt bon, aſprement ſe colere
»D'vn tyrannique fait.
»Et c'eſt pourquoy, variant la fortune,
»Qui de ſa dextre part,
»Apres vn bien depart vn infortune,
»Puis autre bien depart.
»Car il s'aigriſt, quand il voit que ſa grace
»Nous rend audacieux,
»Puis quand il a rabatu noſtre audace,
»Il ſerene ſes yeux.
»Celuy prudent, la fortune modere
»En ſes inſtables tours,
»Qui en malheur vn meilleur temps eſpere,
»En bon-heur craint touſiours.

[289v] Mais Babylon n'en vſe en ceſte ſorte,
Que la proſperité
En arrogance et cruauté tranſporte
Sans peur d'aduerſité.
Se baigne au ſang du peuple Iſraëlite,
Non contente d'auoir
Par glaiue et feu Ieruſalem deſtruite
Tombee en ſon pouuoir.
Sur nous vaincus elle vomiſt ſa rage,
Et n'a, cruelle, horreur
De deployer ſur le royal lignage
Sa brutale fureur.
Mais Dieu qui iuſte a voulu noſtre offenſe
Chaſtier par ſes mains,
Ne laiſſera, bien que tard, ſans vengence
Ses meurtres inhumains.

ACTE V.

LE PROPHETE. AMITAL. LES ROYNES.

Le Prophete.

O Barbare cruel, homme auide de ſang!
Qu'vne Tygre felonne a porté dans ſon flanc,
Ennemi des mortels et leur commune peſte,
Execrable inſtrument de la rancœur celeſte,
Que tu es impiteux! que tu es ſans merci!
Que tu as en rigueur le courage endurci!
Penſes-tu qu'il y ait vn Dieu deſſur ta teſte,
De tonnerres armé, d'eſclairs et de tempeſte,
Vengeur de cruautez? Ou bien eſtimes-tu
Qu'il ſoit, comme tes Dieux, vn bronze ſans vertu?
[290] Ie t'atteſte, Eternel, Eternel ie t'appelle,
Spectateur des forfaits de ce Prince infidelle,
Deſcens dans vne nuë, et auec tourbillons,

Greſle, tourmente, eſclairs, briſe ſes bataillons,
Comme on te veit briſer la blaſphemante armee
Du grand Sennacherib, à nos murs aſſommee :
Et le chef de ce Roy foudroye aux yeux de tous,
Qui ſuperbe ne craint ny toy ny ton courroux.
Trouble le ciel de vents, qu'en orage il noirciſſe.
Qu'il s'empliſſe d'horreur, que le Soleil palliſſe,
Que le feu qui bruſla les deux enfans d'Aron,
Qui brillant conſomma les fauteurs d'Abiron,
Qui deuora les murs de Sodome et Gomorre,
Deſcende, petillant, et ces bourreaux deuore.
Es-tu Dieu de Iuda, pour ſans fin l'affliger?
Pour nous donner ſans ceſſe en proye à l'eſtranger ?
Englouti-nous pluſtoſt dans les terreſtres gouffres,
Fay nous fondre aux enfers, pluſtoſt que tu nous ſouffres
Opprimer des Gentils, leſquels ne font ſinon,
Ton peuple bourrelant, que blaſphemer ton nom.
Ils ſe gauſſent de toy, ta force meſpriſee
Par nos aduerſitez leur ſert d'vne riſee.
Et c'eſt ce qui nous gréue en noſtre affliction,
C'eſt de nos paßions l'extreme paßion.

Amital.

Hà bon Dieu !

Le Prophete.

L'arrogant penſe que ſon eſpee
Ait contre ton vouloir noſtre terre occupee.
En eſt plus outrageux, n'attribuant qu'à ſoy
Tout ce nouueau bon-heur qu'il a receu de toy.

Amital.

Las ! i'ay crainte.

Les Roynes.

Il y a quelque nouuel eſclandre.

Le Prophete.

Bourreler des enfans en vn âge ſi tendre !

Les Roynes.

O piteux accident !

Amital.

O dure cruauté !

[290v] **Les Roynes.**
Hé hé.
Amital.
O Roy pariure! ô la deloyauté!
Le Prophete.
Et encor les meurtrir deuant les yeux du pere!
Les Roynes.
O bourreau de monarque!
Amital.
O befte fanguinaire!
Le Prophete.
Pauures Dames, comment pourrez-vous fupporter
Vn fi funefte encombre, et moy le rapporter?
Amital.
Hà Dieu quel defconfort!
Les Roynes.
Hé hé chetiues meres,
Meres pleines de dueil, d'efclandre et de miferes!
Le Prophete.
Ce mal eft incredible, il n'a befoin de pleurs:
Les pleurs et les foupirs font pour moindres douleurs.
Amital.
O mechant! deteftable! as-tu bien le courage
De rauir des enfans pour en faire vn carnage?
Les Roynes.
Hà le monftre infernal!
Le Prophete.
Il a faict pirement.
Amital.
Pirement? et en quoy? las! dites-nous comment.
Le Prophete.
Derriere le chafteau, où le bruyant Oronte
Coule en le trauerfant d'vne carriere promte,
S'eftend vne grand' place enfermee à l'entour
D'vne longue muraille, où flanque mainte tour:
Là les Rois Syriens, quand ils vouloyent s'esbatre,
Enfermoyent les lions, pour les faire combatre.

Le Roy que la fureur embraſoit au dedans,
Comme vn bucher farci de gros charbons ardans,
Y entre forcené, monſtrant à ſon viſage,
Et à ſes yeux affreux, l'horreur de ſon courage.
Fait venir noſtre Roy, palle, maigre, hideux,
Et les princes du peuple attachez deux à deux:
Le poil long et meſlé leur tomboit ſur la face,
Leur barbe mal pignee eſpoißiſſoit de crace,
Leur dos courbé plioit ſous le feruile poix
Des chaiſnes qui ferroyent leurs bras couchez en croix.
Les iambes leur enfloyent ſous les fers eſcorchees,
Et leur ſein degoutoit de larmes eſpanchees.
[291]

Amital.

O ſpectacle funebre!

Les Roynes.

O veinqueur inhumain!

Amital.

Peut vn Roy ſi felon auoir vn cœur humain?

Le Prophete.

Helas! ce n'eſt pas tout, car tout ſoudain nous viſmes
Preſenter vos enfans comme pures victimes.
Si toſt que Sedecie entrer les apperceut,
Tranſporté de fureur, ſe contenir ne ſceut:
Il s'ellança vers eux, hurlant de telle ſorte
Qu'vne Tygre, qui voit ſes petits qu'on emporte.
Les pauures Enfantets auec leurs dois menus
Se pendent à ſon col et à ſes bras charnus,
Criant et lamentant d'vne façon ſi tendre,
Qu'ils euſſent de pitié fait vne roche fendre.
Ils luy leuoyent les fers, et d'efforcemens vains,
Taſchoyent de luy ſaquer les menottes des mains,
Les alloyent mordillant, et ne pouuant rien faire,
Ils prioyent les bourreaux de deferrer leur pere.
Luy, ayant le parler arreſté de ſanglots,
S'entre-pouſſant l'vn l'autre außi dru que les flots
D'vne mer courroucee, eleuoit, pitoyable,
Ses yeux enflez de pleurs vers le ciel implacable,

Le corps roide et tranſi, comme ſi le tourment
Euſt de ſon ame oſté tout humain ſentiment.
Chacun en eut pitié, nos plus durs aduerſaires
Ne peurent, ſans plorer, regarder ces miſeres.
Les vns ſe retiroyent, ou deſtournoyent les yeux,
Les autres, gemiſſans, deteſtoyent terre et cieux,
Se battoyent l'eſtomac, ſe couuroyent le viſage,
Et bas, contre leur Roy, vomiſſoyent maint outrage.
Mais luy non plus eſmeu, que le cœur d'vn rocher,
Les fait des bras du pere outrageux arracher:
Puis d'vn regard meurtrier le guignant ſe renfrongne,
[291v] Deſcouurant ſa rancœur par ſon auſtere trongne.
Luy reproche les biens qu'il auoit eus de luy,
Qu'il l'auoit toutefois delaiſſé pour autruy,
Comme vn traiſtre, vn ingrat, vn rebelle, vn pariure,
Mais qu'il veut ſon forfait payer auec vſure.
Quand il luy eut tout dit ce qu'il auoit vouloir,
Il commande aux bourreaux de faire leur deuoir.
Lors le cœur nous tranſit, le ſang de noſtre face
S'eſcoula dans le ſein, noſtre front deuint glace,
Tout le corps nous trembla, comme fueilles aux bois,
Au goſier s'attacha noſtre muette voix.
Vn ſilence, vn effroy par les troupes ſe gliſſe,
Nous palliſſons d'horreur, tout le poil nous heriſſe.
Que ie taiſe le reſte, helas? ie n'en puis plus:
Quelque autre ſuruiendra qui dira le ſurplus.

Amital.

Acheuez ie vous pri'.

Les Roynes.

Ne nous laiſſez en doute.

Amital.

Ie deſire ſçauoir ce que plus ie redoute.

Le Prophete.

Le pontife Sarree, à ce commandement,
Se preſente au bourreau ſans eſpouuantement,
Met les genoux à terre, eleue au ciel la veuë,
Prie à Dieu que ſon ame aux ſaints lieux ſoit receuë,

Qu'il vueille par pitié ſes fautes oublier,
Et du ioug des Gentils ſon peuple deſlier.
Cette parolle à peine il auoit acheuee,
Que la teſte luy eſt de ſon col enleuee.
Le ſang tiede jaillit, qui la place tacha,
Et le tronc immobile à terre trebucha.

Amital. Les Roynes.

Miſericorde!

Le Prophete.

Alors vne grande allegreſſe
Saiſiſt les condamnez, chacun d'eux s'entrepreſſe
Pour courir à la mort, tous s'y viennent offrir:
L'vn veut preuenir l'autre, et le premier ſouffrir.
[292] Qui a veu quelquefois, quand vne ville priſe
Par l'ennemy vainqueur eſt au pillage miſe,
Le peuple eſpouuanté, pour la mort euiter,
A la foule à la foule aux portes ſe ietter,
S'eſtouffer, ſe gachir, à cauſe du grand nombre
Des fuyarts accourus, qui s'entrefont encombre.
Ceſtuy-là ſe pourroit repreſenter l'effort,
Que ces Seigneurs faiſoyent de ſe haſter la mort.
Le tyran eut deſpit ent ſon ame bourrelle
De leur voir au martyre vne aſſeurance telle,
Et toſt ſe repentit de les auoir contraints
D'eſchapper par la mort ſes violentes mains.

Les Roynes.

Helas! mais nos enfans?

Amital.

Helas! mais Sedecie?

Le Prophete.

Cela n'a du Tyran la rancœur adoucie,
Ains forcenant plus fort, et ſe voulant gorger
Du ſang de vos enfans, les fait tous egorger.

Les Roynes.

O monſtre abominable!

Le Prophete.

Et ce pendant le pere
Voyant choir à ſes pieds ſa geniture chere,

Qui l'appelle en mourant, et qui luy tend les bras,
Tranſpercé de douleur, donne du chef à bas,
S'outrage de ſes fers, ſe voître contre terre,
Et taſche à ſe briſer le teſt contre vne pierre:
Rugiſt comme vn lyon, ronge ſes veſtemens,
Adiure terre et ciel, et tous les elemens.
Puis voyant les bourreaux à la hideuſe face,
Teints de ſang s'approcher, humblement leur rend grace
De venir terminer par vne prompte mort
L'indomtable douleur qui ſes entrailles mord.
Mais eux branlant le chef, et montrant à leur trongne
Qu'ils s'alloyent empeſcher à vne autre beſongne,
L'eſtendent ſur le dos, la face vers les cieux,
[292r] Et luy cernent d'vn fer la prunelle des yeux.

Amital.

O cruauté barbare! ô prodige du monde!

Les Roynes.

O fiere Babylon, en outrages feconde!

Amital.

O trop ſeuere ciel!

Les Roynes.

O vengence de Dieu!
O Dieu trop irrité contre le peuple Hebrieu!

Amital.

Las que ferons-nous plus? que ferons-nous plus ores?
Qu'auons-nous que la mort pour requerir encores?
Vien mort, vien mort heureuſe! et ne viendras-tu pas?
Tu cours à tant de gens qui craignent le treſpas,
Et tu me fuis dolente! aumoins vien à cette heure,
Il eſt temps, ſi iamais, il eſt temps que ie meure.
Mes filles ſoupirez, pleurez, ſoyez en deul,
Ayez durant vos iours cet exercice ſeul.
Vos enfans ſont occis, voſtre eſpoux venerable
Deplore entre ſes fers ſon deſtin lamentable.
Ses iours ſont aueuglez, et vous allez errant
Entre vne tourbe ſerue à ces bords ſoupirant.
Mes filles ſoupirez, et lamentez ſans ceſſe,
Alambiquez en pleurs voſtre belle ieuneſſe:

Dediez-vous au dueil, et ne penſez, helas!
Tandis que vous viurez auoir autre ſoulas.
Mes filles ſoupirez, plorez vos infortunes,
Ils ne ſont pas communs, vos pleurs ne ſoyent communes:
Ie vous plains plus que moy, qui viurez plus long temps,
Et qui eſtes encore en voſtre beau printemps.
Mais pleurez, ſoupirez, et que le temps n'eſſuye
L'eau tombant de vos yeux en vne large pluye.

Les Roynes.

O deſaſtres cruels! ô rages! ô fureurs!
O deteſtables faits! ô Scythiques horreurs!
O la deſloyauté d'vn monſtre ſanguinaire!
O des Rois enſceptrez l'eternel vitupere!
[293] O meurtrier d'innocens! ô pariure! bourreau!
Qui au ſein des enſans vas tremper le couteau,
Eſgorge eſgorge nous, ne te feins homicide,
Vien amortir ta ſoif dans noſtre ſang liquide:
Nos enfans n'en auoyent pour te reſſaſier,
Pren le noſtre et le boy, nous tendons le goſier.

Amital.

Eſt-ce ainſi qu'ils deuoyent demeurer en hoſtage,
Et le Roy leur ſeigneur deliurer de ſeruage?
Eſt-ce ainſi qu'ils deuoyent de l'Aſie ordonner
Quand ils ſeroyent en âge, et les Rois gouuerner?
O propos menſongers! ô promeſſe trompeuſe!
O deſloyal courage! ô fraude malheureuſe!

Les Roynes.

Hé cruel! tu diſois que le Roy ne mourroit,
Et que iamais, captif, Babylon ne verroit:
O que tu diſois vray! car iamais de ſa veuë
Ne ſera Babylon ny autre cité veuë.
O miſere! ô mechef! pauure Roy aueuglé,
Par ton malheur le noſtre eſt du tout redoublé.
Employons noſtre vie à ſoupirer et plaindre,
Puiſque nous n'auons plus qu'eſperer ny que craindre.

Amital.

O Dieu, qui vois du ciel nos eſclandres diuers,
Tout ainſi que te ſont nos forfaits deſcouuers,

Qui des Preſtres ſacrez à ta gloire immortelle
Viens de voir icy bas l'occiſion cruelle,
Ne puniras-tu point ce Roy perſecuteur,
Bien que de ta colere il ſoit l'executeur?
Le ſang des innocens iuſqu'à ton thrône monte,
Se preſente à tes yeux, las! n'en feras-tu conte?

Les Roynes.

Plutoſt fay nous meurtrir, fay-nous meurtrir plutoſt,
Nous n'auons plus deſir que de mourir bien toſt.

Amital.

Il faut auparauant que noſtre ſoin procure
[293] Que les corps treſpaſſez ſoyent mis en ſepulture,
De peur qu'ils ſoyent la proye et des loups affamez
Et des corbeaux bécus, s'ils n'eſtoyent inhumez.

Les Roynes.

Allons madame, allons, nous ſommes toutes preſtes,
Pour garder nos enfans de la gueule des beſtes.
Qui fournira de pleurs à nos yeux tariſſans?
Qui fournira de force à nos corps languiſſans?
Quels funebres ſoupirs tirez de nos entrailles
Pourront ſuffire au dueil de tant de funerailles?

Amital.

Or allons de par Dieu, rendons leur ce deuoir,
Et puis face de nous la Parque ſon vouloir.
Ce nous ſera grand heur ſi la mort nous enferre,
Sans voir de Babylon l'iniurieuſe terre.

Le Prophete.

Hé Dieu quel deconfort! iamais affliction
Si eſtrange ne fut à filles de Sion.
Las! qu'il faut bien que Dieu euſt la poitrine pleine
D'vn amas de courroux, pour lancer telle peine
Contre ſon peuple eleu! qu'il falloit que ſon cœur
Fuſt de long temps eſpris de mortelle rancœur!
Tu reçois, Iſraël, les rigoureux ſalaires
De tes propres pechez et de ceux de tes peres,
Tu endures pour eux. Mais quoy? ne voy-ie pas
Noſtre infortuné Roy tourner icy ſes pas?

Hà chofe pitoyable! vn Roy de la femance
Du fidelle Dauid eftre en telle fouffrance!
Comme fes yeux efteints vont decoulant à val
Le fang au lieu de pleurs, par leur double canal!
Las que c'eft grand pitié! vray Dieu comme il foupire.
Hà qu'il fouffre, hà qu'il fouffre vn angoiffeux martyre!

[294] SEDECIE. LE PROPHETE.

Sedecie.

AStres, qui fur nos chefs eternels flamboyez,
Regardez mes tourmens, mes angoiffes voyez,
Mes yeux ne verront plus voftre lumiere belle,
Et vous verrez toufiours ma paßion cruelle:
Vous me verrez vn Roy priué de liberté,
De royaume, d'amis, d'enfans et de clairté.
Qui vit fi miferable? autour de cefte maffe
Voyez-vous vn malheur qui mon malheur furpaffe?

Le Prophete.

Non, il eft infini, de femblable il n'a rien.
»Il en faut louer Dieu tout ainfi que d'vn bien.

Sedecie.

Toufiours foit-il benift, et que par trop d'angoiffe
Iamais defefperé ie ne le deconnoiffe.
Ie fçay bien que ie l'ay mille fois irrité,
Que i'ay trop iuftement mes peines merité,
Que i'ay fon ire efmeuë, et que par mon feul crime
I'ay incité à mal toute Ierofolyme.
Ie fuis caufe de tout, ie le fçay, mais pourquoy
Me fait-il torturer par vn pire que moy?
Par ce Roy Chaldean qui rien ne le redoute,
Qui fa grace n'inuoque, ainçois qui la reboute?

Le Prophete.

Et ne fçauez-vous pas qu'il le fait tout expres,
Le fouffre en fes horreurs, pour l'en punir apres?
»Il vfe de fa dextre à venger fon colere,
»Comme fait d'vne verge vne prudente mere

»Enuers ſon cher enfant, quand vne mauuaitié
Qu'il a fait à quelqu'vn, veut qu'il ſoit chatié.
Car apres cet vſage en la flamme on la rue,
[294v] Ou auecques meſpris eſt en pieces rompue.
Ainſi Dieu vengera les maſſacres commis
Par ce Roy carnacier, bien qu'il les ait permis.
Les maux qu'il nous a faits il luy ſçaura bien rendre,
Et quelquefois ſera Babylon miſe en cendre.

Sedecie.

Qu'ainſi puiſſe auenir, et qu'elle ſente vn iour,
Qu'elle y penſera moins, nos malheurs à ſon tour.
Qu'elle entende qu'au monde il n'eſt rien perdurable,
Qu'il n'y a qu'vn ſeul Dieu qui ne ſoit periſſable,
Qui hait les cruautez, de carnages comblant
»La maiſon de celuy qui ha le cœur ſanglant.

Le Prophete.

Non non, aſſeurez-vous qu'vne eſtrangere race
En bref rabaiſſera ſon orgueilleuſe audace.
Comme foudres ie voy les peuples d'Aquilon
Deſcendre par milliers ſur ton chef, Babylon.
Ie voy les morions eſclatter ſur leurs teſtes,
Les ſcadrons indomtez bruire comme tempeſtes,
De piques heriſſez, faiſant de leurs bouclairs
Comme d'vn ciel ſortir vn orage d'éclairs.
Ie les voy ia camper autour de tes murailles,
Briſer tours et rempars, remplir de funerailles
Tes temples et maiſons, tes vierges captiuant,
Et au ſang des occis leurs cheuaux abreuuant.
Toy qui le temple ſaint de noſtre Dieu ſupreme
As cruel profané, vomiſſant maint blaſpheme
Contre ſa maieſté, qui reueré n'as point
Celuy qu'il a pour Roy par ſes Pontifes oint,
Qui ſes Preſtres as mis au trenchant de l'épee,
Qui l'as dans le goſier des innocens trempee,
Te voîtrant ſur leurs corps, prendras, homme ſanglant,
La figure d'vn bœuf paſturant et buglant.
[295] Dieu le veut, Dieu l'ordonne, et par moy ſon Prophete
Predit ſa volonté deuant qu'elle ſoit faite.

Sedecie.

O ſeigneur noſtre Dieu, ton cœur ſoit adouci
Vers ton affligé peuple, et le preu à merci,
Tire ſes pieds des ceps, et clement le deliure,
Ne le ſouffre long temps les idolâtres ſuiure.

Le Prophete.

Le Soleil ſeptante ans deſſus nos chefs luira
Tandis qu'en Babylon Iſrael ſeruira:
Mais le cours acheué de ces dures annees,
Ses infelicitez ſe verront terminees.
Vn Roy Perſan viendra, plein de benignité,
Qui fera rebaſtir noſtre antique cité,
Ses tours s'eleueront et ſes murailles fortes,
Les portaux redreſſez ſe fermeront de portes:
Et au temple deuôt par nous redifié,
Dieu mieux qu'auparauant ſera glorifié,
Les autels fumeront de placables hoſties,
Et feront des faux Dieux nos ames diuerties.
Quelques ſiecles apres le Seigneur enuoyra
Son Chriſt, qui les pechez des peuples netoyra,
Deſtruiſant les Enfers, et deſiré Meßie
Viendra pour mettre fin à toute Prophetie.

F I N.

Pierer'sche Hofbuchdruckerei. Stephan Geibel & Co. in Altenburg
554

adung für literarhistorische, grammatische und lexiko- phische Arbeiten erleichtert die überall durchgeführte lenzählung.

Die französischen Neudrucke wenden sich nicht nur Studierende und Lehrer der neueren Sprachen, sondern ch an die vielen Freunde der französischen Literatur d an die Liebhaber literarischer Seltenheiten. Die rlagshandlung wird den Zweck des Unternehmens d dessen weiteste Verbreitung durch möglichst billigen eis zu fördern suchen.

Jährlich erscheinen einige Bändchen. Jedes Bändchen einzeln käuflich.

Erschienen:

1. **De Villiers, Le Festin de Pierre ou le fils criminel.** Neue Ausgabe von W. Knörich. Geh. M. 1.20.
2. **Armand de Bourbon, Prince de Conti, Traité de la comedie et des spectacles.** Neue Ausgabe von Karl Vollmöller. Geh. M. 1.60.
3. **Robert Garnier, Les tragedies.** Treuer Abdruck der ersten Gesammtausgabe (Paris 1585). Mit den Varianten aller vorhergehenden Ausgaben und einem Glossar herausgegeben von Wendelin Foerster.
   I. Band: Porcie, Cornelie, M. Antoine. Geh. M. 3.60.
   II. Band: Hippolyte, La Troade. Geh. M. 2.80.

Zunächst soll sich anschliessen:

es tragédies de Robert Garnier. IV. Band. (Schluss.)

Ferner:

ean de Mairet, Sämmtliche Werke.

acobi Sylvii Ambiani in linguam gallicam Isagωge (1531).

ean de la Forge, le Cercle des Femmes Sçavantes (1663).

rammaire de P. de la Ramee, lecteur du Roy, en l'Université de Paris (1572).

Pierer'sche Hofbuchdruckerei. Stephan Geibel & Co. in Altenburg.